

# Patrick MODIANO, L'HORIZON

Roman, mars 2010

DOSSIER DE PRESSE

(Sélection)

## La Tribune de Genève.

<http://www.tdg.ch/loisirs/livres/nouveau-best-seller-horizon-modiano-2010-02-26>

## Un nouveau best-seller à l'horizon pour Modiano

L'écrivain parisien signe un nouveau roman, «L'horizon». Interview.

PASCALE FREY | 27.02.2010 |

Chacun de ses livres constitue un petit événement dans le monde littéraire. Et Patrick Modiano ne nous déçoit jamais. Depuis son premier roman paru en 1968, *La place de l'étoile*, jusqu'à *L'horizon*, qui sort aujourd'hui, on retrouve un univers, un style très personnels. Preuve que l'on peut faire fi des modes, suivre sa voie, et écrire des best-sellers. Rencontre avec un grand écrivain qui ne se prend pas pour un monstre sacré.

### **Votre livre précédent a paru en octobre 2007. «L'horizon» sort en mars 2010. Que faites-vous pendant ces périodes intermédiaires?**

Depuis trente ans, je prends des notes dans des cahiers. Ces cahiers sont le réservoir de tous mes romans. C'est une espèce de fatras désordonné comprenant des faits divers, des adresses et des noms que j'ai dénichés dans de vieux bottins. Si je me laissais aller, je ne ferais que ça... Ce n'est pas publiable, mais c'est là que je puise mon inspiration. Et comme j'ai une certaine faculté d'oubli, je réécris des choses que j'ai déjà écrites dans d'autres livres!

### **Comment naît un nouveau roman, justement?**

Au début, c'est angoissant. Il y a toujours une scène très précise. Pour *L'horizon*, je voyais un homme qui attendait une amie à la sortie du bureau... Puis pendant un mois, je continue à l'aveugle. J'éprouve des moments de découragement, je me demande si je n'ai pas fait fausse route. Mais je n'abandonne jamais, même si je ne cesse de changer de direction, de bifurquer tout au long de l'écriture.

### **On vous voit souvent déambuler dans Paris, très concentré, et on a l'impression que vous écrivez vos livres autant en marchant qu'assis à un bureau.**

Je n'écris pas plus d'une heure par jour. Après, la tension se relâche et je préfère arrêter. Mais je pense à mon roman toute la journée. Marcher est une manière de réfléchir. Et il y a beaucoup d'idées qui me viennent au cours d'une promenade, provoquées par ce que je peux voir de bizarre.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**«L'horizon» me semble le moins autobiographique de vos livres. Etes-vous d'accord?**

Peut-être. Mais de toute manière, je suis incapable de parler de choses trop personnelles. Ou en tout cas, je ne peux pas m'empêcher de les déformer. De même que l'on ne peut pas entendre le son de sa propre voix, on ne voit pas les gens qui vous sont proches, ou les choses intimes, de manière objective. Il y a toujours une sorte de trucage qui intervient. Le seul élément réellement autobiographique dans ce roman est lié à mon âge et aux périodes dont je parle.

**Et pour la première fois, me semble-t-il, vous quittez Paris pour partir à l'aventure... à Berlin et en Suisse!**

Ce n'est pas tout à fait vrai. La Suisse revient de manière récurrente dans mes romans, parce qu'elle est liée à des souvenirs d'enfance. Berlin, c'est effectivement la première fois. Mais dans un de mes livres, j'avais déjà fait une escapade à Londres!

**Vous qui passiez vos journées, plongé dans de vieux annuaires à la recherche de noms oubliés ou de lieux disparus, vous vous êtes mis à Internet. Cela change-t-il votre manière de travailler?**

Cela fait un an et demi que j'ai effectivement découvert Internet. Pour moi, cela ressemble à une fleur élevée de manière artificielle, à un fruit mûri en serre. J'ai besoin d'obstacles, de mystère, il faut que les renseignements que je cherche soient difficiles à trouver pour favoriser mon imagination. Alors, même si la tentation est grande, j'essaie de résister à Internet et de continuer à me plonger dans mes annuaires.

**Avez-vous parfois l'impression, lorsque vous terminez un livre, que c'était le dernier, que vous avez dit tout ce que vous aviez à dire?**

Non, au contraire. J'ai chaque fois l'impression de m'être enfin débarrassé de quelque chose, et que cela va me permettre d'avancer. Et je sais toujours que je vais réécrire...

*L'horizon de Patrick Modiano, Gallimard, 172 p.*

---

**«L'Horizon»: un Modiano «où le passé ouvre sur l'avenir» (INTERVIEW)** Par Myriam CHAPLAIN-RIOU de l'AFP

PARIS, 24 fév 2010 (AFP) - Le dernier livre de Patrick Modiano est un roman d'amour absolu entre deux êtres très jeunes, perdus dans un Paris inquiétant, mais c'est une histoire plutôt optimiste «où le passé ouvre sur l'avenir... et l'horizon», confie l'auteur dans un entretien à l'AFP.

«L'Horizon» (Gallimard), c'est justement le titre de ce roman envoûtant, intemporel, même s'il se déroule dans un passé que le lecteur devine être celui de l'après-guerre.

Deux jeunes gens, Jean Bosmans et Margaret Le Coz, se rencontrent fortuitement, dans un mouvement de foule. Ces deux-là se ressemblent. Vulnérables, secrets, flottants mais déterminés, rongés par des peurs, des persécutions qu'ils se créent peut-être eux-mêmes.

Une complicité se noue. Ils s'aiment, sans pouvoir vivre leurs rêves, poursuivis tous deux par des ombres inquiétantes. Se quittent dans l'obligation de circonstances qui les dépassent. Mais Bosmans n'oublie jamais Margaret. Et quarante ans plus tard, il la recherche à Berlin, où cette Bretonne a vu le jour.

«A la fin, tout se mélange, le passé, le présent, l'ouverture vers un avenir», explique Patrick Modiano. «Je n'ai pas décrit la scène où ils se retrouvent, je suggère. Je laisse le lecteur imaginer. C'est ouvert vers l'horizon», ajoute-t-il.

«C'est vrai, ce roman est moins mélancolique, plus optimiste» que les précédents, reconnaît le romancier. «Quand on est très jeune, les choses sont plus noires, et puis les années passent,

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

on voit que les choses sont moins tranchées. Ce qui a fait souffrir autrefois paraît parfois dérisoire», relève-t-il.

«Il y a dans le roman cette atmosphère d'un Paris un peu inquiétant, dont je me souviens, avec la guerre d'Algérie, tout cela», poursuit l'auteur, né en 1945. Il y a aussi, comme dans la plupart des romans de Modiano, «une précision topographique (noms de rues, de stations de métro...) même si cela est onirique», note-t-il.

Une «femme aux cheveux rouges», flanquée d'un inquiétant homme en noir revient hanter les pages du roman. Le lecteur pense à la mère et au père du romancier, figures récurrentes de ses livres. «Oui, mais dans la réalité ce n'était pas pareil. C'est le symbole de menaces qui vous font peur quand vous êtes très jeune. Comme un cauchemar», explique Patrick Modiano.

Rien de charnel n'est décrit dans la liaison des deux jeunes gens. «Il faut laisser des blancs... laisser aux personnages un peu d'intimité. Ne pas les traquer».

«Je voulais une certaine distance. Il y a des moments où les personnages échappent à l'écrivain», avoue-t-il, «même s'il se nourrit d'impressions, de rencontres».

«Quand j'écris un roman, c'est comme si je conduisais une voiture sans visibilité. Il y a parfois du découragement. Je me demande si je n'ai pas fait fausse route», raconte l'auteur qui écrit toujours ses livres «à la main». «Ecrire, c'est tellement abstrait, qu'il faut quelque chose d'un peu physique, le stylo», relève Patrick Modiano.

«On met beaucoup de soi dans un roman, comme ici avec Bosmans et aussi Margaret. On ne s'en rend pas toujours compte. Les choses viennent de manière inconsciente. Le livre à la fin vous échappe, comme quelque chose de complètement étranger, il vous rejette», estime-t-il. «J'ai toujours l'impression que j'écris le même livre, tout en oubliant ce que j'ai écrit avant...»

---

## **"L'Horizon": un Modiano "où le passé ouvre sur l'avenir"**

[ 24/02/10 - 11H13 - AFP ]

© AFP/Archives - Martin Bureau

Le dernier livre de Patrick Modiano est un roman d'amour absolu entre deux êtres très jeunes, perdus dans un Paris inquiétant, mais c'est une histoire plutôt optimiste "où le passé ouvre sur l'avenir... et l'horizon", confie l'auteur dans un entretien à l'AFP.

"L'Horizon" (Gallimard), c'est justement le titre de ce roman envoûtant, intemporel, même s'il se déroule dans un passé que le lecteur devine être celui de l'après-guerre.

Deux jeunes gens, Jean Bosmans et Margaret Le Coz, se rencontrent fortuitement, dans un mouvement de foule. Ces deux-là se ressemblent. Vulnérables, secrets, flottants mais déterminés, rongés par des peurs, des persécutions qu'ils se créent peut-être eux-mêmes.

Une complicité se noue. Ils s'aiment, sans pouvoir vivre leurs rêves, poursuivis tous deux par des ombres inquiétantes. Se quittent dans l'obligation de circonstances qui les dépassent. Mais Bosmans n'oublie jamais Margaret. Et quarante ans plus tard, il la recherche à Berlin, où cette Bretonne a vu le jour.

"A la fin, tout se mélange, le passé, le présent, l'ouverture vers un avenir", explique Patrick Modiano. "Je n'ai pas décrit la scène où ils se retrouvent, je suggère. Je laisse le lecteur imaginer. C'est ouvert vers l'horizon", ajoute-t-il.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

"C'est vrai, ce roman est moins mélancolique, plus optimiste" que les précédents, reconnaît le romancier. "Quand on est très jeune, les choses sont plus noires, et puis les années passent, on voit que les choses sont moins tranchées. Ce qui a fait souffrir autrefois paraît parfois dérisoire", relève-t-il.

"Il y a dans le roman cette atmosphère d'un Paris un peu inquiétant, dont je me souviens, avec la guerre d'Algérie, tout cela", poursuit l'auteur, né en 1945. Il y a aussi, comme dans la plupart des romans de Modiano, "une précision topographique (noms de rues, de stations de métro...) même si cela est onirique", note-t-il.

Une "femme aux cheveux rouges", flanquée d'un inquiétant homme en noir revient hanter les pages du roman. Le lecteur pense à la mère et au père du romancier, figures récurrentes de ses livres. "Oui, mais dans la réalité ce n'était pas pareil. C'est le symbole de menaces qui vous font peur quand vous êtes très jeune. Comme un cauchemar", explique Patrick Modiano. Rien de charnel n'est décrit dans la liaison des deux jeunes gens. "Il faut laisser des blancs... laisser aux personnages un peu d'intimité. Ne pas les traquer".

"Je voulais une certaine distance. Il y a des moments où les personnages échappent à l'écrivain", avoue-t-il, "même s'il se nourrit d'impressions, de rencontres".

"Quand j'écris un roman, c'est comme si je conduisais une voiture sans visibilité. Il y a parfois du découragement. Je me demande si je n'ai pas fait fausse route", raconte l'auteur qui écrit toujours ses livres "à la main". "Ecrire, c'est tellement abstrait, qu'il faut quelque chose d'un peu physique, le stylo", relève Patrick Modiano.

"On met beaucoup de soi dans un roman, comme ici avec Bosmans et aussi Margaret. On ne s'en rend pas toujours compte. Les choses viennent de manière inconsciente. Le livre à la fin vous échappe, comme quelque chose de complètement étranger, il vous rejette", estime-t-il. "J'ai toujours l'impression que j'écris le même livre, tout en oubliant ce que j'ai écrit avant..." ("L'Horizon" de Patrick Modiano, Gallimard, 175 p. 16,50 euros, en vente le 4 mars)

**Par Myriam CHAPLAIN-RIOU**

---

## L'ADN du modianisme

Patrick Modiano publie son nouveau roman, « L'horizon », le 4 mars. Décodage in vivo.

Jean-Paul Enthoven

On a toujours l'impression que deux artistes s'affairent en même temps dans la prose de Modiano. Le premier, virtuose du flou, se charge d'embrumer le paysage, d'y injecter de la matière sombre et des geysers d'énigmes. C'est le Modiano n°1, marchand de sables mouvants, ami du sfumato romanesque et des climats incertains. A lui les pigments mélancoliques et les mots aux contours indistincts tels qu'on les recense en nombre dès l'ouverture de cet « Horizon », son nouveau roman : « *en suspens* », « *souvenir à éclipses* », « *vertiges* », « *bribes* », « *rencontres fugitives* », « *lointain* », « *inconnu* », etc.

Surgit alors le Modiano n°2, plus enquêteur, plus pointilliste, obsessionnel, qui s'efforce, a contrario, de surimprimer son lavis vaporeux avec des points de repère ultraprécis : celui-là va y incruster mille détails arbitraires (noms de square ou de rue, numéros de téléphone d'époque, marques d'apéritif, patronymes bizarres du genre « Boyaval », « Bagherian » ou « Olaf Barou »...), afin de lutter contre l'anonymat généralisé de Modiano n°1, et de telle sorte qu'on se retrouve, au final, en présence de tableaux à la fois brouillés et hyperréalistes. D'un

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

côté, un Turner crépusculaire ; de l'autre, un plan de métro. Ici, un Modiano pourvoyeur d'ambiances. Et là, un autre lui-même, jetant ses cailloux sur le chemin où il s'égaré, et attentif à la forme d'un porche ou au tweed d'un manteau Renoma auquel il manque deux boutons.

Cet assemblage de deux techniques, qui fait l'ADN du modianisme, est assez fascinant. Et c'est de ce double ancrage que naissent les envoûtements, les déjà- vus, les déjà-lus, qui donnent l'impression que, depuis « La place de l'Etoile », c'est toujours le même roman qui s'accomplit. Et qui procure le même type de jubilation inquiète.

Chaque fois, pourtant, la magie opère : il en va ainsi de cet « Horizon » - zone modianesque par excellence, puisque le passé y grandit tandis que l'avenir n'y existe plus. Un rien déclenche le mécanisme : une promenade nocturne du côté de l'Opéra, par exemple, ou l'enseigne d'une entreprise (« Richelieu-Intérim »...). Il suffit alors de braquer l'objectif sur deux ou trois profils humains, de leur prêter un « *rire d'insecte* », de les programmer avec des destins louches, et le manège tourne, tourne, tourne...

L'intrigue ? Elle n'a pas vraiment d'importance. C'est plutôt, comme il se doit, une fréquence radio désaffectée ou un bip-bip en provenance de quelque continent englouti : un certain Bosmans, homme sans qualité, a connu une fille quarante ans plus tôt, du côté des Grands Boulevards. C'était une fille réservée, un peu Allemande ou Suisse, avec des yeux où luisait l'éclat de ceux qui sont poursuivis. Par qui ? Par le passé, *of course*, qui « *empêche de vivre* ». La fille a disparu. A Berlin ? Aux Enfers, comme Eurydice ? Dans ce tableau, le noir domine la composition. Parfois un noir brillant, parfois un noir mat. Avec des touches de ce modianoir plus cruel, presque blanc. Il faut dire que le narrateur de ce livre se sent lui-même persécuté par une mère rousse et flanquée d'un torero. Du coup, il n'en finit pas de changer de quartier, de raser les murs, de parler à voix basse. Ces deux antihéros taillés dans le même bloc d'angoisse vont se cacher, errer, attendre. Ils se laissent bousculer par le temps qui les roule comme des galets, par les cohues qui bouillonnent à la sorties des bureaux. Ils se perdent volontiers dans la solitude des gares où chacun croit savoir où il va.

**Les corridors du temps.** Dans cette histoire, racontée en flash-back et tressée de digressions topographiques, le temps occupe la place du tyran. C'est lui le Suspect. Le Grand Manipulateur. Le Diable. Il sépare les êtres, les fracasse par hasard et les disperse selon sa fantaisie. Sur cette trame, Modiano innove, car le temps, pour lui, se divise en « corridors » tubulaires et étanches, un peu comme les escaliers roulants du musée Beaubourg. Ses créatures peuvent ainsi vivre dans le même présent et être incapables de communiquer avec celles que le sort a jetées dans un autre escalier roulant. En revanche, il leur est facile d'être contemporaines d'amis perdus ou défunts que la vie assigna autrefois au même « corridor ». C'est une belle idée, très propice aux entrelacs. Et Modiano s'y ébroue avec maîtrise. Il se ligote, parmi ses fantômes, à des icebergs de mémoire d'où seule émerge une pointe scintillante. L'avenir est interdit. Le présent s'échappe. Il ne lui reste plus qu'à s'agiter en vain dans un Paris approximatif et menaçant. Est-ce un conte de fées ? Ou un bal funèbre où « *des gens, sans raison, vous empêchent d'être heureux* » ? N'y sont invités, en tout cas, que les coupables-nés. Et, bien sûr, tous les virtuoses du malaise.

---

## Modiano, explorateur du temps arrêté

Alice Ferney

LE FIGARO, 03/03/2010 |

**L'auteur de «La Conversation amoureuse» a rencontré, chez lui, l'écrivain qu'elle admire. Elle a tenté de le faire parler...**

Sur la couverture Folio de Livret de famille, qui fut son cinquième livre, dans l'édition de 1981, il y a une photographie de Patrick Modiano vers l'âge de trente ans. Les cheveux noirs, coupés court mais coiffés flous, il a cet air perdu et rêveur de beau garçon brun romantique (mais est-ce le mot ?), en même temps qu'il semble aux aguets (peut-être est-il suspendu par l'imminence du cliché). Je suis touchée de retrouver ce même air de rêverie, cette évidente capacité à s'absenter, ce quelque chose de sauvage que l'on n'aliénera jamais, cette intériorité protégée, sur le visage de l'homme mûr et de l'écrivain accompli qu'est devenu le jeune auteur des années 1970.

Ces jours-ci, avant le printemps, paraît son nouveau livre au beau titre plein d'infini : L'Horizon, et j'ai été invitée à le rencontrer dans son bureau pour en parler. On pourrait dire, pour parler de cette quête répétée : un homme cherche une femme qu'il a connue autrefois et dont il ignore ce qu'elle est devenue. Car c'est encore le sujet.

Je n'avais jamais rencontré Patrick Modiano ailleurs que dans la suite unifiée de ses romans, à la fois distincts et confondus sous la même cire apposée en cachet, celui de l'exploration du passé à laquelle ils se livrent. Avec une innocence qui m'épate, dans un sourire qu'il semble faire à celui qu'en lui il ne veut pas connaître, il confie son impression d'écrire souvent le même livre et accepte volontiers d'en éclairer avec vous les facettes. Il a la courtoisie de trouver justes ou intéressantes les idées que vous lui livrez, et les questions qu'elles soulèvent. Ah oui ! dit-il, c'est vrai ! Quand vous me le dites, ça me trouble. Je n'y avais pas pensé ! Vous avez raison ! Cette écoute qui acquiesce et même s'enthousiasme, sa parole qui tâtonne, sa pâleur, toute sa manière de converser sont un réconfort pour l'interlocuteur qui pourrait être intimidé.

De son nouveau héros, Jean Bosmans, il a le côté doux. Je suis frappée de sa grande taille et de sa discrétion : on dirait qu'il s'amenuise pour ne pas vous imposer sa stature, parvenant presque à la faire oublier par son accueil prévenant et une façon de se courber en s'adressant à vous. Il donne l'impression de vouloir vous rendre service.

### Papillon immatériel

Bientôt, nous serons assis, il sera alors attentif et dévoué. Il sait rêver, mais il est bien là. C'est qu'il n'est pas agité par ses tourments. L'inquiétude en lui n'est pas nerveuse, elle est songeuse. Il se dit toujours troublé par la forme et l'entrecroisement des destins, la pulsation intermittente des rencontres. Je le vois aiguisé pour circuler dans la trace ineffaçable qui en reste chez lui. Il a dans la tête un plan de Paris, l'image précise des rues, l'atmosphère des quartiers, et des listes de noms qui le hantent. Pour ses personnages, Patrick Modiano fait des collages de personnes. Il le répète, sans cesse y revient à chacune de ses réponses : il écrit pour élucider des choses qu'il n'avait pas comprises quand elles se sont produites, qui ont laissé une impression étrange qu'il veut démêler. Les énigmes que la vie lui a posées, ce sont des rencontres sans suite et des présences inexplicables, des disparitions, des activités douteuses, des dangers parfois pressentis, parfois avérés. C'est le climat exact de son nouveau

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

livre. La matrice romanesque est l'adolescence, les années 1960, dans ce pays assez policier, occupé par la guerre d'Algérie, où traînent des barbouzes et des suspicions, où l'on est majeur à 21 ans et où, dit-il, il se sentait un peu «clandestin». Je l'écoute me le dire avec sa fameuse élocution inachevée, qui me semble celle d'une conscience à chaque instant assaillie par une idée diffuse, plus ressentie que pensée, et qui s'ajoutant à tant d'autres le submerge. Il ressent plus vite qu'il ne parle.

La mémoire subjective est son territoire de création. Il a la nostalgie de ce qui fut autant que celle de ce qui n'est pas advenu («la matière sombre»). Il cherche à écrire dans un temps arrêté. Il dit : «un temps intemporel». L'Horizon est tissé de cette pénétration du passé (remémoré) dans le présent que le futur colore d'incertitude. Et à la fin, tout sera du passé... Nous tombons d'accord : écrire, c'est consigner. C'est aussi scander le temps, en matérialiser le passage, saisir et fixer ce papillon immatériel.

«C'était difficile pour les jeunes gens, se souvient-il à nouveau, on avait toujours un peu peur.» La peur est omniprésente dans L'Horizon. C'est elle qui unit Jean et Margaret ; ils ont vingt ans, ils affrontent un monde flou, insuffisamment compréhensible. Je leur trouve une gémellité. Oui, dit Modiano. Il revient au trouble de ces temps. «Il y avait une sorte de pesanteur.» Plusieurs fois, il dit : «C'était bizarre.» Ou bien : « Il y avait un homme bizarre.» Bizarre, c'est son mot. Énigmatique, Trouble, Mystérieux, reviennent aussi fréquemment. Il a beaucoup de souvenirs de gens bizarres. On sent bien que ce sont ceux-là qui l'intéressent. Il dit aussi : « C'est compliqué », lorsqu'il cherche à expliquer ce qu'il semble ressentir à des profondeurs de lui-même. Il est drôle aussi avec des « C'est horrible », quand il parle de ce qu'il s'appête à dire, comme s'il pensait des choses terribles de la vie.

Les sujets entre nous défilent, comme des confiseries à goûter qu'il trouverait toujours délicieuses, à la manière d'un enfant poli. Le hasard qui l'obsède. Je demande : Et la volonté ? Les affinités ? Il dit : Oui ! Ah oui ! vous avez raison ! Le mystère. L'Horizon est une tapisserie de mystères. Est-ce qu'il ne les sème pas plus qu'il ne les élucide ? En sait-il plus que le lecteur ? Non ! Non ! dit-il aussitôt. À l'en croire, il ne sait rien. Et ne veut rien savoir, car c'est le mystère qu'il préfère. Épure. La cassure dans la vie de l'héroïne ? Les motifs de l'homme qui la harcèle ? Pourquoi un jour, elle disparaît ? Oh non ! s'amuse-t-il. Il ne sait rien ! Et la promesse que fait la scène finale écrite au conditionnel, sera-t-elle tenue ? Elle est écrite au conditionnel ah oui... Je ne sais pas. Je n'arrivais pas à visualiser la scène... Vous l'auriez écrite autrement, me dit-il.

L'Horizon s'entend sur le ton de confiance d'un homme qui parle de lui-même. Patrick Modiano dit avoir hésité entre le « je » et le « il ». Cela vient par bribes qu'il rassemble. Qui disait que l'on ne choisit pas ce que l'on écrit ? Patrick Modiano en fait l'expérience depuis quarante ans. Il ne prend pas le temps de s'en étonner ou de le déplorer : il ne réfléchit pas à sa littérature, il la vit.

---

## Patrick Modiano, L'Horizon

Minh Tran Huy (LE MAGAZINE LITTERAIRE )

«**Depuis quelque temps**, Bosmans pensait à certains épisodes de sa jeunesse, des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans noms, des rencontres fugitives. Tout cela appartenait à un passé lointain, mais comme ces courtes séquences n'étaient pas liées au reste de sa vie, elles demeuraient en suspens, dans un présent éternel.» Dès ces premières lignes placées

sous l'égide de la fuite du temps, le nouveau roman de Patrick Modiano manifeste son appartenance à une oeuvre sérielle, reprenant à la manière d'une ritournelle les mêmes thèmes, interrogations, types de personnages - avec un charme toujours renouvelé. Écrivain remontant le cours de souvenirs épars, à la recherche d'une femme disparue dont il ne sait presque rien, Jean Bosmans mène une enquête flottante, au gré d'une mémoire à éclipses. Il ne bénéficie pas de l'expérience professionnelle d'un détective privé, comme Guy Roland dans *Rue des Boutiques Obscures* ou Pierre Caisley dans *Dans le café de la jeunesse perdue* ; il n'a pas non plus le désir de pister documents et archives (même vides) qui fait tendre Dora Bruder vers la micro histoire. Il n'en ressemble pas moins à tous ces hommes modestes et incertains, en marge du monde et de la vie, qui peuplent les livres de Modiano et nous déroulent sur un ton dépouillé, troué de non-dits, des aventures aux contours si tremblés qu'elles semblent issues d'un songe. Celle que Bosmans s'efforce de faire ressurgir du néant, Margaret Le Coz, convoque elle aussi dans son sillage toutes les figures féminines qui l'ont précédée au sein de la toile tissée par l'auteur d'*Accident nocturne* depuis son premier texte, chacun de ses romans renvoyant aux autres et réciproquement. Denise engloutie dans les neiges de l'amnésie de *Rue des Boutiques Obscures*, Yvonne qui manque au rendez-vous dans *Villa triste*, Ingrid suicidée dans *Voyage de noces*, tout comme Louki à la fin de *Dans le café de la jeunesse perdue*. Toutes ces femmes évanouies s'inscrivent en filigrane de Margaret, qui prit un train pour ne jamais revenir, laissant sans nouvelles l'homme qui songe à elle quatre décennies après les faits, tandis qu'il tente de saisir dans un même mouvement celui et celle qu'ils furent, la quête de l'autre étant inséparable de la quête de soi chez Modiano.

**L'écrivain a souvent déclaré** se retrouver davantage dans ses héroïnes que dans ses narrateurs. Ce sentiment d'empathie transparaît ici symboliquement à travers le lien noué entre ses deux personnages après un rapprochement né d'un hasard, leur intimité pareille à celle que ressentent des voyageurs dans un train de nuit, leur reconnaissance moins amoureuse que fraternelle, le temps de quelques cafés, promenades, mots échangés dans le Paris des années 1960, vingt ans après une guerre dont l'ombre continue de planer, insensiblement. Française née à Berlin, Margaret est poursuivie par un homme aux motifs obscurs, dénommé Boyaval, qui lui a fait quitter Annecy pour la Suisse, puis la Suisse pour Paris, où elle erre d'un petit emploi à un autre en se cachant. Travaillant vaguement aux «éditions du Sablier», Bosmans tâche d'éviter le couple improbable et agressif formé par sa mère et son compagnon aux allures de prêtre détroqué, qui lui réclament de l'argent chaque fois qu'ils le croisent. Ce que Margaret et Bosmans ont en commun, c'est la solitude, le déracinement, l'absence d'ancrage: «Ils n'avaient décidément ni l'un ni l'autre aucune assise dans la vie. Aucune famille. Aucun recours. Des gens de rien.» De là vient leur angoisse jumelle, leur sourde inquiétude, leur hésitation à vivre qui pousse le récit vers l'épure, avec son intrigue ténue, ses scènes fragmentées, ses phrases mates qui veulent restituer le fantôme d'une présence, esquisser plutôt que peindre, ne se raccrochant guère qu'à quelques adresses et numéros de téléphone pour exister. Une dimension topographique habituelle chez Modiano, où la carte des lieux qu'arpentent ses héros porte en elle l'empreinte d'une autre carte, celle d'une identité égarée: «Il suffisait d'entrer, de suivre le couloir jusqu'au bureau de la réception et de demander le numéro de la chambre de Margaret. Il devait bien rester des ondes, un écho de son passage dans cet hôtel et dans les rues avoisinantes.»

**Au paysage urbain et existentiel** se superpose le paysage littéraire, avec cette invitation permanente à (re)parcourir les autres textes de Modiano. *L'Horizon* ouvre cependant une perspective nouvelle, visible dès son titre qui, contrairement aux précédents (*Du plus loin que l'oubli*, *Fleurs de ruine...*), suggère la projection plutôt que le repli sur le passé. Dans ce livre, l'écriture n'est plus seulement le vecteur des choses enfuies et enfouies. Lorsque Bosmans corrige les pages dactylographiées de son premier roman, il lui semble «atteindre un carrefour de sa vie, ou plutôt une lisière d'où il pourrait s'élancer vers l'avenir. Pour la première fois, il avait dans la tête le mot : avenir, et un autre mot : l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON». Pour la première fois, rien n'a changé et tout a changé dans ce nouveau livre de Modiano, qui se veut plus qu'un mémorial autour d'un centre absent. Si les creux sont comme toujours plus nombreux que les pleins, si le silence de Margaret et son mystère font écho au «pauvre secret» que Dora Bruder emporta dans sa tombe, les voies du roman semblent ici offrir une issue, au lieu de l'impasse à laquelle elles ont toujours abouti jusque-là. «C'étaient



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

toujours les mêmes mots, les mêmes livres, les mêmes stations de métro», observe Bosmans/Modiano. Et pourtant. Jamais l'auteur n'a été si près de briser le cercle de l'«éternel retour» qui fascinait l'un des héros de *Dans le café de la jeunesse perdue*, de quitter l'ombre pour rejoindre la lumière, le réel, le présent et retrouver - peut-être - ce qui a été perdu.

---

## L'horizon

Patrick Modiano

Telerama n° 3138 - 06 mars 2010

<http://www.telerama.fr/livres/l-horizon,53102.php>

CRITIQUE

ROMAN



C'est aux premières pages de *L'Horizon*. Un homme, Jean Bosmans, a entrepris de recenser, de son existence, ce qu'il appelle - empruntant cette expression au vocabulaire de l'astronomie - « *la matière sombre* ». Vertigineux dessein, puisqu'il s'agit de consigner, dans les pages de ses carnets, l'infini des possibles, « *ce qui aurait pu être et qui n'avait pas été* ». A savoir : « *brèves rencontres, rendez-vous manqués, lettres perdues, prénoms et numéros de téléphone figurant dans un ancien agenda et que vous avez oubliés, et celles et ceux que vous avez croisés sans même le savoir* »... De quelle quête ces fragments, ces éclats infimes du passé presque engloutis par le cours du temps sont-ils les indices ? De quelle recherche du temps perdu ? L'expression étant ici à entendre, comme toujours lorsqu'il s'agit d'évoquer l'univers romanesque de Modiano, comme parfaitement exempte de toute nostalgie douceuse, plutôt philosophique, et même métaphysique. Voici en tout cas que surgissent, de cette « *matière sombre* », des noms, des visages, qui renvoient Bosmans quarante ans en arrière. Il était un tout jeune homme, écrivain débutant, à Paris, lorsqu'il rencontra par hasard, côtoya quelque temps, aima certainement, puis du jour au lendemain perdit une jeune femme nommée Margaret Le Coz.

Bosmans et Margaret forment un de ces couples juvéniles, incertains, sans cesse au bord de l'effacement, comme on en a croisé souvent, dans les romans de Patrick Modiano. Jeunes gens fragiles et sans ancrage, presque clandestins en ce monde. « *Ils n'avaient décidément ni l'un ni l'autre aucune assise dans la vie. Aucune famille. Aucun recours. Des gens de rien.* » Des orphelins. Des adolescents ou presque, jumeaux plus qu'amants, hantés chacun par le sentiment de l'illégitimité - s'offrant l'un à l'autre le refuge éphémère de la tendresse. Un rempart, fût-il fragile, contre les menaces. Lui, Bosmans, fuit le centre de Paris, où le guettent les apparitions - cauchemardesques ? - de sa mère, femme martiale et vociférante, flanquée d'un compagnon aux allures de prêtre défroqué. Elle, Margaret, se cache également, du côté de la porte d'Auteuil, d'un amoureux éconduit, insistant, imprévisible, violent.

Bosmans n'en saura guère davantage sur Margaret, si ce n'est cet amour si encombrant, et quelques autres faits épars qu'on ne sait trop comment lier les uns aux autres, qui sont loin de composer une biographie : une naissance à Berlin, une place de gouvernante à Lausanne, à

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Paris un emploi de bureau, plutôt mal défini, l'adresse d'un hôtel près de la place de l'Etoile... Quoi d'autre ? Rien que de très aléatoire. Citons encore ceci, au hasard : Margaret qui cite Prévert - « *j'aime celui qui m'aime* » - et lui, Bosmans, guettant ces instants de rémission où l'anxiété de la jeune femme s'apaise : « *Il y avait même des jours de soleil où Margaret ne le fixait plus de ses yeux inquiets.* »

*L'Horizon* voyage entre les époques - passé, présent -, entre Paris et la Suisse. Du personnage masculin adolescent, le roman offre à connaître, par un effet de miroir enjambant le temps, l'homme qu'il est devenu, quarante ans plus tard. Sexagénaire, écrivain, habité par le passé mais entretenant avec lui une relation qui n'est pas faite de pur tourment. Communiquant même avec lui par une forme de pensée magique - qui évoque un peu l'univers de Marcel Aymé : « *Il avait toujours imaginé qu'il pourrait retrouver au fond de certains quartiers les personnes qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse, avec leur âge et leur allure d'autrefois. Ils y menaient une vie parallèle, à l'abri du temps... Dans les plis secrets de ces quartiers-là, Margaret et les autres vivaient encore tels qu'ils étaient à l'époque. Pour les atteindre, il fallait connaître des passages cachés à travers les immeubles, des rues qui semblaient à première vue des impasses et qui n'étaient pas mentionnées sur le plan. En rêve, il savait comment y accéder à partir de telle station de métro précise. Mais, au réveil, il n'éprouvait pas le besoin de vérifier dans le Paris réel. Ou plutôt, il n'osait pas...* »

Bosmans ne se contentera pourtant pas éternellement de chercher le passé enfui dans les plis du temps. Il ouvrira les fenêtres, les portes - de cette ouverture vient la clarté qui drap *L'Horizon*. Une sensation presque de grand air, aux ultimes paragraphes. Qui invite à inscrire cet admirable roman, dans l'oeuvre si cohérente de Patrick Modiano, tout ensemble comme un prolongement évident et une variation subtilement nouvelle.

**Nathalie Crom**

---

20 MINUTES 4 mars 2010

## **Les Horizons retrouvés de Modiano**

Dans *L'Horizon*, Patrick Modiano brasse ses thèmes préférés, comme la fuite du temps./ C. HELIE / GALLIMARD

Moins nostalgique, plus optimiste : le dernier roman de Patrick Modiano remplit la promesse d'évasion portée par son titre. *L'Horizon* (Gallimard) raconte une histoire d'amour où pour une fois le passé ne finit pas en cul-de-sac. Les deux protagonistes, Jean et Margaret, doivent leur rencontre à un mouvement de foule, comme dans une photo de Doisneau ou une chanson de Piaf. Leur histoire faussement simple pleine de petits non-dits s'étend dans le Paris en noir et blanc des années 1950 où, irrésistiblement, le lecteur revient instinctivement planter le décor des livres de Modiano.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

L'Horizon réunit tout ce qui fait le charme inimitable et inlassable de ses livres : l'obsession de la fuite du temps, les héroïnes insaisissables et les héros flottants, le floutage entre passé et présent, le changement de narrateur au sein parfois d'un même paragraphe. Et toujours l'ombre des parents comme un cauchemar qui rôde. Dans cette filiation, L'Horizon est une valse envoûtante, pleine de reliefs, dont la conclusion ouvre, chose rare chez Modiano, vers une autre histoire.

Depuis ses débuts d'écrivain il y a un peu plus de quarante ans, Patrick Modiano a toujours été gâté par un succès qu'on ne peut pas accuser ce personnage lunaire, timide à l'excès, d'avoir recherché : son premier roman, *La Place de l'Etoile*, s'était vendu à plus de 15 000 exemplaires en 1968. Dix ans plus tard, son Goncourt, *Rue des boutiques obscures*, atteignait 500 000 ventes. Même si ses livres se vendent en moyenne entre 50 000 et 150 000 exemplaires, Modiano ne porte pas l'étiquette d'auteur de best-sellers, ce qui lui garantit l'estime du milieu littéraire et, de son vivant, une place indéboulonnable de grand homme des lettres françaises. W

**Karine Papillaud**

---

## Patrick Modiano: "Mon Paris n'est pas un Paris de nostalgie mais un Paris rêvé"

Par François Busnel (Lire), publié le 04/03/2010

C'est une silhouette reconnaissable entre toutes qui glisse sur le boulevard Saint-Germain. On la suit dans les librairies du Quartier latin, entre le jardin du Luxembourg et les rives de la Seine. Patrick Modiano incarne Paris, où il vit et flâne depuis des années. Dans *L'horizon*, il promène ses personnages jusqu'au nouveau quartier de Bercy, reconstruit sur les débris de l'ancien port. *L'horizon* est un grand roman sur le temps. Patrick Modiano reçoit chez lui, dans un bureau tapissé de livres. La bibliothèque abrite les fameux annuaires de la ville de Paris des années 1930 et 1940, ces instruments de recherche qui sont le socle de l'oeuvre modianesque, où il puise les noms de ses personnages, leurs numéros de téléphone (Jasmin 27-14, Odéon 16-32...). Des dizaines d'ouvrages sur l'Occupation. En français, en anglais. Quelques romans, aussi. Une conversation où les silences, les regards, les sourires sont presque aussi importants que les mots.

### Bio-bibliographie

Né en 1945 d'un père italien et d'une mère flamande, Patrick Modiano publie en 1968, par l'intermédiaire de Raymond Queneau - son ancien professeur de géométrie -, *La place de l'étoile*. Quatre ans plus tard, il signe le scénario de Lacombe Lucien et, en 1978, sa *Rue des Boutiques Obscures* obtient le prix Goncourt. Depuis, cet auteur mélancolique, obsédé par l'Occupation, a conquis des millions de lecteurs grâce à des ouvrages comme *Dora Bruder*, *Un cirque passe*, *Un pedigree* ou *Dans le café de la jeunesse perdue*.

**En 2003, dans votre dernier grand entretien à Lire, vous déclariez : "Il faut un second souffle." Avec *Un pedigree*, formidable roman familial, sans doute votre chef-d'oeuvre, l'avez-vous trouvé ?**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**P.M.** En disant cela, je pensais surtout aux écrivains qui avaient commencé à publier très ou trop jeunes. Vers 22, 23 ans. C'est assez effrayant mais il faut bien dire qu'au-delà de quarante ans de distance les choses se brouillent. Tout semble vraiment très rapide. Je croyais que les choses pouvaient durer plus longtemps. On ne se rend pas compte à quel point les années vont vite. Il y a certains écrivains qui ont eu, à première vue, un second souffle, mais on s'aperçoit, lorsque l'on prend de la distance, que ce n'en était pas vraiment un, qu'ils ont toujours écrit la même chose. Il est très difficile de savoir si on est capable d'avoir ce second souffle. Très difficile.

### **En ce qui concerne votre oeuvre, diriez-vous qu'il s'agit de "la même chose" ?**

**P.M.** A chaque fois que je finissais un livre, j'avais l'impression que je pourrais repartir sur quelque chose de nouveau. J'ai d'ailleurs la même impression avec ce nouveau livre, *L'horizon*. L'impression d'avoir déblayé. D'avoir suffisamment déblayé pour pouvoir repartir. Mais tout cela n'est qu'une fuite en avant... Après chaque livre, j'ai donc cette impression d'avoir suffisamment déblayé ce qui est devant moi - ou derrière moi - pour pouvoir enfin aborder quelque chose de nouveau. Mais cette impression est illusoire. C'est donc une sensation assez désagréable. C'est comme si vous vouliez dégager quelque chose pour pouvoir enfin traiter une autre chose, comme si vous vouliez vous débarrasser de certaines choses de votre passé, de votre vie, pour pouvoir enfin partir d'un nouveau pied et avoir le champ libre, mais, finalement, cela ne marche jamais comme ça. Ce sentiment est une illusion.

### **Pourquoi ?**

**P.M.** Pourquoi a-t-on la sensation d'avoir réussi à se débarrasser de choses secondaires pour pouvoir enfin aborder l'essentiel et pourquoi cette sensation est-elle illusoire ? C'est la grande énigme. C'est ce qui me préoccupe aujourd'hui. Il est très difficile de cerner ce problème, pour moi, mais je pressens qu'il est fondamental. Tout se joue sur des petits détails. Des choses très concrètes que je place dans mes livres et dont je pense que, une fois ces choses écrites, je n'aurais plus à y retourner. Or j'y retourne toujours. C'est ce qui est horrible ! Je m'aperçois ainsi que je répète parfois certaines choses de livre en livre, sans m'en rendre compte, mais ces détails sont des leitmotifs.

### **Relisez-vous vos précédents romans avant d'écrire le nouveau ?**

**P.M.** Non, mais je suis obligé de le faire lorsque paraissent des éditions de poche. C'est très désagréable. J'ai toujours envie de corriger certains détails. C'est le problème des livres qui ont été écrits très jeune, c'est-à-dire jusqu'à 35 ou 40 ans. Vingt ans après, les lire procure un drôle d'effet. Semblable à celui que l'on ressent quand, à 60 ans, on se voit dans un film ou un documentaire à l'âge de 20 ou 30 ans... C'est très bizarre. Et cela interroge la question de l'âge. Je me demande ce que ressentent les vieux comédiens qui se revoient dans des films tournés lorsqu'ils avaient 20 ans. Ça doit être très dérangent, non ? Se reconnaît-on ? Qui reconnaît-on ? J'ai l'impression que ce sentiment dérangent se stabilise à partir de 45 ans. A cet âge, il peut encore y avoir des changements terribles, mais, pour l'essentiel, tout est joué.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**Diriez-vous, en parlant des livres que vous avez écrits entre 22 et 40 ans, qu'ils sont des "erreurs de jeunesse", pour reprendre le mot que lance, dans *L'horizon*, un de vos personnages, écrivain, venu rechercher dans une librairie le roman qu'il avait commis des années plus tôt ?**

**P.M.** Oui, enfin... non. Disons qu'il y a des constantes, dans la jeunesse, qui semblent un peu absurdes lorsqu'on les regarde des années plus tard. Mais, d'un autre côté, je comprends parfaitement qu'il y ait eu ces constantes car c'était, à l'époque, une sorte de continuité. C'est curieux, comme impression, de regarder le jeune écrivain que l'on était à 20 ans. Très curieux. D'autant que j'ai toujours eu l'impression que quand on écrivait un livre on ne pouvait pas vraiment le lire.

**C'est-à-dire ?**

**P.M.** Je crois être incapable de lire mes livres comme un lecteur. Question de détails. Je peux les lire pour des problèmes techniques, c'est-à-dire pour corriger tel ou tel passage, modifier telle ou telle phrase, mais je suis incapable d'avoir une vue d'ensemble de ce que je viens d'écrire. Vous savez, cette vue d'ensemble qui est le plaisir du vrai lecteur. Quand on écrit, on ne peut pas l'avoir car on est toujours attaché à des problèmes de détails. On relit, on corrige, mais on ne voit pas l'ensemble tel qu'il est véritablement. Ça aussi, c'est quelque chose de très dérangeant.

**L'expérience, l'âge ne permettent-ils pas de mieux se lire ?**

**P.M.** Avec le décalage des années, on peut le croire, mais, quand on relit les premiers livres qu'on a écrits, on a toujours la désagréable impression que ces livres ont été écrits par quelqu'un d'autre. Comme si vous aviez des enregistrements de vous quand vous aviez seize ans et que vous réécoutez ces enregistrements, cette voix qui n'est plus...

**C'est précisément cette impression que votre personnage principal, Jean Bosmans, ressent lorsqu'il regarde ses jeunes années : celle que sa vie ressemble à un train de nuit... Comment sort-on de cet étrange et dérangeant sentiment ?**

**P.M.** A quarante ans de distance, vous pouvez parfois ne pas reconnaître quelqu'un que vous avez pourtant très bien connu. C'est un problème qui ne se pose que lorsque l'on atteint la soixantaine, me semble-t-il. Avant, vous ne pouvez pas le connaître, ce problème, il n'y a pas assez de distance pour que vous ayez oublié les traits d'un proche ou de quelqu'un qui a beaucoup compté dans votre histoire. Mais cela finit par arriver, avec le temps. Il y a des visages que vous ne pouvez même plus reconnaître.

**Est-ce la raison pour laquelle vous avez convoqué dans ce roman l'idée des "corridors du temps", empruntée à la science-fiction ?**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**P.M.** Oui, cette idée m'est venue un jour que je me promenais dans un quartier neuf de Paris. J'ai eu une impression qui me semblait relever d'un livre ou d'un film de science-fiction : dans ce quartier de tours où je ne reconnaissais plus les anciennes rues, j'ai eu le sentiment que, peut-être, il y avait une sorte de vie parallèle où les gens étaient restés les mêmes qu'alors. Comme s'il y avait, en effet, des corridors du temps où les gens restaient exactement tels qu'ils étaient lorsque vous les aviez vus quarante ans plus tôt. Je me souviens d'avoir lu une anthologie de science-fiction qui réunissait des textes étonnants sur le temps. Ça m'avait fasciné. Je suis incapable d'écrire un roman de science-fiction mais tout ce qui concerne cet univers m'a toujours intéressé. L'idée qu'il puisse y avoir des poches dans Paris où les gens que vous avez connus quand vous étiez très jeune, en 1967, par exemple, continuent à vivre exactement comme ils le faisaient alors, cette idée folle d'un temps qui n'évolue pas me fascine. Quelquefois, on rencontre des gens qui continuent de vivre dans une sorte de jeunesse pétrifiée - c'est de plus en plus difficile à mon âge car beaucoup sont morts. Je me souviens avoir revu, du côté du boulevard Saint-Michel, quelqu'un qui, à 75 ans, continuait à ressembler à un étudiant ! Je m'étais dit que cette sorte d'arrêt du temps, cette sorte d'anachronisme était proprement fabuleux. C'était presque de la science-fiction : cet homme était comme en 1967 mais avec quarante ans de plus et ne paraissait pas avoir vieilli... Cette rencontre est sans doute l'un des points de départ inconscients de *L'horizon*.

**Est-ce que cette sensation étrange fonctionne également sur vous ?**

**P.M.** On a toujours tendance à croire que l'on n'a pas changé, que seuls les autres ont changé. Mais quand je vois tous les changements qu'il y a eu dans le monde littéraire depuis 1967, je suis effaré. Ce sont des sentiments que je ne ressentais pas il y a encore dix ans. C'est seulement dû à l'âge que j'ai aujourd'hui.

**La parution et le succès d'Un pedigree ont-ils changé beaucoup de choses en vous ?**

**P.M.** On pouvait classer ce livre du côté des autobiographies - c'est d'ailleurs ce que l'on a fait - mais j'ai toujours eu l'impression que ce livre se rattachait aux romans. En fait, la perspective de l'autobiographie m'a toujours perturbé. Dans *Un pedigree*, je ne racontais pas une vie, la mienne. Je parlais de choses qui m'avaient été imposées. Ce n'est pas la même perspective, vous comprenez. Je parlais de choses qui m'avaient fait souffrir mais qui m'étaient étrangères, qui ne m'étaient pas intimes. Bien sûr, il s'agissait de mes parents. Mais ces choses m'avaient été imposées par eux et étaient presque comme des corps étrangers. J'ai écrit ce livre pour me débarrasser de ces éléments étrangers, pas pour raconter ma vie. Le pedigree, comme pour les chiens ou les chevaux, renvoie aux choses dont nous ne sommes pas responsables : nos parents, par exemple. Mais ce livre ne relevait absolument pas d'une démarche pour essayer de me comprendre moi-même. J'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose d'un peu faux dans l'autobiographie. Un ton qui est toujours faux. On se met toujours en valeur. Ou bien on oublie beaucoup de choses, ou on les cache... L'autobiographie m'a toujours paru bizarre. Suspecte. On pourrait d'ailleurs faire un pastiche des différentes formes d'autobiographie. J'ai aimé en lire mais il y a toujours une forme de mensonge. Il y a là

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

une sorte d'impudeur. On ment parfois par omission, ou en présentant les choses sous un angle qui n'est pas celui de la vérité mais de la trahison. Tout cela est un peu bizarre. *Un pedigree* n'était pas une autobiographie mais le récit de choses qui m'avaient fait souffrir tout en m'étant étrangères. Ce qui m'émeut, dans les grandes autobiographies, celles des Russes ou des Anglais, c'est qu'ils parlent tous de leur enfance comme d'un Eden perdu ; or, pour moi, l'enfance fut tout à fait autre...

**Un pedigree racontait donc ce que vous avez reçu, pas ce que vous avez choisi ni ce que vous avez construit. Avoir écrit ce livre vous a-t-il libéré ?**

**P.M.** Je me sens peut-être plus libre dans la façon dont j'aborde aujourd'hui un roman. Parce que j'ai déblayé.

**Alors à quand les Mémoires de Patrick Modiano ?**

**P.M.** C'est drôle, ce que vous me demandez... En fait, *Un pedigree* est le condensé d'un travail beaucoup plus long, beaucoup plus étendu, qui ressemblait un peu à des Mémoires. C'est presque un extrait d'un truc plus long.

**Que vous publierez un jour ?**

**P.M.** Je ne sais pas. C'est difficile. Il faut trouver la même distance, c'est très compliqué. Il existe, en effet, une vingtaine de cahiers. Mais il faudrait... Ce serait... J'ai tiré cent vingt pages de ces cahiers pour *Un pedigree*. Faut-il publier le reste ? Je ne sais vraiment pas. Ce serait bizarre.

**Pourquoi ?**

**P.M.** Parce qu'on verrait tout ce qui m'a permis d'écrire mes autres livres, mes romans. Ce serait comme une machine dont on verrait les arrière-fonds, les fondations... Ce serait très bizarre. Ce serait comme de voir tout le grouillement des romans... Quelle étrange impression !

**Cela vous déplaît ?**

**P.M.** Je préfère les romans tels qu'ils ont été publiés. Tous sont des espèces d'autobiographie. Mes livres sont faits de bric et de broc autobiographique. Mais publier ces carnets... Je ne sais pas.

**Où situez-vous la frontière entre la fiction et le récit ?**

**P.M.** Le point de départ est toujours quelque chose de très précis qui ne relève pas de la fiction. Un détail. Ou une scène. Quelque chose qui a véritablement eu lieu. Un morceau de réalité. Après, je mélange ces bribes de réel à ce qu'elles auraient pu devenir. Et ça devient

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

une sorte de fiction. *L'horizon* est né de cette façon : la scène primitive est une scène où je voyais quelqu'un attendre une autre personne à la sortie d'un bureau.

### **Comment écrivez-vous ?**

**P.M.** Je pars du concret pour aller vers la fiction. J'utilise souvent le nom de personnes qui ont vraiment existé parce que ça m'aide à soutenir l'échafaudage. Je détourne leurs noms, bien sûr.

### **Quelle est votre unité première : la phrase, le paragraphe ?**

**P.M.** La phrase. La première phrase, la plupart du temps. Mais quand on écrit, on part à l'aveuglette. Pendant le premier mois, je me sens très souvent découragé, je me demande si je dois continuer. C'est comme si je conduisais en plein brouillard, sans rien voir devant moi mais je poursuis ma route, sans savoir où aller, avec parfois la sensation ou la crainte de m'être engagé dans une voie sans issue. Mais ce qui est très bizarre, c'est que, quand j'ai cette intuition de m'être engagé sur une fausse route, j'essaie de rattraper la route principale plutôt que de faire marche arrière. Au lieu d'abandonner, de me dire : "C'est une fausse piste, il faut que j'arrête, tant pis", je continue et j'essaie de rattraper la route principale.

### **Avez-vous connu ce sentiment avec tous vos romans ?**

**P.M.** Oui, tous. Pour certains, il y a peut-être eu une petite ligne droite... Mais je ne suis pas comme ces écrivains qui tracent le sillon avec constance et confiance. Il y a toujours ou presque ce détour et cette sensation, au dernier moment, d'être comme un trapéziste qui parvient, in extremis, à rattraper le trapèze qu'on lui a lancé.

### **Par quel moyen (ou quel miracle) retrouvez-vous le chemin ? Comment rattrapez-vous le trapèze ?**

**P.M.** Par la phrase, justement. Un paragraphe ou une page qui me semblent catastrophiques le soir peuvent être rétablis le lendemain matin par une phrase. Ou en supprimant quelque chose. Mais j'ai, chaque matin, une impression de rattrapage de ce que j'ai fait la veille. Je n'ai jamais connu cette impression d'écrire en ligne droite. C'est comme si vous naviguiez en essayant d'éviter les écueils et que, au dernier moment, vous les contourniez. Utiliser des blocs de réalité, notamment des noms propres de gens que j'ai pu croiser, m'aide à effectuer ce rattrapage. Quelquefois, je cannibalise certains trucs, c'est-à-dire que je me sers de plusieurs segments qui pourraient chacun être un roman différent.

### **Ce qui explique que le lecteur ait souvent l'impression, à vous lire, que tel ou tel passage pourrait être le point de départ d'un autre roman...**

**P.M.** Oui, j'en suis tout à fait conscient. Pour essayer de redresser la barre, je me sers de segments qui auraient pu être développés dans des romans ultérieurs mais que j'ai besoin de



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

mettre bout à bout dans celui qui est en cours d'écriture. Je suis comme quelqu'un qui essaie de trouver un dopage artificiel. Je cherche ce qui pourrait me stimuler. En joaillerie, on appelle cela un serti invisible. C'est-à-dire que l'on ne s'aperçoit pas de la mise bout à bout de plusieurs segments, on ne voit que la fluidité. J'essaie de travailler ainsi. Ou plutôt, je ne peux que travailler ainsi. Ce qui me laisse toujours un sentiment assez désagréable.

**Mais faut-il déduire de cette méthode que vous n'avez pas un rapport heureux à l'écriture ?**

**P.M.** Non. Ce qui aggrave mon cas, c'est cette rêverie préalable à tout commencement d'écriture et dont j'ai besoin avant de passer à l'acte. Je suis comme ces gens qui sont au bord d'une piscine et attendent des heures avant de plonger : écrire, pour moi, est quelque chose de désagréable, donc je suis obligé de rêver beaucoup avant de m'y mettre, de trouver des façons de rendre agréable ce travail assez long et difficile, de trouver un dopant. J'ai d'ailleurs compris, maintenant, la raison de l'alcoolisme de beaucoup de grands écrivains : je crois qu'il s'agit de cette perpétuelle baisse de tension et l'alcool fonctionne comme le grand dopant, même quand on a fini d'écrire.

**Et vous, quel est votre dopant ? L'alcool ?**

**P.M.** Non, pas du tout. Je marche beaucoup. Je rêve. Je me mets dans une sorte d'état second à partir de morceaux de réalité, souvent du passé, parfois des noms propres. Cette perpétuelle hésitation transparait peut-être dans mes livres... Je ne me rends pas compte.

**Non, justement. On sent que certains passages de L'horizon pourraient être les points de départ de nouveaux romans mais puisque vous nous dites dès les premières pages qu'il s'agit des rêveries d'un homme sur les différentes voies qu'il aurait pu prendre au cours de sa vie, on ne se pose plus la question... Pour arriver à cette fluidité, faites-vous un gros travail de réécriture ?**

**P.M.** Non. Je corrige parfois quelques phrases, bien sûr, mais lorsque j'ai terminé un livre, je ne le récris pas, je ne fais pas de changements, je ne le reprends pas. Il est écrit.

**Quelle est votre discipline ?**

**P.M.** Si on n'arrive pas à écrire tous les jours, on perd le fil et le découragement s'installe. On se dit "à quoi bon ?" et c'est foutu ! J'écris tous les jours pour ne pas laisser le découragement s'installer en moi. Et parce que j'aurais trop de mal à reprendre après une interruption, même brève. On perd facilement le fil, dans ce genre de travail, vous savez... D'autant que, comme je vous l'ai dit, je ne vois jamais le but vers lequel mes livres tendent. Si je laisse passer un jour, je suis perdu. Je navigue à l'aveuglette, donc je dois naviguer chaque jour, sinon je coule.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**Ce qui est frappant, c'est que vous n'avez aucune vue d'ensemble sur le livre que vous êtes en train d'écrire...**

**P.M.** Oui, en effet. Je sais que la plupart des écrivains savent où ils vont. Enfin, un peu... Moi, pas du tout. Tout en sachant, puisque je parviens, je crois, à redresser la barre.

**De Jean Bosmans, le personnage principal de L'horizon, vous écrivez : "Depuis quelque temps Bosmans pensait à certains épisodes de sa jeunesse, des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans noms, des rencontres fugitives. Tout cela appartenait à un passé lointain, mais comme ces courtes séquences n'étaient pas liées au reste de sa vie, elles demeuraient en suspens, dans un présent éternel." Est-ce également le cas pour vous ?**

**P.M.** Oui, d'une certaine manière. Le point de départ de ce livre est aussi le fait qu'un jour, dans un cahier, j'ai essayé de récapituler des gens que j'avais croisés dans ma vie mais dont je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. Il y a un côté énigmatique dans tout cela qui m'a toujours fasciné. Je me demande quelles vies sont devenues les leurs. C'est une situation un peu étrange qui ne trouve pas de conclusion. Parfois, il s'agit de situations dans lesquelles on était trente ou quarante ans plus tôt et qui n'ont jamais eu d'avenir. Ou des lieux que l'on n'arrive plus à retrouver, une rue, un immeuble, un appartement. Ou encore une chose sur laquelle on n'a jamais eu d'explication. Ça peut remonter à l'enfance, parfois. Tout cela forme l'arrière-fond de toute une vie. On a l'impression que le destin hésitait.

**Trouve-t-on un jour les réponses ?**

**P.M.** Non, je ne crois pas. Je crois que ces bribes restent toujours énigmatiques. Il m'est souvent arrivé d'essayer de retrouver certaines personnes, ou de trouver une explication à certaines énigmes du passé, mais à chaque fois je me suis heurté à une résistance. Peut-être me suis-je mis moi-même cette résistance dans la tête... Mais ces choses-là résistent toujours aux explications. Même si on se livre à une enquête policière, on n'arrive jamais à savoir. Cahier, retrouver des personnes\* (le) qu'un jour, dans un cahier, j'ai essayé de récapituler des gens que j'avais croisés dans ma vie mais dont je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. Il y a un côté énigmatique dans tout cela qui m'a toujours fasciné. Je me demande quelles vies sont devenues les leurs. C'est une situation un peu étrange qui ne trouve pas de conclusion. Parfois, il s'agit de situations dans lesquelles on était trente ou quarante ans plus tôt et qui n'ont jamais eu d'avenir. Ou des lieux que l'on n'arrive plus à retrouver, une rue, un immeuble, un appartement. Ou encore une chose sur laquelle on n'a jamais eu d'explication. Ça peut remonter à l'enfance, parfois. Tout cela forme l'arrière-fond de toute une vie. On a l'impression que le destin hésitait.

**Trouve-t-on un jour les réponses ?**

**P.M.** Non, je ne crois pas. Je crois que ces bribes restent toujours énigmatiques. Il m'est souvent arrivé d'essayer de retrouver certaines personnes, ou de trouver une explication à

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

certaines énigmes du passé, mais à chaque fois je me suis heurté à une résistance. Peut-être me suis-je mis moi-même cette résistance dans la tête... Mais ces choses-là résistent toujours aux explications. Même si on se livre à une enquête policière, on n'arrive jamais à savoir.

**En remontant le cours du temps, Bosmans éprouve parfois le regret d'avoir suivi un chemin plutôt qu'un autre. Est-ce aussi votre cas ?**

**P.M.** J'ai plutôt la sensation d'avoir choisi une voie, d'avoir foncé et après, ou pendant, d'avoir changé pour rattraper la voie en question.

**Vous comparez la forme et l'évolution d'une ville à l'évolution d'une vie : "Mais cette ville a mon âge. Moi aussi, j'ai essayé de construire, au cours de ces dizaines d'années, des avenues à angle droit, des façades bien rectilignes, des poteaux indicateurs pour cacher le marécage et le désordre originels, les mauvais parents, les erreurs de jeunesse. Et malgré cela, de temps en temps, je tombe sur un terrain vague qui me fait brusquement ressentir l'absence de quelqu'un, ou sur une rangée de vieux immeubles dont les façades portent les blessures de la guerre, comme un remords." Jusqu'où ce parallèle est-il valable ?**

**P.M.** J'ai toujours écrit sur Paris. Ce passage-là s'applique à Berlin. Cette ville est à l'image même de ce qui a pu se produire pour des gens de ma génération : c'était une ville en ruine en 1945, reconstruite, divisée, politiquement instable. En reconstruisant, ils ont essayé de bâtir des allées rectilignes sur des marécages, tout a été bétonné mais en laissant ici ou là quelques terrains vagues... Cette ville me fascine parce qu'elle a mon âge, en quelque sorte. Paris me rappelle mon adolescence, certains quartiers ont été détruits, mais Paris n'a pas mon âge, loin de là. Berlin, si. Enfin, c'est l'impression que j'ai et qui est très troublante. J'ai toujours eu l'impression d'être né à cause du chaos de la Deuxième Guerre mondiale. Et j'ai toujours eu l'impression qu'écrire consistait à tenter de mettre de l'ordre dans le chaos. Alors, oui, Berlin reconstruite à partir de ruines avec ces lignes droites par-dessus des marécages me parle énormément.

Quand vous avez l'impression d'être né dans des conditions bizarres, ce qui est mon cas, vous avez tendance à essayer de trouver des points de repère. Ces allées de Berlin-Est, rectilignes, pour oublier le passé, c'est la même chose, me semble-t-il. Longtemps j'ai cru que faire de la littérature avec ces choses chaotiques était un handicap et j'enviais ceux qui pouvaient écrire sur la nature, la campagne, comme les grands romanciers anglais du XIXe siècle. Moi, je suis prisonnier des hasards du lieu et de l'époque où je suis né, ce qui a fait de moi un écrivain urbain, un écrivain des villes, qui regarde les allées rectilignes et recherche les terrains vagues.

**Croyez-vous vraiment à ce déterminisme ?**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**P.M.** Oui. Je crois que l'on écrit en fonction de l'endroit, du milieu, de l'année de sa naissance. L'écriture est très déterminée par les hasards de la naissance. J'ai le regret de ne pas avoir choisi pour terreau un environnement comme certaines villes de province que j'ai pu connaître adolescent. Il y avait une atmosphère particulière à ces petites villes de province, que j'ai connues parce que je me suis souvent retrouvé interne dans un collège là-bas. Maintenant, c'est trop tard. Je suis sûr qu'il aurait pu y avoir un écrivain français du niveau de Faulkner pour s'emparer de Bordeaux, par exemple. Bon, il y a eu Mauriac... Mais Mauriac n'a peut-être pas été assez loin. Même chose pour Lyon : il n'y a pas eu le grand écrivain faulknérien sur Lyon. Or ces villes le méritent. Quelquefois j'ai regretté de ne pas être cet écrivain.

**Vous regrettez de ne pas être le Faulkner de Bordeaux ou de Lyon ! ?**

**P.M.** Oui. On pouvait écrire de grandes choses sur la chaleur étouffante de ces villes...

**Vous êtes celui de Paris. Cela vous suffit-il ?**

**P. M.** Non. Rien ne suffit, vous le savez bien, sinon la littérature n'existerait pas. Mon Paris n'est pas un Paris de nostalgie mais un Paris rêvé, composé d'expressions vécues et incorporées à la fiction. Ces expressions sont devenues intemporelles. C'est le cas des vieux numéros de téléphone, Trinité 14-28 ou Jasmin 34-21, qui figurent dans mes romans : pour les jeunes qui ne les ont pas connus, ces numéros relèvent de l'imaginaire plus que de la tentative de restituer le passé. C'est de la littérature. Le passé devient intemporel. Et l'intemporel, c'est la littérature.

---

## **Patrick Modiano "Je suis devenu comme un bruit de fond"**

Par Marianne Payot, Delphine Peras, publié le 04/03/2010

**Il paraît plus grand que jamais. Plus hésitant aussi. Ah, ce fameux mot juste ! Qui lui fait récrire 14 ou 15 fois ses textes. Jusqu'à l'épuration. Rencontrer Patrick Modiano, patriarche malgré lui des lettres françaises, reste un moment d'exception. De chaleur, d'intelligence. Inconfortablement assis sur le bord d'une méridienne verte, entouré de ses milliers de livres, l'homme de bonne volonté vous fixe de son regard à la fois timide et confiant. Il assure la "promotion" - le mot lui va si mal - de son 24e ou 25e roman - il ne sait plus très bien - *L'Horizon*. Un beau récit, presque optimiste, rencontre entre deux solitudes des années 1960 qui reprendront bientôt leurs chemins parallèles. Jusqu'à ce que, peut-être, à Berlin, quarante ans plus tard... A l'issue de près de deux heures et demie d'entretien, il est temps de retrouver les rues de Paris, peuplées des fantômes du romancier. On ne quitte jamais vraiment Modiano.**

**Diriez-vous, à l'instar de votre héros, Jean Bosmans, romancier comme vous : "C'était toujours les mêmes mots, les mêmes livres, les mêmes stations de métro" ?**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

## **BIO - Patrick Modiano**

1945 Naissance à Boulogne-Billancourt.

1957 Mort de son jeune frère Rudy.

1967 Premier roman, *La Place de l'Etoile*.

1970 Epouse Dominique Zherfuss, avec qui il a deux filles, Zina et Marie.

1973 Ecrit le scénario de *Lacombe Lucien*, filmé par Louis Malle.

1978 Prix Goncourt pour *Rue des boutiques obscures*.

2005 Publie, en guise d'autobiographie, *Un pedigree*.

2010 Sortie, le 4 mars, de *L'Horizon*.

Oui, j'ai toujours l'impression d'écrire le même livre. Chaque fois que j'en commence un, j'oublie, comme frappé d'amnésie, les précédents et les mêmes scènes reviennent. C'est comme un ressac, des vagues qui sans arrêt... Un photographe qui prendrait toujours le même sujet mais sous des angles différents. Avec mes livres, sans m'en apercevoir, je pourrais composer, tout comme ces plans de métro dont les lignes s'illuminent, une sorte de réseau avec des enchevêtrements.

### **A quel moment avez-vous trouvé votre titre, *L'Horizon* ?**

Avant de commencer à écrire. Mon personnage se retournant vers un passé assez éloigné dans le temps, je souhaitais qu'il y ait une certaine intemporalité et une ouverture. Pour donner... comment dire, c'est compliqué... l'impression aussi que le présent se superpose au passé.

### **Vous parlez souvent dans vos romans des fantômes du passé, qui réapparaissent soudainement des années plus tard. Cela se produit-il dans la "vraie" vie ?**

Non, malheureusement. C'est pourquoi, de manière un peu enfantine, il m'arrive de donner dans mes romans de vrais noms à mes personnages, en espérant que les personnes me donnent signe de vie. Mais cela n'a jamais abouti.

### **Vous savez qu'il y a des outils modernes, moins romantiques certes, qui permettent de retrouver des gens... Connaissez-vous Internet ?**

Oui, non, enfin, je le manie de manière sommaire, pour me documenter, mais je ne sais pas envoyer de mails par exemple. C'est une sorte de paresse, il y a un moment où il est peut-être trop tard. Et puis, en même temps, retrouver des gens ainsi me semble un peu brutal, cela ne fait plus travailler l'imagination.

### **Faites-vous toujours taper vos manuscrits ?**

Oui, c'est absurde aussi, je pourrais les taper moi-même sur un ordinateur, mais j'ai besoin de cette distance pour pouvoir corriger mes textes. Sur un écran, cela serait plus simple mais

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

aussi trop rapide. J'ai peur que la tension ne se relâche. Du coup, cela n'en finit pas, il y a au moins 14 ou 15 allers-retours.

**L'horizon se dégage non grâce à l'amour mais lorsque Bosmans achève son premier roman... Comme vous, hier ?**

Oui, le roman supprime la pesanteur. Il y a une sorte de ligne droite qui se dessine. Pour l'amour, c'est différent. Dans ces époques un peu bizarres des années 1960 - la fin de la guerre d'Algérie m'a marqué profondément - l'atmosphère était inquiétante. A Paris, il y avait une sorte de menace dans l'air, notamment pour les jeunes qui vivaient forcément dans la clandestinité. Jusqu'à l'âge de 21 ans, nous n'avions pas d'existence.

**Il y a beaucoup de vous dans vos deux personnages, Jean et Margaret. Plus que jamais ?**

Peut-être, inconsciemment. Je suis les deux à la fois. Comme Margaret, je n'aimais pas faire de vagues - on risque de vous demander des explications - et moi aussi j'étais, à cause de la guerre, le produit de choses incohérentes, le fruit d'un chaos initial. Normalement, les enfances, même lorsqu'elles sont malheureuses, sont cohérentes. Dans mon cas, rien ne l'était. Il y avait toujours des choses et des gens énigmatiques autour de moi.

**Cette enfance chaotique vous a-t-elle poussé à des actes de violence ?**

Non, pas vraiment. En fait, j'ai surtout connu des périodes de pensionnat, avec un côté un peu carcéral, mais c'était le lot de beaucoup de gens de ma génération.

**La violence des jeunes était-elle comparable à celle d'aujourd'hui ?**

Quand j'avais 17 ans, il y avait des bandes, celle du square des Batignolles, celle de l'église de la Trinité. C'était violent mais les rues de Paris, les cafés, atténuait les choses. Ça n'avait rien à voir avec la violence actuelle des jeunes des banlieues. Je rêve qu'un romancier de la génération des 25 ans s'exprime sur ce sujet. J'ai lu récemment le premier roman d'une jeune femme, Elisabeth Filhol, *La Centrale* : il y a là une amorce d'approche de la réalité contemporaine.

**Vous êtes très attentif à ce qu'écrivent les jeunes romanciers, vous aidez certains à être publiés...**

C'est-à-dire que je reçois pas mal de manuscrits. Ça me rend heureux de découvrir un nouveau romancier, ça me stimule. Dans l'ensemble, ces textes sont surtout intéressants d'un point de vue documentaire et humain - ils dénotent souvent un désarroi total - mais les éditeurs ne les trouvent pas assez littéraires. A mes débuts, l'édition était encore un milieu très artisanal, qui n'avait pas changé depuis les années 1930. Je me demande si, aujourd'hui, les jeunes ont des interlocuteurs dans ces maisons d'édition, qui sont devenues des usines.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

### **A propos de vos débuts, est-il exact que vous faisiez de fausses dédicaces sur des livres ?**

Oui, quand j'avais 19 ou 20 ans, je vendais des livres et certaines écritures étaient faciles à imiter, comme celles de Paul Valéry ou de Malraux. J'ai fait ça trois ou quatre fois pour gagner de l'argent, ça ne pouvait pas être systématique. Après, c'est devenu un jeu : quand je voyais une bibliothèque, chez les gens, je m'amusais à composer des dédicaces fantaisistes, de Simone de Beauvoir à Luis Mariano, par exemple. Les gens y croyaient vraiment... Un jour, dans la vitrine d'une librairie, rue de Vaugirard, j'ai vu un livre de Robbe-Grillet, dédicacé à je ne sais plus qui, et j'ai reconnu ma signature ! Parfois la réalité rattrape la fiction : je me rappelle avoir imité une dédicace de Beckett pour un chansonnier des années 1960, Pierre-Jean Vaillard, je crois. En fait, ils se connaissaient, je l'ignorais...

### **Beaucoup ignorent aussi votre amitié avec Michel Audiard...**

Il y a longtemps, pour des raisons matérielles, on s'est retrouvés à travailler sur un projet de scénario, qui ne l'intéressait pas plus que moi, un film sur Mesrine, avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle-titre. Mesrine, incarcéré alors à la Santé, a appris l'existence de ce projet et a envoyé une lettre à la production en disant qu'il ne fallait pas mettre le mot "fin" car il risquait d'y avoir des rebondissements (rires)... Ce film n'a jamais vu le jour, mais nous sommes restés amis, Audiard et moi. J'aimais bien son côté "enfant de Paris"...

### **Pourquoi les faits divers vous passionnent-ils tant ?**

Cela vient d'un souvenir de mes 10-11 ans, terrible : la photo, en Une de *Paris Match*, de Pauline Dubuisson, une femme accusée de crime passionnel, L'affaire a fait beaucoup de bruit à l'époque, car elle a failli être condamnée à mort. Le regard de cette femme m'avait beaucoup impressionné. Or quelques années plus tard, j'ai croisé par hasard Pauline Dubuisson, qui avait été libérée, rue du Dragon et je l'ai reconnue tout de suite. Mais les faits divers d'aujourd'hui avec leur côté pathologique m'intéressent moins que ceux d'hier, qui renvoyaient davantage à une sorte de fantastique social...

### **Comment vivez-vous le fait d'être devenu un écrivain de "référence", une "gloire nationale" ?**

Oh, quand on a commencé à publier très jeune comme moi, au bout d'un certain nombre d'années, on devient comme un bruit de fond, comme un meuble... L'écriture est un métier où on est complètement déconnecté, toujours seul. Ce n'est pas un travail collectif comme celui des metteurs en scène de théâtre, par exemple, sans cesse entourés par des gens qui vantent leur génie, sauf, bien sûr, à donner des conférences au PEN Club ou à pratiquer des séances de signatures...

### **Vous pliez-vous à l'exercice ?**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Non. A mon époque, ça n'existait pas les signatures, alors je continue comme ça, il est normal de ne pas m'y voir. J'imagine qu'un écrivain qui fait des signatures a l'impression d'avoir des lecteurs.

### **Ça vous plairait d'avoir le prix Nobel de littérature, comme Jean-Marie Le Clézio ?**

Ce qui est un peu angoissant, c'est le côté officiel... Il était assez logique que Le Clézio le reçoive car tous les écrivains français lauréats, Romain Rolland, Anatole France, François Mauriac, s'inscrivent d'une certaine façon dans une tradition d'écrivains avec un arrière-fond... comment dire... un peu moraliste. Dans les autres pays, les primés sont plutôt des marginaux, comme Faulkner ou Hermann Hesse.

### **Allez-vous voter aux élections régionales ?**

En fait, je n'ai jamais voté, sauf pour la présidentielle de 2007. Là, j'ai senti qu'il y avait un monde qui basculait. Vis-à-vis de mes enfants, j'avais du remords et honte de mon irresponsabilité. En fait, j'ai une espèce d'allergie, une méfiance instinctive de la politique et des hommes politiques. Ça va très loin : inconsciemment, l'Histoire me fait peur. L'Histoire, c'est toujours des catastrophes...

### **Donc, maintenant que vous avez une carte d'électeur, vous allez voter ?**

Oui, oui, il faut voter. Et en même temps on ne sait plus très bien pour qui...

### **Le débat sur l'identité nationale vous a-t-il intéressé ?**

Je n'ai pas très bien compris où ils voulaient en venir. Cela avait l'air très abstrait, cela se passait dans des préfectures, je crois.

### **Pourquoi avez-vous publiquement soutenu Marie NDiaye, dans *Les Inrockuptibles*, après les propos d'Eric Raoult ?**

Je me souviens que, lorsque j'avais 21 ans - la guerre d'Algérie venait à peine de s'achever - la pièce de Genet, *Les Paravents*, qu'on jouait à l'Odéon, avait déclenché un beau scandale. Les gens criaient à l'outrage contre la France et l'armée. Les CRS avaient été obligés d'intervenir, un débat s'était tenu à l'Assemblée nationale... Malgré les pressions très fortes, Malraux, le ministre de la Culture de l'époque, a défendu fermement la pièce. Je n'ai pas bien compris que Frédéric Mitterrand ne soit pas intervenu.

### **Que pensez-vous de lui en tant que ministre de la Culture ?**

Je ne pense rien du ministre de la Culture. De toute façon, à part Malraux, on les a tous oubliés.



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**Parmi les autres polémiques littéraires de l'hiver, il y a celle entre Yannick Haenel, l'auteur d'un roman consacré au résistant polonais Jan Karski, et Claude Lanzmann, le réalisateur de Shoah. Le romancier a-t-il tous les droits ?**

Oui, évidemment, cela a été un dialogue de sourds entre eux. C'est délicat, mais oui, le romancier peut, après avoir consulté les travaux d'historiens - ou des rapports de police très précis - être une sorte de médium, avoir des espèces d'intuition. Tolstoï usait instinctivement de la bonne distance. Dans Guerre et Paix, par exemple, l'on voit Koutouzov, Napoléon, qui se fondent dans la fiction. Il m'arrive, pour ma part, de diffuser de manière très discrète dans mes romans des héros de faits divers ou des romanciers, mais jamais de personnages historiques. Pour cela, il faut avoir le génie de Tolstoï...

---

## LE TEMPS

rencontre

### *Patrick Modiano, chasseur d'ombres*

Par Lisbeth Koutchoumoff

**Patrick Modiano écrit des romans en forme d'enquête sur le temps qui file.  
«L'Horizon» poursuit la traque dans les rues de Paris et Lausanne**

Rue Bonaparte, à Paris. On note avec une émotion particulière l'adresse de Patrick Modiano, écrivain qui, depuis quarante ans, piste les processus de la mémoire. Ses romans sont peuplés de personnages flottants, sans famille, sans assise, qui s'accrochent aux noms de rues comme à des balises en pleine tempête; qui s'acharnent à noter dans des cahiers les avenues, les impasses, les boulevards, les passages empruntés pour se convaincre de la réalité d'existences enfuies. De Place de l'Etoile, Prix Roger Nimier 1968, à L'Horizon, qui paraît ces jours-ci, les adresses servent de phares dans la nuit des souvenirs.

Rue Bonaparte donc. Au premier étage. Un vrai premier étage, précise la maison d'édition. Au jour dit du rendez-vous avec le romancier, on se trompe. Qu'est-ce qu'un vrai premier étage? Se méfiant du premier, qui ne peut être vrai, on a filé au deuxième, qui n'est pas le bon. Et on a sonné chez un monsieur très âgé et surpris. «C'est compliqué», lance d'emblée Patrick Modiano en ouvrant la porte, empathique à l'extrême, confus voire un peu accablé par la mésaventure. Il est vrai que, dans ses livres, on peut se perdre dans un escalier comme dans une rue. S'effondrer, disparaître même, les très mauvais jours. Dans l'entrée de son

appartement aux plafonds de cathédrale, Patrick Modiano a l'air d'envisager en une seconde toutes les possibilités d'égarement et de dissolution.

Lutter contre le chaos. De la ville, de l'enfance, de la vie. Patrick Modiano écrit depuis le cœur du typhon. En sort-il vraiment de cette zone kaléidoscopique qui lui donne ce calme apparent, cette légère distance, comme traversé par d'autres rythmes temporels? De roman en roman, chacun suivi par une large brassée de lecteurs, 100 000 en moyenne, il retourne puiser à ce feu lové dans les strates de l'enfance. Chaque livre ne représente qu'une porte d'entrée différente sur un même paysage sensoriel énigmatique, épuré, ramassé sur l'essentiel.

Dans son bureau, deux tables, des bibliothèques qui mangent les murs de quatre mètres de haut. Et un lit-divan rouge où l'on s'assoit tout au bord. Patrick Modiano cherche en parlant: «J'écris dans un demi-sommeil. Quand j'entame un roman, j'oublie les précédents. Je deviens amnésique. Avec le recul, je me sens un peu comme un peintre qui revient sans cesse sur la même toile.»

Jean Bosmans, le héros de L'Horizon, a 65 ans comme Patrick Modiano. Il recherche une femme aimée à 20 ans et perdue depuis. Le narrateur se fait enquêteur de ses propres souvenirs, historiographe de son passé, rassembleur de traces, preuves de la réalité d'une vie: inscription dans une boîte d'intérim, rendez-vous griffonné sur une ordonnance de médecin, photos d'identité. Patrick Modiano sonde sans cesse l'épaisseur du temps. «Cette fois-ci, il faut traverser quarante ans de vie. Plus on vieillit, plus cet arrière-fond de bribes visuelles, sonores, de conversations inabouties, de visages entraperçus, plus cette matière, sans suite, déconnectée, s'accroît. Et plus les temps se superposent. Plus les couches du millefeuille s'affinent. C'est cette porosité que j'essaye de traduire.»

D'où vient cette récurrence du narrateur-détective, de l'enquête, de l'énigme à percer qui donne à ses romans des allures de polars émotionnels?

«J'ai eu une enfance sans aucun tracé logique. Plus que le fait d'être malheureuse, c'est son aspect chaotique qui m'a marqué. J'étais livré à moi-même. Propulsé dans des lieux, confronté à des gens que je ne connaissais pas et que je ne comprenais pas. J'ai très vite pris le pli de me poser des questions. Qui sont ces gens? Que font-ils? Sans doute tout cela n'était-il pas aussi mystérieux que ce que je ressentais enfant. Plus on vit entouré d'énigmes, plus on ressent le besoin de s'accrocher aux bribes éparpillées ça et là. Et chacune de ces bribes ne fait que renforcer l'énigme. Un peu comme une forte lumière dans un coin accentue la pénombre alentour.»

L'enfance et l'adolescence. Patrick Modiano s'en est défait, en suffoquant presque, dans *Un Pedigree* (Gallimard, 2005), une autobiographie écrite dans ce même style qui fait la musique immédiatement reconnaissable de ses romans, d'une sobriété tranchante, aveuglante presque tant on écarquille les yeux parfois pour comprendre comment ces simples mots-là font sourdre autant d'émotions.

Un père d'origine juive italienne, trafiquant en tout genre à Paris, sous l'Occupation, «bizarre», mot fétiche de l'auteur qu'il prononce en faisant une grimace. Une mère d'Anvers, «jolie fille au cœur sec», comédienne et très absente. Enfant, Patrick Modiano et son petit frère Rudy sont placés chez des connaissances à Paris, à Biarritz. Après la mort du frère à l'âge de 10 ans, chagrin à vif (il dédiera ses huit premiers romans au disparu), le futur écrivain sera mis dans un pensionnat religieux à Annecy. «Ces années-là, je rendais visite à mon père à Genève et Lausanne où il s'employait à des affaires diverses. C'était les deux dernières années de la guerre d'Algérie. Je me souviens de cette atmosphère étrange de contrôle et de troubles qui régnait à Paris mais aussi à Genève dans les hôtels où l'on voyait des Algériens discuter le soir. Quelque chose fait que je dois retourner régulièrement à Genève, à Lausanne, aujourd'hui encore.»

Grand lecteur tous azimuts malgré la censure imposée par les pères, Patrick Modiano se voit vite écrivain. «Ecrire était un recours pour moi. Je n'avais pas fait d'études. Je n'avais pas de cercle familial, ni de centre de gravité. Je ne voyais pas quoi faire d'autre.» Sa mère et l'épouse de Raymond Queneau se fréquentent. L'écrivain prend Patrick Modiano sous son aile. «C'était par pure gentillesse de sa part. J'avais 14 ans. Il a dû sentir que j'étais livré à moi-même. Et être touché aussi par mes lectures assidues.» Raymond Queneau présentera le manuscrit de son premier roman à Gallimard en 1967. Place de l'Etoile se situe sous l'Occupation. «C'était un peu surprenant de voir un jeune homme de 23 ans écrire sur une telle période. Un peu déstabilisant aussi pour la génération précédente. Il faudra attendre un an avant que le livre soit imprimé.»

Comme ses personnages, Patrick Modiano a marché inlassablement dans Paris, dès 12 ans, connaissant là de rares bouffées de bonheur. Il ne le fait plus aujourd'hui. «Je n'ai plus besoin de retourner sur les lieux pour écrire. J'ai été impressionné au sens photographique du terme par des rues, des lumières, des sons, entre 12 et 25 ans. Je marchais toujours avec un sentiment de clandestinité, de danger. Je ne pouvais pas être là, dans ces quartiers, tout seul.»

Les phrases de Patrick Modiano paraissent avoir été trempées dans une solution spéciale, puis égouttées, essorées même, afin que chaque mot résonne et agisse.

A l'os, les phrases ne comprennent ni adjectifs ni incidentes. L'écrivain écrit toujours à la main, pour garder une certaine distance, puis fait taper ses manuscrits, les corrige, les refait taper. Cinq à six allers-retours sont nécessaires parfois. «J'essaie de glisser des brèches de silence entre les phrases. De provoquer un écho de vibration à la fin de chacune d'elle. Comme en acupuncture, je pique à certains endroits précis pour que la sensation se propage. En tant que lecteur, j'aime les styles plus virtuoses et plus oratoires que le mien. Mais le risque alors est d'étouffer le lecteur, de l'étourdir. Je préfère suggérer les choses, en laissant des ombres. Au cinéma, l'œil se pose instinctivement vers les zones de pénombre pour mieux voir.»

A la question des maîtres qui auraient compté pour lui, Patrick Modiano aligne des noms de poètes. «Je suis sûr que si l'on pouvait radiographier mes romans, les rayons X tomberaient sur des vers d'Apollinaire ou de Maeterlinck. Ils m'échappent parfois sans que je m'en aperçoive.»

Une image, nette comme un film, déclenche l'écriture. «Je n'ai pas de plan. J'avance en me disant que je fais fausse route. La rêverie de départ retombe très vite. C'est ce qui est difficile avec l'écriture. Or il faut trouver le stimulant pour continuer. Un peu comme les acteurs qui doivent répéter trois fois une même scène d'amour. C'est compliqué, oui, compliqué.»

**LE TEMPS© 2009 Le Temps SA**

---

extrait

Ces fragments de souvenirs correspondaient aux années où votre vie est semée de carrefours, et tant d'allées s'ouvrent devant vous que vous n'avez que l'embarras du choix. Les mots dont il remplissait son carnet évoquaient pour lui l'article qu'il avait envoyé à une revue d'astronomie. Derrière les événements précis ou familiers, il sentait bien tout ce qui était devenu une matière sombre : brèves rencontres, rendez-vous manqués, lettre perdues, prénoms et numéros de téléphone figurant dans un ancien agenda et que vous avez oubliés et celle et ceux que vous avez croisé sans même le savoir. Comme en astronomie cette matière sombre était plus vaste que la partie visible de la vie. Elle était infinie. Et lui, il répertoriait dans son carnet quelques faibles scintillements au fond de cette obscurité. Si faibles, ces scintillements, qu'il fermait les yeux et se concentrait, à la recherche d'un détail évocateur lui permettant de reconstituer l'ensemble, mais il n'y avait pas d'ensemble, rien que des fragments, des poussières d'étoiles."

Patrick Modiano - L'Horizon (Gallimard)

////////////////////////////////////

BLOG

**APOCRYPHES, par Serge Bonnery**

**08 mars 2010**

---

**Souvenirs de Modiano**

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

De mémoire - mais ce n'est pas de mémoire qu'il faut parler, plutôt de bribes de mémoire, de mémoire, disons, trouée - je conserve le sentiment d'une transparence. Les romans de Patrick Modiano me renvoient à l'Annonciation, ce tableau célèbre conservé à la galerie des Offices à Florence, et dans lequel Léonard de Vinci (1) réussit l'inimaginable en peinture - inimaginable parce que la peinture, avant tout, est matière - l'inimaginable de peindre la transparence. Elle se présente à nous sous la forme d'un voile blanc - la couleur utilisée est le blanc - qui couvre le visage de la vierge à qui l'ange vient annoncer qu'elle portera le fils de Dieu. Toute la fragilité du monde est dans ce voile transparent de couleur blanche qui nous dit que la transparence existe et que des espaces (des mondes) étrangers a priori les uns aux autres (une voile et un visage ne sont pas de même consistance) se superposent, les uns sur les autres, formant un tout. Le Tout. De sorte que pour voir le réel dans sa vérité tout entière, il faut soulever un à un les voiles transparents qui le forment. C'est un itinéraire sans fin, le réel étant la somme des réalités qui le constituent. C'est cela qui me revient en premier quand j'essaie de me souvenir de mes lectures de Modiano, ce qui demeure de ces lectures dans la mémoire trouée.

Chaque roman de Patrick Modiano est une annonce. Il annonce le suivant parce qu'il le contient déjà, en puissance. Ce roman à venir, il se dessine déjà dans les voiles blancs d'entre les mots de celui qui vient d'être écrit. Il est sous les mots. Il suffit de les soulever pour le deviner. Chaque nouveau roman de Patrick Modiano est l'annonce - l'espérance - du prochain. C'est un itinéraire sans fin que l'écrivain trace sur la carte de sa géographie intérieure.

La géographie intérieure de Patrick Modiano porte un nom : Paris. Elle se compose de noms de rues inconnues, dont certaines ne sont même pas mentionnées sur les plans. Ce sont des rues oubliées, obscures, des rues effacées. Transparentes.

Quand Patrick Modiano parle de la mer (cela lui arrive, dans je ne sais plus quel de ses livres, de parler de la mer, la mer Méditerranée dans les environs de Nice, si je me souviens bien), c'est encore sous le bleu transparent de la mer qu'il faut la chercher, la mer. Là où elle se trouve. Précisément.

C'était un temps où je pensais une écriture possible. Et je lisais Modiano qui se confronte, dans chacun de ses livres, à l'écriture impossible. L'écriture, chez Patrick Modiano, présente une forme de paradoxe. C'est une écriture qui dit l'impossibilité de dire en même temps que l'attente d'un dire possible. C'est une écriture annonciatrice de quelque chose qui ne saurait advenir mais dont on espère la possibilité d'advenir. Et c'est cet espoir qui permet d'écrire. Patrick Modiano écrit dans l'espoir qu'il sera possible d'écrire, de dire le monde, une fois soulevés tous les voiles qui nous séparent de sa réalité.

J'étais adolescent. Je partageais ma vie et mes économies entre les disquaires et les libraires. Chez les disquaires je courais dès la sortie d'un nouveau disque de Bob Dylan. Chez les libraires je me précipitais dès que Le Monde des Livres annonçait la parution du nouveau Modiano. Il y eut, comme cela, un chapelet de lectures, avec ses retours en arrière, format poche, pour découvrir les tout premiers, ceux, me disais-je, dans lesquels tout a commencé. C'est ainsi que je lus « La place de l'étoile ». Elle demeure haut placée dans la constellation des livres que j'ai aimés et que je continue d'aimer parce qu'ils m'ont formé.

Je me suis souvent enfermé seul avec Modiano. Pour lire un de ses livres - n'importe lequel - d'une seule traite, sans désespérer. Mais je ne me suis jamais enfermé dans Modiano. Je m'en suis rapproché. Puis éloigné. J'y suis entré. J'en suis ressorti. J'y suis revenu. Je suis repassé par Modiano comme on dit qu'on est repassé dans une rue que l'on n'avait plus fréquentée parce que, depuis quelque temps, notre itinéraire quotidien avait changé. Il arrive que l'on change d'itinéraire dans la vie. Ce n'est pas un mal. Mais on finit toujours par repasser par les mêmes points. Ces points, on les appelle des points d'ancrage. Des lieux sûrs. Modiano fait partie de mes points d'ancrage. De mes lieux sûrs. Et pourtant, il n'est pas de lieux moins assurés que ceux dont parle Patrick Modiano. Ce sont des lieux qui existent réellement et qui n'existent pas, qui oscillent entre le réel et l'imaginaire. Ce sont des lieux que l'écriture défait

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

plus qu'elle ne les construit. Patrick Modiano rend flou ce que l'on distingue à première vue pour rendre visible ce qui se dérobe à nos regards trop superficiels.

Lire un livre de Patrick Modiano d'une seule traite est une expérience extraordinaire. Elle requiert un effort. Il faut d'abord se ménager le temps de cette lecture. Faire du vide dans ses occupations quotidiennes pour dégager le temps que nécessite la lecture. Je crois me souvenir qu'il faut compter quelque chose comme trois ou quatre heures, en moyenne, pour lire sans interruption un roman de Patrick Modiano. Puis la lecture elle-même procure un immense plaisir. La phrase coule. Musicale. Chaque phrase de Modiano vous apparaît comme une évidence. Et pourtant, on la sait extirpée du néant au prix de sacrifices. Mais c'est ainsi. Les phrases défilent, lentement. Le rythme de Patrick Modiano est lent. En musique, son rythme serait l'adagio, le moderato ou le lento, quelque chose comme ça. Toujours concernant la question du rythme, j'ai souvent noté que chaque livre de Patrick Modiano est composé sur un seul rythme, sans variation, de la première à la dernière phrase. Même quand un dialogue vient s'insérer dans le texte, il conserve, ce dialogue (ou cette conversation), le rythme du récit. Chez Modiano, le temps du récit est immuable.

Le ton des livres de Patrick Modiano, leur tonalité dirait-on en musique, est toujours le même : mezzo voce. Les phrases de Patrick Modiano se murmurent. C'est pourquoi elles se prêtent si bien à la lecture silencieuse, bien qu'on puisse les dire à haute voix, mais mezzo voce. Les phrases de Patrick Modiano perdraient toute leur musicalité (et, partant, tout leur sens) dans le gueuloir de Gustave Flaubert.

La couleur de Patrick Modiano n'est pas le noir. C'est pour moi une certitude. La couleur de Patrick Modiano est ce blanc transparent qu'invente Léonard de Vinci pour son tableau, L'annonciation. C'est une évidence.

*Serge Bonnery*

*(1) Ce tableau, l'ai-je rêvé ? Le fait est qu'à l'heure où j'en parle, il m'est devenu une énigme. Surfant sur internet pour en trouver une reproduction afin de l'utiliser comme illustration de cet article, je découvre, stupéfait, qu'il ne présente pas, sur le visage de la Vierge, ce voile blanc transparent dont il est question ici. Mémoire sélective, aléatoire, trouée ? Sûrement incertaine : la preuve. Mais alors, quoi ? Ce tableau existe-t-il ? Je jurerais qu'il se situe dans cette salle de la galerie des Offices consacrée à Léonard de Vinci. A moins qu'il ne se trouve dans celle consacrée à Botticelli où l'on peut voir - merveille - « Le printemps ». Mais impossible de retrouver trace d'un Botticelli présentant cette particularité (un voile blanc transparent sur un visage) aux Offices. Enigme, donc. Rêve impossible à resituer dans une quelconque réalité. Je laisse donc les choses en l'état. Après tout, Léonard aurait bien été capable d'inventer la transparence. Peut-être même l'a-t-il inventée. Qui sait ?*

---

[Les Inrock.com](http://www.lesinrocks.com)

<http://www.lesinrocks.com/actualite/actu-article/t/43099/article/patrick-modiano-la-theorie-des-mirages/>

## Patrick Modiano : la théorie des mirages

08/03/2010

Ils ont 20 ans et ils s'aiment, dans un Paris sixties rempli de spectres et de menaces. Patrick Modiano signe le roman noir du temps qui passe et l'un de ses plus grands livres. Obsédant.

Par

**Nelly Kaprièlan**

C'est comme un geste à chaque fois recommencé, avec régularité, discipline, tendant chaque fois à plus d'épure. Patrick Modiano, dernier samouraï de la littérature française ?

Car il y a quelque chose du samouraï dans cette obstination à répéter le même geste littéraire tout en l'affinant, le maîtrisant chaque fois davantage, le perfectionnant tellement que toute impression de travail s'évanouit derrière la poésie pure de la phrase, du tracé. Tracé des lignes temporelles et spatiales qui s'entremêlent à la façon d'une toile d'araignée dans laquelle vont se laisser prendre encore une fois, et comme toujours chez Modiano, les protagonistes de *L'Horizon*.

Le temps incarné dans l'espace, la géographie des rues de Paris, est un piège pour les amoureux innocents. Ils ont 20 ans au début des années 60. Quarante ans plus tard, c'est lui qui se souvient et raconte.

Il s'appelle Jean Bosmans, elle, Margaret Le Coz – et tout le roman va faire défiler des noms tellement banals qu'ils ressemblent à ces fausses identités dont les héros des films noirs s'affublent pour mieux passer inaperçus lors d'une planque à l'hôtel ; ou comme ceux que les amants adultères donnent au réceptionniste de l'hôtel où ils vont faire l'amour l'après-midi.

Tous les noms de *L'Horizon* ressemblent au registre d'un hôtel borgne. Jean rencontre Margaret dans ce Paris des IXe et Xe arrondissements, proche de la rue Lafayette, là où André Breton rencontra Nadja. La jeune femme est presque aussi mystérieuse : traquée par un homme sec, étrange, qui semble vouloir la tuer, elle déménage constamment ; Jean aussi, harcelé par celle qu'il pense être sa mère – cruauté froide de ce faux doute – qui débarque chez lui à l'improviste avec son amant, un gangster brutal habillé en torero, pour lui extorquer de l'argent en le menaçant de le frapper.

Ces traques, ces fuites obligées transforment *L'Horizon* en roman noir où il ne se passe presque rien, mais où la menace est constante, obsédante – et ces déménagements ne sont qu'un beau prétexte pour écrire autour de ces "non lieux" parisiens, zones "grises", quartiers où l'on ne va jamais, rues aux noms inconnus et merveilleux, comme si le Paris de Modiano n'existait pas hors du roman, comme s'il s'agissait d'un conte ou d'un cauchemar, déréalisant tout sur son passage.

C'est en marge qu'advient l'existence. Mais en marge de quoi ? De la normalité, du bon droit des gens qui n'ont rien à craindre et rien à se reprocher ? C'est dans la marge qu'on se cache, qu'on se protège et qu'on s'aime, dans la marge, et là seulement, que ces êtres aux vies floutées, bousculées par la guerre – elle est née à Berlin dans les années 40, ce qui est mal vu, il est né à Paris, mais a été abandonné par des parents pressés de fuir, ou de vivre, et c'est pareil chez Modiano –, enfants résidus de la folie et de l'horreur, peuvent s'épanouir, comme des clandestins. Ce sont des jeunes vies déjà en ruine à cause de leurs aînés que met en scène Modiano, dont le roman finit par tourner autour d'un secret, qui serait ni plus ni moins que l'impuissance masculine.

Dans le dédale de ce roman labyrinthique où tous se perdent, le Minotaure est cette impuissance sous toutes ses formes : impuissance à vivre ; impuissance à se débarrasser des spectres du passé ; impuissance à retenir ceux qu'on aime, aussitôt changés en fantômes dès qu'ils disparaissent ; impuissance à atteindre ce Graal qui s'appelle "l'horizon"... L'horizon, c'est cette ligne de fuite magnifique et bleutée, ouverte et vibrante de toutes les promesses et de tous les possibles de l'avenir, qui brille au loin, devant nous, lorsqu'on a 20 ans.

A 60 ans, l'horizon est ce passé lointain et heureux, ce temps perdu qu'on n'en finit pas de rejouer dans sa tête en puzzle. Cette ligne de fuite derrière soi qu'on fait revivre dans sa tête par crainte qu'elle ne s'estompe dans les brumes de la mémoire... C'est ce que l'on n'atteint jamais. Un mirage, comme toute la vie.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

*L'Horizon* est peut-être le plus métaphysique des romans de Modiano, celui qui condense tout l'enjeu de ses précédents romans en une seule question philosophique. La vie n'a que faire du temps et de sa linéarité, elle le nie même constamment, se résumant, pour Jean Bosmans, à un épisode sur lequel il bute sans cesse.

Quarante ans se sont écoulés depuis sa liaison avec Margaret Le Coz et la disparition abrupte de la jeune femme. On sait qu'il est devenu écrivain. Et puis c'est tout : quarante ans ne sont rien face à une seule année, face à une minute, face à une seconde d'un bonheur d'autant plus indélébile qu'on n'en aura jamais les clés.

Aujourd'hui, Bosmans retrouvera-t-il son amour ? S'il brille une lueur d'espoir, enfin, dans ce qui s'impose comme l'un des plus beaux romans de Modiano, qu'on ne compte pas sur lui pour écrire leur happy end. Le présent s'évapore. Seule existe la vie rêvée, sans cesse reconstituée, toujours répétée, d'un passé pourtant en lambeaux.

---

## BLOG

### ***Librairie l'Eternel retour.***

*L'Horizon*

Patrick Modiano

Gallimard

Un homme s'exerce à se souvenir, ou plutôt, s'aide d'un carnet sur lequel il essaie de décrire, de revisiter chaque bribes de vécus qui lui reviennent à la conscience. Il sait qu'il n'est pas maître, que malgré lui, une sélection s'opère. Des scènes s'esquissent à l'intérieur de contours flous, détachés d'ancrage temporel, faisant glisser la pensée du narrateur et l'imaginaire du lecteur, comme chez celui qui rêve, d'une réalité à une autre sans crier gare. La toile tissée par la mémoire va mener d'un souvenir à un autre mais pour mieux semer le trouble, les détails des uns semant le doute sur les autres.

Au fur et à mesure de ces réminiscences, une histoire se (re)constitue: celle de sa rencontre précipitée avec Margaret Le Coz, bretonne née mystérieusement à Berlin sur laquelle il fut projeté lors d'un mouvement de foule dû à certaines manifestations (68?). Tous deux vont être entourés de personnages étranges ou inquiétants, qui vont émerger de sa mémoire de la même manière qu'il se sont immiscés dans leur vie. C'est d'ailleurs dans ce même mouvement que le narrateur, cherchant à redéfinir un horizon passé, va déterminer son horizon à venir.

Un style d'une grande pudeur, onirique et lumineux, comme un soleil en hiver, dans ce roman sur la mémoire et sur le temps.

////

Sénior-acu.com, [Lundi 8 Mars 2010](#)

### ***L'Horizon de Patrick Modiano : un roman d'amour absolu***

**C'est toujours un évènement dans le monde de la littérature... Le dernier livre de Patrick Modiano, « L'horizon », vient de paraître chez Gallimard... Un roman d'amour absolu, envoûtant et intemporel.**

L'horizon de Patrick Modiano

« Il suivait la Dieffenbachstrasse. Une averse tombait, une averse d'été dont la violence s'atténuait à mesure qu'il marchait en s'abritant sous les arbres. Longtemps, il avait pensé que



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

*Margaret était morte. Il n'y a pas de raison, non, il n'y a pas de raison. Même l'année de nos naissances à tous les deux, quand cette ville, vue du ciel, n'était plus qu'un amas de décombres, des lilas fleurissaient parmi les ruines, au fond des jardins ».*

Deux jeunes gens, Jean Bosmans et Margaret Le Coz, se rencontrent fortuitement, dans un mouvement de foule. Ils se ressemblent. Deviennent complices. Ils s'aiment, poursuivis tous deux –comme souvent chez Modiano- par des ombres inquiétantes. Ils finissent par être obligés de se quitter mais Bosmans n'oubliera jamais Margaret. Et quarante ans plus tard, il la recherche à Berlin, où cette Bretonne a vu le jour.

*« A la fin, tout se mélange, le passé, le présent, l'ouverture vers un avenir »* confie l'auteur dans un entretien accordé à l'AFP. *« Je n'ai pas décrit la scène où ils se retrouvent, je suggère. Je laisse le lecteur imaginer. C'est ouvert vers l'horizon »*, ajoute-t-il. Et de conclure : *« J'ai toujours l'impression que j'écris le même livre, tout en oubliant ce que j'ai écrit avant... »*

Eh bien nous, on continue à les lire... Toujours avec le même plaisir.

### **Entretien avec l'auteur**

*Vous écrivez, à propos de la terrible mère de Bosmans devenue une vieille femme pitoyable, « Mon Dieu, comme ce qui nous a fait souffrir autrefois paraît dérisoire avec le temps (...) ». Est-ce une manière d'exprimer que le temps qui passe est libérateur ?*

**Patrick Modiano** — Oui, le temps qui passe est libérateur, surtout quand il s'agit de personnes qui provoquent chez vous une angoisse ou un tourment, du temps de votre enfance ou de votre adolescence — ce sont des âges où l'on est prisonnier de tout. Avec le temps, ces personnes n'ont plus de pouvoir sur vous et vous paraissent « dérisoires », et parfois pitoyables.

*Berlin tient ici une place importante, à deux périodes essentielles du destin de la ville : sa destruction et sa réunification. Diriez-vous que, débarrassé du passé, on « respire » mieux dans une ville reconstruite ?*

**Patrick Modiano** — Dans L'Horizon, le narrateur remarque au sujet de Berlin : « Cette ville a mon âge » parce qu'il est né en 1945, comme moi. J'ai donc toujours eu l'impression que ma naissance était liée à la guerre et que j'étais né parmi les ruines. De sorte que Berlin est la ville la plus symbolique de notre génération : reconstruite peu à peu depuis soixante-cinq ans — et réunifiée — mais portant encore les traces du passé « originel ».

*Le narrateur retrouve grâce à Internet deux personnages importants perdus de vue depuis des décennies. Considérez-vous Internet comme un outil pour faire ressurgir le passé ?*

**Patrick Modiano** — L'Internet est sans doute un outil précieux, pour retrouver des liens évanouis ou comme machine à faire ressurgir les fantômes. Mais souvent, il n'est d'aucune utilité car les « fantômes » ne se laissent pas aussi facilement débusquer.

*La machine à écrire de Simone Courtois, la dactylo professionnelle, semble normale mais imprime des « signes curieux » qui altèrent subtilement le texte sans le rendre illisible. Ce léger décalage est-il une clé de votre imaginaire ?*

**Patrick Modiano** — Pas seulement la clé de mon imaginaire et de mon approche de l'écriture. Ce léger décalage ou « déphasage » est celui de tous les romanciers.

---

## Blog WODKA

<http://wodka.over-blog.com/article-patrick-modiano-l-horizon-46330752.html>

Pour qui découvre Patrick Modiano, l'enchantement naîtra de la construction romanesque en entrelacs, mêlant au réalisme topographique l'incertitude des dates et parfois même du sens. Au cœur de cette toile d'araignée le narrateur - auteur - personnage Jean Bosmans offre une nouvelle variation de sa quête de la « jeunesse perdue. » Le roman rassure et déconcerte qui est passionné de l'univers modianesque. On retrouve dans "L'Horizon" les déclinaisons thématiques familières – des jeunes sans repères, un personnage féminin moteur, le spectre de la seconde guerre mondiale...–, mais le sentiment d'étrangeté se fait plus pesant, moins diffus, et le roman tend vers l'essai. La méditation, déclinée cette fois du temps perdu au temps retrouvé, se teinte de résonances proustiennes et se fonde sur une certitude impressive : la jeunesse, notre jeunesse, demeure au présent, nous pouvons la vivre encore si l'on sait passer de l'autre côté du miroir.

- La cinquantaine franchie, J. Bormans note dans son petit carnet tous les « fragments de souvenirs » qui lui reviennent spontanément en mémoire, par séquences isolées, tels des « nuages flottants ». Pourquoi ceux-là? Comment les recoudre et reconstituer le fil de sa vie? – Il a vingt ans et travaille à la librairie des éditions du Sablier lorsque son chemin croise par hasard, place de l'Opéra, celui de Margaret Le Coz, française née à Berlin de père inconnu. Fuyant son beau-père, elle a vécu de petits boulots avant d'être gouvernante ou traductrice, entre la Suisse et Paris... S'esquisse une relation amoureuse de quelques mois ; le couple noue des relations que l'on croit éphémères et fait d'inquiétantes rencontres : Margaret ne cesse de fuir un certain Boyaval ; Jean tente de semer sa mère qui vient sans cesse le rançonner.

Comme dans "Le café de la jeunesse perdue" il manque aux deux personnages « la sûreté de soi » que donne un ancrage familial. Ces « gens de rien », ces jeunes nomades toujours entre deux trains de nuit, toujours fuyant leur « vie chaotique, hachée », demeurent fragiles, angoissés devant l'avenir. Stigmatisés par leur traumatisme d'enfance, tous deux se croient coupables et persécutés. Modiano manie magistralement le registre de l'étrange pour donner corps à leurs fantasmes, – à travers Boyaval et la mère – : ces parents que « le mauvais sort (leur) avait imposés », « ces gens qui voulaient les empêcher d'être heureux ». Néanmoins, pour la première fois, à cette époque où Bosmans écrit son roman, « il (a) dans la tête le mot : avenir, et un autre mot : l'horizon ». Écrire « le délivre d'un poids », donne sens à sa fuite incessante.

- Quarante ans après, devenu romancier, si « la poussière d'étoiles des souvenirs » l'assaille, c'est que « le temps n'a peut-être pas achevé son travail de destruction. » Son passé est toujours présent, des signes s'offrent à lui : les noms « dormants » qu'il se remémore malgré lui, les personnes qu'il croit reconnaître, les lieux qui gardent des « ondes », des « échos » de l'être aimé. Pour vivre à l'identique sa jeunesse intacte et si proche, il suffit « d'un glissement », « de rester immobile sur le trottoir et l'on franch(it) doucement un mur invisible ». On ne peut s'empêcher de penser à l'expérience identique des pavés dans "Le Temps Retrouvé", celle de la mémoire sensorielle.

<!--[endif]-->

Modiano ne choisit pas un nouveau sujet à chaque roman, il décline, comme Bosmans, « toujours les mêmes mots, les mêmes livres » : sa réalité intérieure. Cette fois, la variation autour des processus mémoriels interroge l'âge mûr qui redoute l'avenir et cherche à basculer, – par élargissement de conscience, le temps d'une fiction –, vers l'horizon inversé de sa jeunesse passée mais non encore perdue. Sa recherche est aussi celle du lecteur que Modiano invite à percevoir dans la « matière sombre » – l'oubli – « plus vaste que la partie visible de votre vie », des « scintillements », des bribes de réminiscences. Notre passé nous fait signe : un mot, un nom peut, telle la petite madeleine, conserver « l'édifice immense du souvenir ». Marcel Proust affirmait que "la vraie vie c'est la littérature"; elle est tout "L'Horizon" de Patrick Modiano.

## **Patrick Modiano revient avec L'Horizon**

Oriane Jeancourt Galignani

**Patrick Modiano revient avec *L'Horizon*, un roman sur la fuite du temps entre Paris et Berlin. Pour *Transfuge*, l'ancien prix Goncourt évoque son passé, son travail d'écrivain et son rapport au cinéma.**

« Je peux vous poser une question un peu... comment dire... indiscreète ? » Je suis à peine arrivée dans cet immeuble parisien aux allures de palais délaissé que Patrick Modiano m'interroge et me mène sur le fil de ses obsessions. « Votre nom... c'est idiot sans doute... mais j'avais 17 ans et je rendais visite à cette femme dans les années 50-60... rue de Chanaleilles... Oui, à côté de chez elle, au numéro 14 de la rue... vivait un homme d'une soixantaine d'années, il portait le même nom que le vôtre... Un libraire... » Certaines personnes vous demandent si vous avez des connaissances en commun. Patrick Modiano, lui, ce sont les fantômes qu'il convoque. Je lui suggère que cet homme pourrait être mon arrière-grand-père qui était en effet libraire, son imaginaire semble apaisé. Patrick Modiano ne cesse jamais d'être Patrick Modiano, hors de sa topographie romanesque. Il se déplace dans le réel comme un homme traqué. Même dans la bibliothèque qui lui sert de bureau, il évolue en clandestin : sur un coin de canapé, il plie son corps immense et ses phrases inachevées en s'excusant sans cesse d'être ce qu'il est.

L'homme semble embarrassé par son patronyme trop célèbre, il feint d'oublier le nom de ses romans, le destin de ses personnages ou la direction de ses pèlerinages fantasmatiques. Au gré des phrases de l'écrivain, les visages se brouillent, les noms s'effacent et les époques se mêlent, seuls demeurent ces implacables numéros de rues, comme de rares phares au cours d'une brumeuse traversée. Pour ne pas sombrer au milieu d'une idée, Patrick Modiano jette un coup d'oeil désespéré à son dernier livre, *L'Horizon*, « Comment s'appelle-t-il déjà le narrateur ? Bosmans, je crois. » Oui, Jean Bosmans ouvre le dernier roman de Modiano, il le clôt aussi. Un homme sans âge, mais que l'on devine au soir de sa vie, qui se souvient d'un amour perdu pour une certaine Margaret, jeune femme qui apparaît comme elle disparaît, sans adieux ni promesses. Nous saurons si peu de Margaret, même si elle prend la parole au coeur du livre, elle emportera son mystère. Petite soeur de Louki, la désespérée du *Café de la jeunesse perdue* (2007) et de Jacqueline, la femme aux multiples identités de *Du plus loin de l'oubli* (1996), Margaret s'efface dans la solitude du quartier d'Auteuil, jusqu'à ce qu'elle se heurte à un autre chien perdu, Jean, pour une histoire d'amour et de douleur. « Une première rencontre entre deux personnes est comme une blessure légère », écrit Modiano. Jean Bosmans sera assez fou, quarante ans plus tard, pour tenter de retrouver ce premier amour, quitter Paris et promener sa douce errance à Berlin. L'écrivain fait de cette ville la soeur tragique de Paris, une convalescente qui tente en vain de maquiller sa tristesse. Dans *L'Horizon*, Berlin est à Paris ce qu'est le désespoir à la mélancolie, la même chose en plus noir. Entre ces deux villes, la géographie du hasard happe les personnages, ils sont des poussières bringuebalées au gré des rues et des trains, sans une once de volonté et à peine plus de conscience.

Modiano peint des êtres dansant aux frontières de la morale, abandonnés aux flots de la vie : des enfants perdus du XXe siècle. Il y a quelques années, Modiano reconnaissait son admiration pour le roman d'Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*. Ce cri agonisant d'une jeunesse sacrifiée dans la boucherie de 1914-1918 pourrait en effet faire écho au mutisme de cette génération d'après-guerre dont l'écrivain français retrace sans cesse l'errance. Marqué à vie par la « nuit originelle » de l'Occupation française, l'écrivain poursuit ces déserteurs qui traversent leur destin hors la loi. Ils viennent peupler la galerie de portraits modianesques que l'on ne peut fixer par « définitions bien précises » comme on clouerait des papillons sur un tableau de chasse. Auprès d'eux, on retrouve certains habitués de l'univers de Modiano : le philosophe-gourou des cafés, le jeune homme qui rêve d'écrire, et le père, apparaissant dans ce dernier roman sous les airs d'un « prêtre défroqué ». Le père pourrait être la figure de proue de l'oeuvre de Modiano, depuis le premier roman, *Place de l'Étoile*

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

(1965), qui indisposa à tel point Modiano père qu'il tenta d'en racheter tous les exemplaires lors de sa parution, jusqu'à ce dernier livre où il apparaît une nouvelle fois sous les traits du traître. Dans l'ombre paternelle apparaît aussi son double féminin, la « gorgone aux cheveux rouges », mère violente et rapace qui harcèle le narrateur jusque dans ses cauchemars. De ces parents qui n'en sont pas, l'auteur crée des personnages rares en littérature, croisements de la Folcoche de Bazin et de l'ogre de Chessex, personnages chez qui la perversité s'allie à l'indifférence.

Le ballet de ces spectres n'éclipse pas la lente révolution qui se joue à chaque page : le mouvement du temps qui réduit en cendres êtres et choses. Face à ce « néant », le narrateur avoue d'emblée qu'il se livre à « un jeu de patience ». Patrick Modiano, de ses épaules de Goliath, n'a pas un esprit de lutteur, il n'hésite pas à tracer les contours de l'oubli au coeur de ses romans. Il devient donc l'écrivain du non-dit et l'ellipse lui sert de signature. Même dans la conversation, l'homme n'est jamais aussi juste que dans ses silences. À la fin de l'interview, lorsqu'il faut bien quitter la douceur fébrile de son regard, je ne sais pas qui est Modiano. Seul résonne la solitude d'un homme et quelques numéros de rues au gré d'une mémoire chancelante.



## Entretien

Transfuge n° 38 / Mars 2010

Patrick Modiano

Une jeunesse perdue

*Oriane Jeancourt Galignani*

---

[Nouvel Observateur](#)

[Portrait, par Jérôme Garcin](#)

[Patrick Modiano : la tête dans les nuages](#)

Dans « l'Horizon », son seizième roman, **Patrick Modiano**, au sommet de son art, décrit les peurs et le désarroi de sa jeunesse

C'est le romancier le plus attentionné que je connaisse. Il craint toujours de déranger. Ou plutôt de ne pas mériter qu'on se dérange pour lui. Cela fait pourtant vingt-cinq ans que j'aime à lui rendre visite - autrefois sur la rive droite, aujourd'hui sur la gauche. En ouvrant la porte en chêne de son bel appartement de la rue Bonaparte, il s'excuse encore de m'avoir fait me

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

déplacer. Pour un peu, levant ses longs bras au ciel, il parlerait d'un exploit. Il me demande où je me suis garé. « *Tout à côté, au parking de la place Saint-Sulpice.* » Il trouve l'idée proprement prodigieuse. **Il dit qu'il rêverait de savoir conduire.** Il a bien tenté dans sa jeunesse de passer son permis, mais il a échoué. « *C'est handicapant. Je voudrais tellement pouvoir voyager en liberté.* »



Baltel/Sipa

1945. Naissance à Boulogne-sur-Seine. 1968. Premier roman : « la Place de l'étoile ». 1978. Prix Goncourt pour « Rue des boutiques obscures ». 2005. « Un pedigree », texte autobiographique.

2010. « L'Horizon ».

Le plus grand écrivain français, depuis Proust, de la recherche du temps perdu se reproche sans cesse d'être aimanté par le passé et paralysé par le monde contemporain. L'ordinateur lui est aussi étranger qu'un moteur. Il ne sait pas ce que saisir un texte veut dire. Tous ses romans, il les a écrits à la main, à l'ancienne, avec un stylo-bille noir, soignant sur des cahiers à carreaux ses pleins et ses déliés, caressant la phrase comme une femme, sans se soucier d'être à l'heure. Cela fait belle lurette que la sienne n'est plus la nôtre. D'ailleurs, il ne porte pas de montre. On lui pose des questions au présent, il répond à l'imparfait, son temps biologique.

Dans « L'Horizon » (Gallimard), un roman tout en gravité, tout en légèreté - du Bach, par Glenn Gould -, un jeune homme, Jean Bosmans, donne les pages manuscrites de son premier roman à une sténodactylo afin qu'elle les « tape ». « *Mais pourquoi donc, ajoute Bosmans, ce qu'il écrivait était-il si noir et si étouffant ?* » Patrick Modiano me raconte avoir retrouvé récemment, et avec effroi, le tapuscrit de « la Ronde de nuit » (1969) : « *La dactylographie était très serrée, sans respiration, sans aération, mon texte était asphyxiant, asphyxié, il me ressemblait. Depuis, malheureusement, rien n'a changé, je broie toujours du noir. Je crois que mon infirmité, devant une machine à écrire comme devant un volant, remonte très loin, à mes années passées dans les pensionnats où j'étais enfermé et où tout était fait pour que je ne prenne aucune initiative. J'étais empêché de vivre.* »

Patrick Modiano a aujourd'hui 65 ans. Son visage blême est étonnamment lisse. Sa timidité n'a pas pris une ride. Il s'exprime autant avec les mains qu'avec les mots - il les chasse en l'air comme des mouches. Il marche à la manière, sautillante, de M. Hulot sur la plage de Saint-Marc-sur-Mer. Son mètre quatre-vingt-dix semble l'encombrer. On dirait un grand enfant aux cheveux gris. Dans son bureau qui jouxte le jardin du Luxembourg, il y a un téléphone en bakélite noire, des piles de vieux journaux et des annuaires révolus, où il a l'art de piocher les numéros dont ses romans sont pleins. Dans « L'Horizon », on appelle encore le Passy 63-04 ou le Trocadéro 32-49.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**Son roman se déroule en effet au début des années 1960.** C'est une histoire d'amour entre un garçon qui travaille dans une librairie ésotérique et une secrétaire employée à Richelieu Interim. C'est surtout une histoire de panique. Peut-être ces deux-là ne s'aiment-ils qu'à proportion de l'inquiétude qui en même temps les saisit. Jean Bosmans et Margaret Le Coz ont l'impression d'être harcelés. Lui, par une mère aux cheveux rouges qui l'insulte et le rançonne. Elle, par un inconnu à la peau grêlée et aux mains énormes. Sur cette liaison, où le plaisir n'a guère sa place, pèse une menace sourde, opaque et plombée. Son héros, qui tarde de pouvoir atteindre la majorité - elle était alors à 21 ans -, vit avec un sentiment de culpabilité dont il n'arrive pas à se libérer. *« Cela tient, explique Modiano en parlant soudain de lui, à ma naissance, en 1945, à mes origines pas claires, au marché noir dont mon père juif a vécu pendant l'Occupation, à ses affaires douteuses d'après guerre et à la mort par leucémie de mon frère Rudy, en 1957. Au début des années 1960, j'étais en pension en Haute-Savoie, et je me souviens que, dans un de ces palaces suisses où se déroulaient les négociations franco-algériennes, j'allais retrouver mon père. Il traficotait avec un type bizarre, un certain Annet Badel, le patron du Vieux Colombier, qui était poursuivi par le fisc et avait fui la France... »*

Chez l'intranquille Modiano, le bégaiement n'est pas un trouble du langage, c'est l'expression d'une mémoire qui n'en finit jamais de ressasser ses pages les plus noires, de voir passer les souvenirs en forme de *« nuages flottants »*. *« Si vous saviez, me dit-il avec un désarmant sourire, comme j'ai peur d'avoir déjà tout écrit, et de me répéter... »* Les nombreux fantômes du passé qui, entre Paris, Annecy et Lausanne, surgissent de manière expressionniste dans *« l'Horizon »* s'ajoutent à tous ceux qui, depuis *« la Place de l'étoile »* en 1968, l'empêchent de dormir et, pour notre bonheur, le forcent à écrire des livres. Ils sont de plus en plus beaux, âpres, angoissants et maigres.

*« L'Horizon »* se termine à Berlin, où Jean Bosmans tente de retrouver cette Margaret qui, quarante ans après, le hante toujours. *« J'ai arpenté la ville, raconte Patrick Modiano, sans cesser de penser qu'elle était par terre quand je suis né. Elle a donc grandi en même temps que moi. Elle s'est reconstruite sur des décombres, à partir du chaos. Elle est encore blessée, mais elle tient debout. »* Il dit ça sans trembler, comme s'il parlait de lui, l'éternel gardien de ruines dont la prose a la douceur froide du carrare.

J. G.

Source : *« Le Nouvel Observateur »* du 4 mars 2010

---

## LE FIGARO

<http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2010/03/06/01006-20100306ARTMAG00045--paris-est-a-eux-.php>

## Paris est à eux

05/03/2010 |

**Ils ne se connaissaient pas mais s'appréciaient par œuvres interposées.** *« Le Figaro Magazine »* a proposé de dialoguer à l'auteur de *« La Place de l'Etoile »* et au comédien qui a signé, avec *« Métronome »*, le best-seller de cet hiver. Rencontre inédite entre deux amoureux fous de la Ville lumière.

A gauche, Lorànt Deutsch, gavroche du théâtre et du cinéma à l'air d'éternel adolescent. Volubile, un côté Titi parisien (d'adoption), énergique, fonceur, volontiers exubérant. A droite, Patrick Modiano, géant - au sens propre comme au figuré - de la littérature française, connu

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

par des millions de Français pour ses célèbres et ubuesques apparitions sur le plateau d'« Apostrophes » de Bernard Pivot au siècle dernier, mais également vénéré pour son œuvre romanesque tellement singulière. Modeste, doux, timide, il s'intéresse à son voisin et parle peu, de cette adorable manière sinueuse et fragmentée. Le premier, plus connu pour ses rôles à l'écran ou sur les planches que pour son amour de l'Histoire, est responsable du récent best-seller *Métronome*, une passionnante histoire de Paris déroulée via ses stations de métro. Le second publie *L'Horizon*, roman « modianesque » à souhait dans lequel on retrouve toutes ses obsessions : personnages fantomatiques apparaissant puis s'évaporant, confusion des temps qui s'entremêlent et dans laquelle hier et aujourd'hui finissent par ne plus faire qu'un seul corridor et, partout, comme souvent dans ses romans, les rues de Paris. Le Paris de la jeunesse sans cesse mêlé à celui d'aujourd'hui, comme l'image parfaite de la vie qui passe, des hommes qui changent, s'effondrent par pans entiers, se métamorphosent ou renaissent ailleurs... L'idée de faire se rencontrer ces deux adorateurs de la capitale était naturelle, d'autant que le comédien avoue volontiers son admiration pour l'écrivain, qui l'a lui-même apprécié à plusieurs reprises au théâtre comme au cinéma et a littéralement dévoré son livre. Dans sa bibliothèque impressionnante (des murs entiers consacrés à la ville qu'il aime, mais aussi à l'Occupation), Modiano reçoit avec une exquise gentillesse.

**Le Figaro Magazine- Lorant Deutsch, que vous inspirent l'œuvre et la personnalité de Patrick Modiano?**

**Lorant Deutsch-** Quand j'ai commencé à devenir un flâneur de Paris - surtout la nuit -, de nombreux amis m'ont suggéré de me plonger dans les romans de Patrick Modiano. A l'époque, j'avais plutôt tendance à me nourrir de livres moins contemporains. Le premier livre que j'ai lu de lui était *Quartier perdu*. J'habitais alors rue Benjamin-Franklin, près du Trocadéro, et je me suis mis à chercher frénétiquement où pouvait bien être ce rez-de-chaussée et ce petit jardin en face de la brasserie Chez Francis qu'il décrivait dans son roman.

**Et vous, Patrick Modiano? Quelle image avez-vous de Lorant Deutsch?**

**Patrick Modiano -** Je l'avais vu au Théâtre Antoine il y a quelques années et à la télévision dans le rôle de Jean-Paul Sartre, dans *Les Amants du Flore*. Le livre qu'il vient de publier me fascine. Par sa connaissance de l'histoire de Paris, bien sûr, mais aussi par son aspect romanesque. J'aime son projet de partir d'une chose aussi familière que les stations de métro pour creuser dans des strates historiques souterraines et méconnues comme s'il était en quête d'une Atlantide. En le lisant, je pensais à un court-métrage de Georges Franju, *La Première Nuit*. C'est l'histoire d'un garçon qui fugue et se laisse enfermer de nuit dans le métro. Les couloirs sont déserts et le jeune homme ouvre des portes derrière lesquelles on s'attend à tout moment à voir apparaître une cité perdue, reconstituée à partir des couches de sédiments accumulées depuis des siècles. Comme par surimpression, c'est le visage de Lorant Deutsch que je voyais dans le rôle du héros de Franju.

**Lorant Deutsch, contrairement à Patrick Modiano, vous n'êtes pas un Parisien «de souche». Comment est née votre fascination pour la ville?**

**Lorant Deutsch-** Par le métro ! Adolescent, j'habitais Bobigny, où je ne me sentais pas bien : il y avait beaucoup de violence, je ne plaisais pas aux filles, je ne maîtrisais pas les codes de la vie dans une cité. Moi, ce qui m'intéressait, c'était l'Histoire de France. Or, Paris est l'endroit qui la raconte le mieux : par ses monuments, ses quartiers, ses pierres. J'ai donc pris la ligne 5 et commencé à me promener dans la ville. Pour moi, contrairement à Patrick Modiano, ce ne sont ni les visages, ni les regards, ni les cafés, ni les amitiés qui ont forgé ma mémoire parisienne, mais quelque chose de plus impersonnel...

**Patrick Modiano -** Pardon, je ne suis pas d'accord avec vous ! Il n'y a rien de plus personnel que votre quête de l'enceinte de Philippe-Auguste ! Cette idée de devoir manipuler les digicodes d'immeubles ultramodernes parce que derrière vous savez s'y trouver les restes d'une muraille du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est d'un romanesque incroyable. Vous avez un côté obsessionnel qui s'apparente, oui, à la démarche d'un romancier.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**Lorànt Deutsch**- Ou d'un chasseur de trésors. Pour trouver le moyen d'entrer dans certains immeubles, il fallait ruser et multiplier les contacts : avec les facteurs, les pompiers, les gardiens, etc.

**Tous les deux, vous célébrez le Vieux Paris avec une pointe de nostalgie, mais vous ne paraissez pas détester le processus de modernisation qui s'empare de la ville...**

**Lorànt Deutsch**- Récemment, je suis allé voir Jean-Pierre Mocky, quai Voltaire. Il habite un immeuble où vécurent Alfred de Musset et Henry de Montherlant. C'est cela, Paris, pour moi : un enchevêtrement, ou parfois une confrontation, de figures d'hier et d'aujourd'hui. Un creuset de rencontres, d'émotions, d'impressions. Ce qui menace la ville, ce n'est pas la modernité, c'est sa sanctuarisation en ville-musée, en Disneyland livré aux touristes et aux vélos. A titre personnel, je déteste Beaugrenelle ou la Défense, mais j'aurais sûrement détesté les projets du baron Haussmann sous le second Empire ! En fait, je suis fier par avance des constructions contemporaines qui, dans un ou deux siècles, feront l'admiration des amoureux de Paris.

**Patrick Modiano** - L'évolution architecturale de Paris ne me gêne pas non plus, car je vois toujours en transparence les endroits où je me promène tels qu'ils étaient autrefois. J'ai découvert Paris à l'âge, adolescent, où l'on absorbe avec le plus de force les impressions que l'on ressent. A l'époque, existaient des quartiers typiques comme Pigalle ou les Champs-Élysées, qui avaient alors un côté balnéaire avec leurs terrasses. Ce Paris-là, je l'ai intériorisé et il est devenu intemporel dans mon souvenir. Un peu comme les vieux numéros de téléphone, Jasmin 38-40 ou Trinité 28-30... Pour quelqu'un de 20 ans aujourd'hui, cela paraît inventé, romanesque, alors que pour moi, cela représente un morceau naturel de l'histoire de Paris.

**Patrick Modiano, auriez-vous pu être aussi inspiré par une autre ville française?**

**Patrick Modiano** - Je ne sais pas... Il y a un certain fantastique social dans les villes de province, on peut trouver matière à un imaginaire. D'ailleurs, comme lecteur, je lis toujours avec une grande frustration les grands romans « de campagne » anglais ou russes : Thomas Hardy, Ivan Tourgueniev...

**Vous en êtes tout de même moins imprégné que des œuvres d'Eugène Sue, de Louis Sébastien Mercier ou de Léon-Paul Fargue?!**

**Patrick Modiano** - Bien sûr. Mais aussi Héron de Villefosse, Robert Desnos, Jacques Yonnet et *La Rue des maléfices*...

**Et vous, Lorànt Deutsch, quels sont vos écrivains parisiens préférés?**

**Lorànt Deutsch**- Il y a ceux qui viennent d'être cités, bien sûr, mais aussi Flaubert, qui narre mieux que personne les révolutions parisiennes de février et de mai 1848 dans *L'Education sentimentale*, Maupassant, qui décrit magnifiquement le quartier de l'Opéra dans *Bel-Ami*, Léon Daudet... et Patrick Modiano !

**Patrick Modiano, si on dit de vous que vous êtes un écrivain parisien, comme on dit de Paul Auster qu'il est un écrivain new-yorkais, comment le prenez-vous?**

**Patrick Modiano** - Très bien... Pour moi, c'est un compliment.

**Avez-vous, à Paris, des lieux de pèlerinage?**

**Lorànt Deutsch**- Si je veux me remémorer le XIXe siècle, je vais faubourg Saint-Antoine, à la Bastille, à République, à Ménilmontant. Pour le Paris gaulois ou romain, direction le Ve



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

arrondissement. Mais mon monument préféré demeure la Seine. Je crois que si elle partait, les Parisiens la suivraient ! L'origine, la mère de Paris, c'est elle.

**Patrick Modiano** - J'arpente les rues de Paris depuis un demi- siècle, de sorte que chaque quartier me rappelle des choses, des rencontres - souvent sans lendemain, d'ailleurs. Dans ma mémoire, tout se mêle : les lieux et les personnes, les souvenirs intimes et les lectures. Je n'ai pas à proprement parler de lieu de pèlerinage, mais juste l'étrange impression que dans certaines zones du Ve arrondissement, de Montmartre, du XIVe ou du XVe, on risque de croiser des gens qu'on a vus il y a des décennies et qui n'ont pas bougé, qui ont le même âge, le même aspect que jadis. Un peu comme dans certains romans de science-fiction où se rencontrent différents espaces-temps.

**Lorànt Deutsch**- Il existe effectivement des quartiers préservés par le temps parce que leurs habitants y sont très sédentarisés : ils n'en bougent jamais. Il y a dix ans, j'avais rencontré un vieux monsieur qui pêchait canal Saint-Martin : il m'a avoué n'avoir jamais mis les pieds rive gauche !

**Patrick Modiano** - Beaucoup de ces endroits tendent néanmoins à disparaître. Par exemple, le vieux quartier chinois près de la gare de Lyon, qui datait d'avant 1914 : l'îlot Chalon. Il était entouré d'un halo de mystère, on disait qu'il y avait là des fumeries d'opium... Il a été rasé.

**Paris est vantée pour son cosmopolitisme. Or, souvent, les communautés étrangères, par leur volonté ou non, se regroupent et constituent des quartiers communautarisés. N'est-ce pas un danger?**

**Lorànt Deutsch**- Paris s'est constituée via trois grands groupes de peuplement : les Celtes, les Francs et les Romains. Soit, comme aujourd'hui, des immigrés du Nord, de l'Est et du Sud. Et tout ça, ça fait d'excellents Parisiens ! Les processus d'assimilation ne se sont pas toujours réalisés sans douleur, c'est vrai, mais le temps fait son œuvre. On a chassé les Juifs au XIVe siècle ? Oui, mais ils sont revenus à la fin du XVIIIe. Moi, je suis de nature optimiste.

**Que pensez-vous des initiatives de la Mairie de Paris pour mieux faire connaître la ville?**

**Patrick Modiano** - Tout ce qui concourt à sauvegarder un Paris organique me plaît. Je suis tellement triste d'avoir vu le quartier de la presse ou les anciennes halles s'éteindre...

**Lorànt Deutsch**- Certaines initiatives sont bienvenues ; les Journées du patrimoine ou la Nuit blanche. Mais d'autres, non. Je le répète, il faut empêcher la muséification de Paris, perpétuer son énergie vitale, éviter d'entraver les activités laborieuses au profit des promeneurs du dimanche. Ce qui me met en rogne, c'est par exemple la fermeture des quais de Seine en juillet et en août. Jeter les Parisiens qui travaillent dans les embouteillages pour faire plaisir à trois ty pes qui se douchent au bord de la Seine, quel scandale !

**L'Horizon, de Patrick Modiano (Gallimard, 172p., 16,50€).**

**Métronome, de Lorànt Deutsch (Michel Lafon, 379p., 17,90€).** Lorànt Deutsch partage en ce moment avec Eric Cantona l'affiche de la pièce de Rachida Brakni, *Face au paradis* (Théâtre Marigny, salle Popesco).

/////

SUD-OUEST ? Dimanche 7 mars.

**UN ÉCRIVAIN**

**UNE RENCONTRE.** Patrick Modiano. Il est ce perpétuel jeune homme, depuis ce jour

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

**de ses 22 ans où il fit irruption sur la scène littéraire avec une « Place de l'étoile ». « L'Horizon », son vingtième roman, déploie l'éternel retour du rêve « modianesque »**

## **MODIANO : « J'AURAIS DU RESTER A BORDEAUX »**

« L'Horizon »

de Patrick Modiano, éd. Gallimard, 172 p., 16,50 ?.

Quelque part dans Paris, un garçon attend une fille. Oisif, inquiet des foules laborieuses fuyant dans le soir, à l'ombre des portes cochères, il attend. De cette « scène initiale » naît « L'Horizon », le vingtième roman et trente-cinquième livre de Patrick Modiano. De ces jeunes gens perdus, de leur attente, du chien et loup de leurs vies, procède toute l'oeuvre, la plus importante de ce temps. Ici, se déploie l'éternel retour de la fantasmagorie, du rêve blême « modianesque », corridors de la mémoire, jeune fille en allée, biographies interrompues, quartiers perdus de Paris, sidération des noms propres, jeux de pistes topographiques, occultisme, une jeunesse comme un paraphe, voyageurs sans bagages, vies en transit, avec Berlin comme point de non-retour (dont, né en 1945, il dit joliment : « C'est une ville qui a mon âge, issue du chaos, comme moi. »).

Modiano nous reçoit dans son appartement parisien au coeur du Quartier latin, son bureau, où trônent sur les étagères de nombreuses photos ou statuettes de chiens, ce qui n'étonnera que ceux qui ont oublié qu'il a dédié au sien deux de ses romans et que sa série pour enfants, « Choura », illustrée par sa femme, Dominique Zehrfuss, narre les aventures d'un canidé joli coeur... Dans sa vaste bibliothèque, quelques livres récents (et notamment « Paris, suite 1940 » de son émule majorquin, José Carlos Llop), de nombreuses biographies et documents historiques, beaucoup en anglais, traitant de la guerre, de l'Occupation et d'espionnage, mais aussi les annuaires et bottins mondains qui sont comme autant de « story-boards » de l'oeuvre à venir.

Polo, pull col en V, armé de la délicatesse et de la courtoisie des garçons ayant reçu l'inquiétude en héritage, Modiano est resté « notre jeune homme », comme Barrès l'écrivait de Proust ; depuis ce jour de ses 22 ans où il fit irruption sur la scène littéraire avec une « Place de l'étoile » saluée alors par Kléber Haedens ou Robert Kanters. Avant il y avait eu quelques ritournelles écrites pour Françoise Hardy, Régine, mais aussi Hugues de Courson, Patricia Carli ou Henri Seroka, dont les noms lointains les apparentent à ses futurs personnages. Après, une oeuvre colossale, sérielle, dont l'élaboration lui paraît être comme « de conduire sans visibilité, comme des cartes brassées chaque fois dans un ordre différent ». Une oeuvre singulière, bien sûr, mais surtout solitaire, tant dans sa génération, hormis Perec, il n'eut guère de « compagnon » à qui se référer. « Lorsque j'ai commencé à publier, les grands monstres sacrés, comme Aragon ou Malraux, occupaient encore solidement la place. C'est vertigineux, quand j'y pense... Aujourd'hui, je peux parmi mes cadets me sentir très proche du travail de quelqu'un comme Jean Echenoz, par exemple. » Le « système » Modiano, tant de fois plagié, reste forclos. Le mystère de sa simplicité demeure et l'on serait avisé d'en chercher les sources, non chez ses prédécesseurs du nouveau roman ou de Tel Quel (on se souvient comment un soir sur le plateau de Bernard Pivot, il exécuta Philippe Sollers d'un atrocement drôle, « cela m'évoque un peu cette vieille chanson de Sacha Distel, « Les Scoubidou... »), mais plutôt en ouvrant un vieux livre défraîchi du Fleuve noir, d'Ange Bastiani ou André Hélène...

### **La province, refuge oublié**

Cet homme dont la haute silhouette penchée rappelle un Giacometti, arpenteur inlassable du souvenir et des rues de Paris, flâneur rive droite rive gauche qui ne franchit les ponts que pour laisser advenir les fantômes, parle pourtant fort bien de la province, comme une île Sous-le-Vent, un refuge oublié. « Je me souviens des petites villes de province, des gares, des trains qui partent pour Paris, des cafés autour qui restent ouverts plus tard... » Il évoque ainsi volontiers les deux ans de son enfance passés à Biarritz, son baptême à l'église Saint-Martin,

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

sa première rentrée des classes à l'institution Sainte-Marie et quelques visages surgissent alors de la mémoire, Guy d'Arcangues (qui fut un proche de sa mère), Jacques Bergerac, Alfonso de Portago, les protagonistes de l'affaire Da Silva Ramos...

Et puis il y a Bordeaux, où à l'automne 1964 son père l'inscrit sans lui demander son avis, en Lettres sup au lycée Montaigne. Il y restera quelques jours seulement, logeant au Splendid, dînant chez Dubern, arpentant la rue Sainte-Catherine, avant de fuguer. Aujourd'hui, rêveur, il dit : « j'aurais dû rester à Bordeaux. Il y avait comme un charme là-bas. La nuit, le port... Une ville un peu comme le Turin de Pavese... Bien sûr, il y a Mauriac, mais savez-vous si depuis cette ville a rencontré son écrivain ? » Il évoque comme en passant les noms de Raymond Guérin ou de Louis Emié.

Dans « L'Horizon », Patrick Modiano imagine qu'il puisse exister des « corridors du temps », vie parallèle où les gens ne vieilliraient pas. À cet instant, parlant de sa fuite de Bordeaux, c'est à cela que l'on pense, à un garçon de dix-neuf ans qui fausse compagnie à son père sur les marches du Grand-Théâtre. Un fugueur, qui court encore, et que l'on n'est pas près de rattraper.

---

**Auteur : Olivier mony**

Le BLOG de Bernard Morlino ? 06 Mars 2010

[http://www.actufoot06.com/morlino/index.php?blog=5&title=patrick\\_modiano\\_l\\_enfant\\_demesure\\_part\\_a&more=1&c=1&tb=1&pb=1](http://www.actufoot06.com/morlino/index.php?blog=5&title=patrick_modiano_l_enfant_demesure_part_a&more=1&c=1&tb=1&pb=1)

### ***Patrick Modiano, l'enfant démesuré, part à la recherche de la femme perdue***

*Les hésitations et les doutes de Patrick Modiano sont toujours l'émanation d'une vérité. C'est un grand voyageur d'ombres.*

Avant l'historien Robert Paxton, le romancier nous a fait comprendre que les Vichystes étaient complices des nazis et non pas victimes. En effet, *La Place de l'Etoile* date de 1968 alors que *La France de Vichy 1940-1944* été publié en 1973. Né en 1945, Modiano est le premier Français à vraiment nous faire prendre conscience du poids de la responsabilité française dans la période de la collaboration avec les nazis sur notre sol. A part lui, il a fallu attendre les révélations d'un Américain né en 1932.

En 2010, quoi de neuf ? Patrick Modiano. Les auteurs à la mode passent et lui reste. A l'inverse de ceux qui fabriquent leur gloire, le romancier construit une œuvre sans omniprésence médiatique. Son audience est venue d'elle-même.

Il y a ceux qui se servent de leur renommée pour faire passer des idées: Camus ou Sartre. Il y a ceux qui se servent des idées pour accéder à la renommée: la liste est trop longue à énumérer. Vous voyez très bien de qui il s'agit.

Et puis, il y a ceux qui ne font qu'écrire: par exemple, Simenon ou Modiano.

On apprécie toujours de retrouver Modiano par le biais d'un livre que l'on attend avec la même joie qui nous poussait chez le disquaire quand Brassens ou Brel sortait un 33 tours. Aimant plus voir qu'être vu, l'enfant démesuré fuit la fausse lumière parce qu'il refuse de s'éloigner de sa parole écrite. Ses apparitions publiques n'en sont que plus fortes. Il peut exécuter quelqu'un en une seule phrase. Ainsi, dit-il de la prose de Philippe Sollers qu'elle lui fait penser aux vieux disques de Sacha Distel, et ce devant l'intéressé qui détourna l'attaque en slogan publicitaire. Son fleuret moucheté ressemble à un coup de bazooka.

Quand beaucoup disent qu'ils écrivent 8 h de rang, il avoue avancer dans ses manuscrits « à la manière d'un conducteur sans phare ni essuie-glace ». En fait, Modiano est un écrivain-écrivain. Ni universitaire ni éditeur. Encore moins journaliste ou juré de Prix. Le romancier n'existe que par ce qu'il publie. Au départ, on voyait toujours sa même photo dans les

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

journaux. Celle avec le blouson en jeans. On était content qu'un écrivain nous ressemble, loin du costard de Mauriac ou des Boyards de Sartre. En plein 1968, il nous parla des ombres inconnues de la collaboration où s'embourba son père. La Place de l'étoile (1968) nous fit comprendre que cette époque était notre véritable préhistoire. Pourquoi ses détracteurs lui reprochent-ils de faire du Modiano alors qu'ils ne demandent pas à Bob Dylan d'imiter M'Pokora ?

Pascal Jardin dit à Emmanuel Berl: «Patrick a tout pour plaire aux femmes : il est grand, beau, intelligent et pauvre». A l'époque, il n'était pas marié à Dominique qui lui donna deux filles, Zina et Marie. Quarante ans après, il nous offre *L'horizon*, une nouvelle histoire de course poursuite avec le passé, avec cette fois un libraire à la recherche de la femme perdue. Pour Marcel Proust, il n'y avait de paradis que les paradis perdus. Pour René Char, vivre était achevé un souvenir. Pour Patrick Modiano, c'est les deux pour le prix d'un. Lui, vit comme le présent comme si c'était déjà du passé. Sans passé, il n'y a pas de littérature possible, ou alors on est un auteur de science-fiction. Mille fois copié et jamais égalé, Modiano a tant besoin du livre pour s'exprimer que les cinéastes- excepté Louis Malle- n'arrivent pas à le porter à l'écran. Personne ne sait filmer les zones d'ombre de sa quête d'identité ni son refus de tuer le petit garçon qu'il fut. Grâce à ses légendaires silences son style n'a pas mauvaise haleine. A l'heure du marketing à outrance, Modiano n'a pas d'agent. Il a le trac du débutant à chaque début de manuscrit. Il écrit à la main et non pas à l'ordinateur. Question de feeling. C'est un modeste égaré dans une période de fanfarons. Il ne joue pas dans la même division que le commun des écrivains... C'est un auteur Champions ligue quand les autres tirent la langue en tournois de sixte. Il a publié son premier roman dans les années 1960. Aujourd'hui, il fait figure de dinosaures. On a veilli avec lui, sans se rendre compte du temps qui passe. Son état civil nous dit qu'il a 65 ans. Difficile à croire. Même vieux, il restera jeune. Et on espère nous aussi. On ne l'imagine pas ivre au fond d'un divan. Et encore moins se faire un rail de coke. Marcher et rêver, oui. Lire et écrire, aussi. Nous avons donc devant nous encore beaucoup de rendez-vous avec lui.

- *L'horizon*, par Patrick Modiano, Gallimard, 172 p., 16,50 euros.

---

PARIS MATCH

## Le mystère Modiano

<http://www.parismatch.com/Culture-Match/Livres/Actu/Le-mystere-Modiano-171976/>



| Photo Baptiste Giroudon

### **Quelques lignes sur l'horizon**

Bosmans, le narrateur, un libraire qui mène une vie débranchée de tout courant, se rappelle et recherche Margaret Le Coz, une jeune femme belle et anxieuse qu'il a rencontrée quarante ans plus tôt. Ni l'un ni l'autre n'avait d'attache. Elle ne fréquentait personne, logeait à l'hôtel sous un faux nom, avait peur et travaillait dans une sorte de cabinet de contentieux. Lui aussi avait toujours peur – de n'être pas à la hauteur. Et il ne faisait aucun effort de conversation. Evidemment, ils se sont manqués. Mais ne pouvaient pas être plus modianesques. Ni plus touchants, malgré leurs vies à peu près aussi vierges qu'une page blanche. Une fois de plus, on est happé par l'histoire. Et on se demande par quel miracle.

«L'horizon», de Patrick Modiano, éd Gallimard, 172 pages, 16,50 euros.

Avec «L'horizon», son 24e roman, il continue à remonter le temps. A sa manière obscure au charme lumineux. Entretien avec le grand muet de la littérature française.

### **Un entretien avec Gilles Martin-Chauffier - Paris Match**

Depuis plus de quarante ans, c'est toujours le même miracle. Modiano évite le théâtral comme le diable fuit l'encens mais la magie opère : sans aucun pathos, froidement, immanquablement, l'émotion se referme comme un rideau sur le lecteur. L'action progresse au rythme des rivières françaises, lentes, claires, méandreuses et douces. Les personnages se laissent porter par le courant. Ils ne sont chez eux nulle part, semblent plus disponibles que libres. On dirait qu'ils sont seuls avec leurs secrets. Même les amants ont moins l'air d'être ensemble que séparés dans la même pièce. C'est le grand jeu de Modiano : entrouvrir les portes, jeter un œil puis s'éloigner, perplexe. Les héros passent comme des ombres et les jeunes femmes traversent ses livres comme un rayon de soleil illumine une pièce sans laisser de trace. Au détour des pages, on croise de vieux play-boys en Facel Vega, des baronnes

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

baltés secoués par les vents de l'Anschluss, des professeurs érudits mariés à la roulette du Palm Beach... La vérité apparaît lointaine et floue. Mais Modiano n'allumera pas de bougie pour atténuer l'obscurité. Le mystère ne nuit jamais. C'est comme pour Dieu, on est d'autant plus fasciné qu'on ne sait pas. Toute la tendresse du style passe par une observation de détails, des adresses, un surnom lâché au hasard... Si le nouveau roman n'avait pas épuisé la patience universelle, ses meilleurs auteurs seraient devenus des Modiano. A défaut, il poursuit tout seul une œuvre unique.

**Paris Match. Si un lecteur découvre Modiano aujourd'hui, par quel livre lui conseilleriez-vous de commencer ?**

**Patrick Modiano.** On est mauvais juge de son propre travail. Je ne sais pas si je recommanderais mes premiers romans. Quand on commence à écrire très jeune, on est un peu violent. On met des idées qui ne sont pas nécessaires dans un roman. Mais je me rappelle mal. Au fur et à mesure que j'écris, une espèce d'amnésie efface certains souvenirs. C'est pour cela qu'il y a des éléments un peu récurrents dans mes livres. J'oublie les avoir déjà écrits. C'est terrible. Du coup, je vérifie. Je feuillette mes anciens textes pour éviter de me répéter. Mais je ne me relis que si j'y suis obligé. Dans ce genre de cas ou lorsqu'ils paraissent dans une nouvelle édition.

**Quels sont vos auteurs préférés ?**

C'est très hétéroclite. Et ils ne me ressemblent pas. On est attiré par son contraire. J'aime beaucoup les romans anglais ou russes qui se passent à la campagne, dans de grands espaces, Thomas Hardy, par exemple, l'auteur de "Tess d'Urberville". Mais, dans mes souvenirs d'adolescence, à l'époque des premières lectures, je me rappelle les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle. Bossuet, en particulier. Non pour le message religieux mais pour l'écriture. Et puis le cardinal de Retz. Ou Saint-Simon. A cet âge, vers 12 ans, je lisais aussi beaucoup les journaux. Pour les faits divers. Le "France Soir" de Lazareff ou "Paris-Presse". Je découpais les faits divers. Ils sont toujours quelque part dans une caisse. Je me rappelle très bien une photo de Match, celle de Pauline Dubuisson, jugée pour un crime passionnel, condamnée, libérée. Son visage me fascinait, m'effrayait, m'intriguait.

**Vos héros sont toujours ambigus, eux aussi. Un peu troubles. Dans la vie aussi, ces gens vous fascinent ?**

Non. J'aime plutôt le contraire de ce que j'écris. Dans l'existence réelle, je préfère les héros lumineux. C'est peut-être pour ça que j'ai une certaine méfiance à l'égard des hommes politiques. Ce sont des tacticiens. Ils se servent de la vérité, ou de son contraire. J'ai voté pour la première fois à la dernière élection présidentielle. Je regrette d'ailleurs un peu cette irresponsabilité. Vis-à-vis de mes enfants.

**Quel a été votre sentiment face au débat sur l'identité nationale, vous dont les héros semblent n'avoir aucune attache ?**

Ce sentiment est peut-être lié à une culpabilité inconsciente. Je suis né en 1945, à un moment étrange, à une époque où les villes étaient en ruine, où on se dit que votre père et votre mère, en temps normal, n'auraient pas dû se rencontrer. C'est comme si on était le fruit d'un péché ou d'un hasard. Cela dit, cette identité nationale, c'est étrange. Je n'ai pas compris comment procédait le ministre. Comment ça se passait, où il voulait en venir, quel était le rôle des préfectures. C'est tellement impalpable le sentiment d'être français. Et trop subtil. On ne peut pas en parler de manière superficielle. En tout cas, je n'ai pas lu de choses bien intéressantes. Chacun a sa façon de se sentir ou pas d'une nation. Courteline, je crois, a dit : "Il était trop parisien pour être français." C'est drôle. Mais Arletty, la plus parisienne des Parisiennes, était auvergnate ! Quel personnage !

**Vous-même, il vous arrive de faire des scènes ?**

Non. Je ne ferai pas un scandale. Je préfère disparaître brutalement. Opérer un retrait rapide. Je m'échappe. Cela vient sans doute d'une enfance chaotique.

## ***"Impalpable d'être français"***

### **Trente livres en quarante ans, des scénarios... Etes-vous un gros travailleur ?**

Je me force. Au début d'un roman, je suis facilement découragé. Si je ne me contraignais pas, j'abandonnerais. Je dois me rattraper car je pars un peu au hasard. Je rêverais de faire un plan mais, en général, j'ai plutôt l'idée très précise des scènes initiales. Une fille dans le métro, par exemple, qui voit une femme et se dit que c'est sa mère. Mais j'ignore comment je poursuivrai. Jeune, je repoussais sans cesse l'heure de me mettre au travail. Je commençais vers minuit, 1 heure du matin. Je devais me forcer. Maintenant, c'est l'inverse. Je me jette à l'eau pour m'en débarrasser. Au bout d'une heure ou deux, l'attention se relâche. Alors je passe à autre chose. Pendant le reste de la journée, je pense au manuscrit, une sorte d'imprégnation s'opère. Mais c'est lent. Il paraît que certains auteurs peuvent écrire huit heures par jour. Moi j'essaie d'écrire deux pages, je me fixe un but et puis j'arrête. Je ne veux pas aller trop vite. C'est pour ça que j'écris à la main. Sinon, c'est trop rapide. Cela provoque des courts-circuits.

### **Vous n'avez pas un agent pour vous mettre une épée dans les reins.**

Non. Ils ne m'ont pas vraiment sollicité. Et je n'aimerais pas. Je n'ai pas envie qu'on me force. Du reste, pour un agent littéraire, j'ai l'impression que l'idéal, c'est de s'occuper d'un auteur mort. Je ne connais pas vraiment mes tirages. Je suis un peu de la vieille école. Quand j'ai commencé en 1968, rien n'avait vraiment changé par rapport aux années 30. 38 ou 68, c'était pareil.

### **La critique peut-elle vous blesser ?**

Ça dépend. Une fois, un journaliste m'a reproché une erreur de syntaxe. Ça m'a heurté. Je me suis jeté sur le Grevisse pour vérifier. Mais ce n'est pas grave. Je n'arrive pas à avoir d'animosité. Je publie depuis quarante ans. Tout a tellement changé. Les gens, les éditeurs, les critiques, les journaux, les auteurs. Tout. Et les idées. Au début, j'étais très seul. La politique régnait en littérature. Le romanesque pur semblait un peu désuet. Et puis les vieux mastodontes étaient toujours là. Giono, Montherlant, Malraux, Aragon. Je n'étais d'aucun clan. De nulle part. Je n'avais pas vraiment de proche parmi les autres écrivains. Peter Handke, peut-être, qui traduisait mes livres en allemand. Mais il est très solitaire lui aussi. En entrant à l'Académie française, vous pourriez faire partie d'un groupe. C'est une compagnie. Il y a des écrivains, mais aussi des cardinaux, des généraux, des scientifiques. Je ne sais pas s'ils aiment tellement la littérature. En particulier, les romanciers. Jusqu'en 1914, les disciplines nobles étaient la poésie ou l'art dramatique. Et puis, à présent, je suis presque un vieillard. Parmi les gens de mon âge, ils préfèrent élire des hommes politiques. Et ce n'est pas grave. Quand j'étais enfant, j'habitais près de l'Institut et, le jeudi, avec mes camarades, on les voyait sortir en uniforme. Je revois l'un deux courir lentement pour attraper son autobus sans perdre son bicorné. Peut-être que la magie s'est échappée ce jour-là.

---

## **BLOG : CHAUCHE-ECRIT**

<http://chauchecrit.blogspot.com/2010/03/journal-du-temps-2.html>

Il se dit, il en va des livres comme des corps, ce n'est pas vous qui les lisez, mais ce sont eux qui vous lisent. Il en est des livres comme des corps, perdus, ils perdurent, ajoute-t-il. Il écrit aussi, les corps s'ouvrent comme les livres, ils ont parfois le même éclat net et coupant, la même légèreté éblouissante, et vous offrent la grâce. Il se dit aussi, lorsque le temps est venu du regard perdu, le livre doit esquisser la danse du renouveau. Il écrit, les livres doivent sauver du déchirement de la Courbe du Temps.

" Depuis quelques temps Bosmans pensait à certains épisodes de sa jeunesse, des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans noms, des rencontres fugitives. "

(1)

Il se dit, ce livre déroule le Temps, et s'accorde à mon propre déroulement. Eclats de noms oubliés qui renaissent par le miracle de l'art du roman. L'art du roman, devient là une Révélation. Les noms ont un corps, les corps un mouvement, un nom. C'est un chinois, cet écrivain se dit-il, ses phrases appliquées à l'encre noire saisissent en un éclat de mots de mouvement intérieur du roman.

" Bien des années plus tard, il s'était retrouvé par hasard dans cette rue Bleue, et une pensée l'avait cloué au sol : Est-on vraiment sûr que les paroles que deux personnes ont échangées lors de leur première rencontre se soient dissipées dans le néant, comme si elles n'avaient jamais été prononcées ? " (1)

Il se dit, écrire c'est faire apparaître un corps lorsqu'on écrit son nom. Il ajoute dire le mouvement d'un corps, c'est sauver un nom, sauver un nom, c'est l'écrire dans l'horizon  
L'HORIZON, roman

---

## La République des Lettres

### P Assouline

<http://passouline.blog.lemonde.fr/2010/03/20/modiano-ecrit-contre-loubli/>

### [Modiano écrit contre l'oubli](#)



Les personnages ont des noms assez communs, mais dans ces pages ils rendent un son bizarre, Margaret Le Coz, Jean Bosmans et puis Toussaint, Boyaval, Bagherian, Bourgaloff, Poutrel, Cordier, Hornbacher. Ca se passe principalement à Paris, rue de Seine, rue Jacob, rue Radziwill, avenue Victor-Hugo, hormis une échappée du côté de Berlin et de l'hôtel Beau-Rivage à Lausanne. Le décor urbain convoque l'agence Stewart, les éditions du Sablier, le garage de l'Angle et la publicité Castrol. Les numéros de téléphone permettent déjà de savoir d'où l'on parle, PASsy 63 04 et TROcadéro 32 49. Le souci du temps, qui n'est pas celui de la nostalgie, devient obsessionnel. Un homme se souvient d'une histoire d'amour vécue après la guerre. L'époque est incertaine et



se veut extra-historique mais on la situe dans les Trente glorieuses tant s'en dégage le parfum d'une certaine insouciance. Toutes choses qui donnent forme à une musique identifiable entre toutes tandis que des ombres croisent des silhouettes, enquêtant sur des traces dans l'inachèvement, les unes et les autres si intensément présentes alors qu'elles sont faites de rien. Ce puzzle, dont chaque élément est une bribe du passé, est l'invisible matrice de ce livre de sensations. C'est nettement flou. Bizarre, pour tout dire. Il ne se passe presque rien. Pourtant, chaque fois, on se laisse prendre. Plus de quarante ans et près de trente livres que cela dure. La clé du titre se trouve page 85 : *"Pour la première fois, il avait dans la tête le mot : avenir, et un autre mot : l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON"*. C'est écrit à la troisième personne, au risque de la mise à distance. L'atmosphère en est toujours aussi ouatée, les allures hésitantes, l'univers flottant, les pistes brouillées, les murmures entre chien et loup, quand tous les cafés ne sont pas fermés et qu'il en reste toujours un d'ouvert où une solitude en rencontrera une autre. Toujours pareil et toujours magique. Il est rare que, sur une telle durée, un auteur ait ainsi réussi à créer son propre poncif sans que jamais les critiques, les libraires, ni les lecteurs ne lui fassent défaut. Ils le louent à chaque fois comme si c'était la première fois. Mieux qu'un volume de la Pléiade, mieux qu'une place au chaud au Panthéon, mieux que sa table réservée au Flore, il est consacré par le néologisme qu'il a suscité : "modianesque". Sous l'à peu près du temps, une forme pathétique de lutte contre l'oubli. Car il ne vous aura pas échappé que *L'Horizon* (172 pages, 16,50 euros, Gallimard) de Patrick Modiano, prince de la disparition, vient d'apparaître.



*("Audrey Hepburn dans Sabrina, 1954" photo Dennis Stock/ Magnum ; "Un pont à Berlin" photo Raphaëlle Aellig)*

---

## L'horizon, un roman de Patrick Modiano

Par Julien Burri

<http://www.femina.ch/loisirs/l-horizon-un-roman-de-patrick-modiano>

**Les vertiges du temps. Patrick Modiano fouille l'histoire d'un couple dans le Paris d'après guerre. Un roman fascinant sur notre perception du passé, perdu ou retrouvé.**

Jean Bosmans, un écrivain d'une soixantaine d'années, se remémore son histoire d'amour avec Margaret Le Coz à Paris, dans sa jeunesse. Victime d'une amnésie, il recouvre peu à peu ses souvenirs et, à la fin, part rejoindre celle qu'il n'a pas revue depuis près de quarante ans. Un roman fascinant parce qu'il est:

**Lacunaire** Qui sont les personnages de Modiano? Sans famille, sans attache, Jean et Margaret sont tous deux poursuivis par des êtres néfastes: elle par un homme dégainant facilement le couteau; lui par un couple qu'il imagine être sa mère et son amant, le maltraitant pour lui extorquer de l'argent. Gouvernante, Margaret a connu une période de

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

répît à Lausanne, près de l'Avenue d'Ouchy et de l'hôtel Royal Savoie (qu'elle compare à un château de contes de fées), avant de rejoindre Paris. Jean, lui, travaille dans une maison d'édition vétuste et écrit un roman. C'est tout. On ne sait ni leur passé, ni la raison de leur séparation. Autant de lacunes qui, plutôt que de frustrer le lecteur, contribuent au climat de mystérieuse étrangeté.

**Onirique** Ce texte procure la même sensation qu'un rêve: une succession d'événement inexplicables, auxquels les personnages participent sans y rien comprendre. Ni Margaret ni Jean ne sont maîtres de leur destin: ballottés dans la houle du temps qui les broie, les rapproche un jour dans un escalier du métro puis les sépare pendant quarante ans. «Avec le temps, va, tout s'en va», chantait Léo Ferré. Sauf que Jean devenu vieux se souvient encore de leur histoire d'amour. Il reste donc quelque chose quand tout s'est évaporé, l'image de Margaret. Il décide de partir à sa recherche à Berlin, où elle vit désormais.

**Vertigineux** C'est avant tout un roman sur le temps. Le passé se superpose sans cesse au présent, et même au futur. Chaque personnage vit immergé dans sa propre perception du temps, qui diffère de celle des autres jusqu'au vertige. L'amour serait-il seul à offrir la possibilité d'une rencontre véritable?

**L'horizon**, de Patrick Modiano, Ed. Gallimard, 175 p.

---

<http://laouleslivressontchezeux.wordpress.com/2010/03/20/lhorizon-patrick-modiano/>

## L'horizon, Patrick Modiano

Jean Bosmans se souvient. Des noms, des bribes, des images... il note tout ça dans son carnet moleskine à la couverture noire. Et il se souvient de Margaret Le Coz, qu'il attendait presque tous les soirs à 19h à la sortie de son bureau. Ils étaient amis, amants peut être on ne sait pas. Elle avait peur d'un homme, il avait peur de cette femme que l'état civil appelait sa mère. Et puis Margaret a disparu. Est-ce que Margaret est toujours vivante ?

De Patrick Modiano, je n'ai lu que "**Dans le café de la jeunesse perdue**", dont je n'ai pas beaucoup de souvenirs si ce n'est des étudiants fumant des cigarettes se retrouvant dans un café hyper parisien et des déambulations dans les rues de Paris.

Je sais que Modiano a des thèmes récurrents, que Modiano écrit plus ou moins toujours le même livre et que c'est ce qui plaît aux fans de Modiano. Et je crois que je pourrais devenir une fan de Modiano parce que moi aussi j'aime particulièrement cette atmosphère parisienne d'antan (du temps où les numéros de téléphone ressemblait à TRO 32 49)

Ici on retourne dans la vie de Jean et de Margaret, dans ces quelques mois qu'ils ont passé ensemble, quelques mois ou quelques semaines. Une espèce de hors temps, un espace qui existe dans les souvenirs de Bosmans. Un univers qui appartient à sa mémoire.

Et chose étrange, on part de Paris pour aller en Suisse, à Annecy puis en Allemagne pour suivre Margaret Le Coz et la comprendre. Puis on revient à Paris, aujourd'hui, dans les nouveaux quartiers de l'Est parisien.

Et je crois que j'ai vraiment aimé tous ces voyages que Patrick Modiano m'a fait vivre en quelques pages : dans les rues de Paris, dans des riches maisons suisses ou parisiennes, entre le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris dans les années 60 et les nouveaux quartier que je connais moi aujourd'hui. Et puis le plus important, un voyage dans le temps, les souvenirs. Revivre des moments perdus qu'on a pourtant chéri à l'époque...

C'est difficile je trouve de mettre des mots sur un Modiano. En fait on aimerait ne jamais terminer. On aimerait encore déambuler dans les cafés rue Poussin (où habitait ma grand-mère), au Parc Montsouris (où je me suis promenée hier) ou encore dans la rue de l'Aude (dont je ne connaissais pas l'existence !)...

Avec *"L'horizon"*, on est vraiment dans une espèce de flou de bien être... Cette sensation de toujours vouloir atteindre l'horizon même si on sait qu'on n'y arrivera jamais...

////

## cityguide



**" Un vertige le prenait à la pensée de ce qui aurait pu être et qui n'avait pas été "**

**« L'horizon » de Patrick Modiano**

Par Béatrice ARVET • Correspondant LS • 20/03/2010 à 17h02



Construction au cordeau, travail subtil sur la mémoire, atmosphères étranges délicatement suggérées, le dernier roman de Patrick Modiano est, comme toujours, un exercice littéraire magistral.

Patrick Modiano a un art particulier pour décliner les mêmes codes tout en entraînant le lecteur vers des territoires différents. Les lieux, Paris le plus souvent, sont le point de départ d'une déambulation nostalgique à travers le temps. L'intrigue vient plus tard, non pas comme un moyen de ferrer le lecteur, mais pour servir l'histoire. Ici, un homme d'une soixantaine d'années, nommé Bosmans essaie de rassembler des fragments de son passé, de les faire sortir de l'ombre dans l'espoir de reconstituer un épisode de sa jeunesse, un temps où l'avenir n'était barré par aucun "horizon" et qui ressemblait à "un présent éternel".

En cheminant dans la ville, des noms surgissent, comme celui de Mérovée associé au quartier de la Bourse, qui revient avant celui de Margaret dont il avait enfoui la silhouette dans les replis bien serrés de la mémoire. Ils s'étaient connus lors d'une bousculade dans le métro, il l'avait protégée,

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

puis il avait fini par aller la chercher tous les soirs à la sortie de son bureau. Petit à petit, les souvenirs réapparaissent, comme les photos sous l'action d'un révélateur, à travers le filtre d'une mémoire qui ne laissent plus poindre les émotions, mais qui insiste sur certains détails, les saisons, la couleur d'un vêtement, le nom d'une rue. Un peu comme s'il ne restait que le contour des événements sans leur essence. Si l'on comprend qu'histoire d'amour il y a eu, la passion a quitté le centre pour laisser place aux blancs, aux énigmes non résolues qui jalonnent une relation dissoute dans le temps.

## Virtuose de la mémoire

Paris reprend les atours des années 60 avec ses anciens francs, ses bureaux de placement et ses numéros de téléphone aux résonances devenues exotiques, Jasmin, Opéra, Auteuil... Tous deux solitaires, Bosmans et Margaret ont chacun leurs fantômes. Lui craint de rencontrer un couple étrange dont la femme aux cheveux rouges semble être sa mère et ne manque jamais de lui soutirer de l'argent. Elle, fuit un homme croisé à Annecy qui la terrorise pour de mystérieuses raisons. Les événements défilent redonnant petit à petit corps à cet amour perdu dans les couloirs du temps.

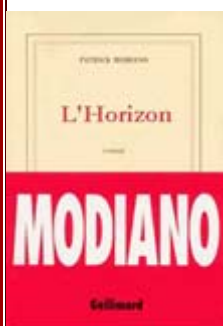
Est-il possible de trouver quarante ans plus tard des réponses aux questions restées en suspens ? De reprendre le fil des événements là où il s'était cassé ? Pourquoi a-t-on laissé certaines situations nous échapper, certaines personnes s'évanouir de notre vie ? *Virtuose de la mémoire*, Patrick Modiano continue à en explorer toutes les formes, la subjectivité et l'impossibilité de sa plénitude. Se prenant à rêver de l'existence de mondes parallèles, Bosmans aimerait retrouver des ondes, un écho, une trace de l'existence des personnes croisées. L'écriture donne ce pouvoir. Retrouver la chair des souvenirs, c'est peut-être une des clés de cette quête que mène Patrick Modiano de livre en livre.

## LECTURE-ECRIURE

Blog

<http://www.lecture-ecriture.com/4659-L'Horizon-Patrick-Modiano>

*L'Horizon - Patrick Modiano*



*Indépassable*



Note :

Pour qui découvre Patrick Modiano, l'enchantement naîtra de la construction romanesque en entrelacs, mêlant au réalisme topographique l'incertitude des dates et parfois même du sens. Au cœur de cette toile d'araignée le narrateur - auteur - personnage Jean Bosmans offre une nouvelle variation de sa quête de la «jeunesse perdue.» Le roman rassure et déconcerte qui est passionné de l'univers modianesque. On retrouve dans "L'Horizon" les déclinaisons thématiques familières – des jeunes sans

repères, un personnage féminin moteur, le spectre de la seconde guerre mondiale...–, mais le sentiment d'étrangeté se fait plus pesant, moins diffus, et le roman tend vers l'essai. La méditation, déclinée cette fois du temps perdu au temps retrouvé, se teinte de résonnances proustiennes et se fonde sur une certitude impressive: la jeunesse, notre jeunesse, demeure au présent, nous pouvons la vivre encore si l'on sait passer de l'autre côté du miroir.

La cinquantaine franchie, J. Bormans note dans son petit carnet tous les «fragments de souvenirs» qui lui reviennent spontanément en mémoire, par séquences isolées, tels des «nuages flottants». Pourquoi ceux-là? Comment les recoudre et reconstituer le fil de sa vie? – Il a vingt ans et travaille à la librairie des éditions du Sablier lorsque son chemin croise par hasard, place de l'Opéra, celui de Margaret Le Coz, française née à Berlin de père inconnu. Fuyant son beau-père, elle a vécu de petits boulots avant d'être gouvernante ou traductrice, entre la Suisse et Paris... S'esquisse une relation amoureuse de quelques mois; le couple noue des relations que l'on croît éphémères et fait d'inquiétantes rencontres: Margaret ne cesse de fuir un certain Boyaval; Jean tente de semer sa mère qui vient sans cesse le rançonner.

Comme dans "Le café de la jeunesse perdue" il manque aux deux personnages «*la sûreté de soi*» que donne un ancrage familial. Ces «*gens de rien*», ces jeunes nomades toujours entre deux trains de nuit, toujours fuyant leur «*vie chaotique, hachée*», demeurent fragiles, angoissés devant l'avenir. Stigmatisés par leur traumatisme d'enfance, tous deux se croient coupables et persécutés. Modiano manie magistralement le registre de l'étrange pour donner corps à leurs fantasmes, – à travers Boyaval et la mère –: ces parents que «*le mauvais sort (leur) avait imposés*», «*ces gens qui voulaient les empêcher d'être heureux*». Néanmoins, pour la première fois, à cette époque où Bosmans écrit son roman, «*il (a) dans la tête le mot: avenir, et un autre mot: l'horizon*». Écrire «*le délivre d'un poids*», donne sens à sa fuite incessante.

Quarante ans après, devenu romancier, si «*la poussière d'étoiles des souvenirs*» l'assaille, c'est que «*le temps n'a peut-être pas achevé son travail de destruction.*» Son passé est toujours présent, des signes s'offrent à lui: les noms «*dormants*» qu'il se remémore malgré lui, les personnes qu'il croît reconnaître, les lieux qui gardent des «*ondes*», des «*échos*» de l'être aimé. Pour vivre à l'identique sa jeunesse intacte et si proche, il suffit «*d'un glissement*», «*de rester immobile sur le trottoir et l'on franch(it) doucement un mur invisible*». On ne peut s'empêcher de penser à l'expérience identique des pavés dans "Le Temps Retrouvé", celle de la mémoire sensorielle.

Modiano ne choisit pas un nouveau sujet à chaque roman, il décline, comme Bosmans, «*toujours les mêmes mots, les mêmes livres*»: sa réalité intérieure. Cette fois, la variation autour des processus mémoriels interroge l'âge mûr qui redoute l'avenir et cherche à basculer, – par élargissement de conscience, le temps d'une fiction –, vers l'horizon inversé de sa jeunesse passée mais non encore perdue. Sa recherche est aussi celle du lecteur que Modiano invite à percevoir dans la «*matière sombre*» – l'oubli – «*plus vaste que la partie visible de votre vie*», des «*scintillements*», des bribes de réminiscences. Notre passé nous fait signe: un mot, un nom peut, telle la petite madeleine, conserver «*l'édifice immense du souvenir*». Marcel Proust affirmait que «*la vraie vie c'est la littérature*»; elle est tout "L'Horizon" de Patrick Modiano.



critique par Kate

---

## ETAT CRITIQUE

[http://www.etat-critique.com/L-horizon\\_livre\\_2714.html](http://www.etat-critique.com/L-horizon_livre_2714.html)

### **Texte poignant d'un écrivain majeur qui condense ses obsessions et livre un texte pur et profond.**

Depuis le temps que les romans de Patrick Modiano sont publiés, nous connaissons les différentes veines qu'il utilise pour nous hypnotiser. Soit il se penche sur la seconde guerre mondiale, soit il tente de décrire son parcours, de la manière la plus sobre possible, soit il raconte les brèves rencontres de jeunes adultes indécis le long des années 1960.

Quelques-unes de ces veines se rejoignent dans L'horizon, avec une nouveauté que nous accueillons avec émotion : l'irruption du temps présent. Incroyable mais vrai, Modiano situe une partie de son histoire dans un endroit qu'on jugeait à tort très éloigné de ses obsessions : aujourd'hui.

L'histoire semble d'abord émerger de la gangue du souvenir, mal dégrossie. Jean Bosmans, écrivain d'une soixantaine d'années, se rappelle des moments vécus à Paris, quarante ans auparavant et surtout une jeune fille qu'il avait croisée un soir de manifestation, place de l'Opéra, Margaret Le Coz.

La phrase ciselée de Modiano nous entraîne dans un passé incertain où l'on s'accroche à des noms, noms de lieux, de rues, de personnes pour ne pas tomber dans le brouillard. Plus que jamais, les histoires d'amour sont des songes que le passé transforme en pièces de puzzle et l'on se demande s'il y eut un jour une unité.

Comme d'habitude, ces jeunes gens fréquentent des personnages interlopes et dangereux, le danger possible est omniprésent. Les deux jeunes gens ont le sentiment persistant d'être des gens de peu, des gens de rien qui ne peuvent s'accrocher à aucune certitude. On pourrait leur faire du mal, les tuer. Qui s'en soucierait ?

Avec le temps, la magie Modiano n'opère plus obligatoirement ou automatiquement, cela dépend de l'état d'esprit du lecteur. Parfois il a l'impression de relire un texte déjà lu auparavant. Parfois, et c'est le cas ici, il est saisi par l'émotion métaphysique qui sous-tend le texte.

L'âge venant, les récits de Modiano se concentrent davantage sur leur noyau dur. Solitude, incommunicabilité, fugacité de la mémoire et éparpillement du temps présent, cet homme qui cherche souvent ses mots dans les émissions de télé, trouve constamment les mots justes pour nous conter les tourments du jadis et du maintenant.

Et puis la fin du roman apporte une ouverture inattendue. C'est alors un nouveau roman qui

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

commence et nous en sommes les auteurs au même titre que Patrick Modiano, cet écrivain si touchant dont les œuvres nous accompagnent depuis plus de 40 ans.

Philippe Sendek

© Etat-critique.com - 15/03/2010

<http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/22630>

critiqué par **Guermantes** le 25 mars 2010  
(Bruxelles, Inscrit le 18 mars 2005, 62 ans)



La note:

### Toujours sous le charme

Chez Patrick Modiano, la minceur de l'intrigue est souvent inversement proportionnelle à l'émotion que le livre soulève. Ainsi en est-il de son dernier roman, « l'horizon ». Au début de celui-ci, le personnage principal, Jean Bosmans, se remémore « des bribes de son passé », « des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans nom, des rencontres fugitives » dont il dresse une liste dans un cahier de moleskine noire. Peu à peu émerge le nom étrange de Mérovée, puis son visage et ceux des autres membres de la « Bande joyeuse » qu'il a brièvement côtoyés voici quarante ans. Parmi ceux-ci se détache l'image de Margaret Le Coz avec laquelle Bosmans a entretenu une liaison de quelques mois avant qu'elle ne disparaisse subitement, se réfugiant à Berlin, sa ville natale, pour fuir on ne sait quelle menace. Ni Bosmans ni Margaret n'ont de statut social bien précis (l'un est vendeur dans une librairie spécialisées dans les sciences occultes, l'autre secrétaire intérimaire puis gouvernante d'enfants) mais ils ont en commun un même sentiment d'angoisse : elle se sent harcelée par un certain Boyaval qu'elle craint de rencontrer à tout moment, lui redoute de voir resurgir sa mère qui viendrait à nouveau lui soutirer de l'argent accompagnée d'un homme brun, « l'air d'un prêtre défroqué » « avec une cambrure de torero ». Tous deux semblent lestés d'un lourd sentiment de culpabilité dont l'origine leur échappe.

Au gré des pérégrinations de Bosmans dans Paris, certaines anecdotes se précisent, des visages se font moins flous. Souvent il a l'impression qu'il suffirait qu'il se rende à telle adresse, qu'il forme tel numéro de téléphone pour que le passé reprenne subitement vie. « Il avait imaginé qu'il pourrait retrouver au fond de certains quartiers des personnes qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse, avec leur âge et leur allure d'autrefois. Ils y menaient une vie parallèle, à l'abri du temps ». Nous comprenons ainsi que pour Bosmans le temps linéaire n'existe pas : passé et présent coexistent sans se contredire. Quant à l'avenir, peut-être était-il contenu dans les notes qu'il jetait de son écriture serrée dans son cahier de moleskine accumulant ainsi la matière du roman qu'il était en train d'écrire. En corrigeant les pages dactylographiées de celui-ci, « il lui semblait atteindre un carrefour de sa vie, ou plutôt une lisière d'où il pourrait s'élancer vers l'avenir. Pour la première fois, il avait dans la tête le mot : avenir, et un autre mot : l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON ».

Aujourd'hui, Bosmans a écrit plus d'une vingtaine de livres mais il continue d'arpenter Paris à la recherche des ombres du passé. Si le hasard jette sur sa route l'une de ces ombres, la conversation tourne court et il n'en tire rien de nouveau ou alors il n'ose aborder la personne surgie d'un lointain autrefois. « Je n'ai pas assez de courage. Je préfère que les choses restent dans le vague » se dit-il.

Dans ce dernier roman, Modiano nous enchante comme il a toujours su le faire, nous plongeant dans des zones noires où l'exactitude de la topographie (voir la précision de ses itinéraires à travers Paris, Annecy ou Lausanne) ne fait qu'accentuer l'impression de flou,

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

d'incertitude qui se dégage des faits et gestes des protagonistes. Il nous renvoie ainsi, en fin de compte, à nos propres doutes. Du grand art.

---

<http://blogs.lexpress.fr/prixdeslecteurs/2010/03/patrick-modiano-lhorizon-galli.php>

## Patrick Modiano, L'Horizon (Gallimard)

LE 25 MARS 2010 12H16 | PAR

LE JURY

Jean Bosmans a l'habitude de noter sur un carnet les bribes de souvenirs qui lui reviennent de sa jeunesse. À partir du nom de Mérové, il fait ressurgir sa rencontre, vers la fin des années 60, avec Margaret Le Coz, une jeune femme qu'il a fréquentée pendant quelques mois et avec laquelle il partageait le sentiment d'être traqué. Elle, par un certain Boyaval. Lui, par sa mère et son amant.

**Pour Jean-Marie Philippart, "ce livre, servi par une langue d'une grande limpidité, est très beau".  
Hélène Dubuc ne regrette qu'une chose: il se termine.**

### Les chroniques:

« Des souvenirs en forme de nuages flottants », cette expression qui figure en page 156 de L'horizon ne serait-elle pas une belle définition de ce qui fait l'unité et l'originalité de l'œuvre de Patrick Modiano ? En tout cas, elle caractérise parfaitement son dernier livre, où la réalité se nimbe de flou, d'ombre, de portraits esquissés, jamais appuyés. Par contraste, Modiano nomme, comme à son habitude, les lieux, les rues de Paris, les stations de métro avec une précision de géographe scrupuleux.

L'écoulement du temps reste confus, entre souvenirs diffus et présent incertain. Il est marqué par des menaces sourdes qui planent sur les principaux personnages, et scandé par des scènes fortes, parfois violentes, qui surgissent comme des rochers sur une mer embrumée.

La construction du livre elle-même cultive cette complexité. Elle couvre environ un demi-siècle, en plusieurs plans qui, coïncidence ou hasard, se reflètent souvent, ce qui donne en définitive une grande cohérence au roman. Quant à l'horizon, dessine-t-il un avenir, des lignes de fuite ?

La mémoire, sa permanence, son imprécision, est un des thèmes permanents de l'œuvre de Patrick Modiano. Dans L'horizon, la mémoire devient une force qui, non seulement, donne du sens à une vie, mais aussi, du courage pour affronter un destin indéfini.

Ce livre, servi par une langue d'une grande limpidité, est très beau.

**(Jean-Marie Philippart- Retrouvez son blog <http://jmph.blog.lemonde.fr/> )**

Se plonger dans un roman de Modiano, c'est un peu comme s'installer devant un café en compagnie d'un ami et l'écouter captivée raconter son histoire, notre histoire, l'Histoire. Il a une telle facilité d'écriture qu'il nous emporte sans effort dans son monde, et le temps file à ses côtés, comme arrêté, comme suspendu. Et tout à coup on relève les yeux et on ne voit plus le monde du même œil, ce qui nous entoure est nimbé d'un halo poétique, nostalgique qu'on ne lui connaissait pas auparavant. Paris, ville bruyante et stressante, ressemble désormais à un village douillet et accueillant, les personnes croisées deviennent de potentielles belles rencontres et nos sentiments eux-mêmes sont sublimés par la magie de l'art. L'horizon ne fait pas exception à la règle.

Alors quand les dernières pages se profilent, on devient fébrile, déçu, sachant qu'il faudra attendre quelque temps avant la prochaine rencontre. Qu'à cela ne tienne, relisons avec délectation les anciens écrits...

Rendez-vous « Place de l'Etoile »... **(Hélène Dubuc)**

Un enchantement ! D'un point de vue "technique", tout d'abord : légère et superbe écriture qui sublime notre belle langue et construction remarquable d'originalité faite d'une succession de flashbacks, déposés sur les pages ; a priori de manière aléatoire mais formant, en fait, un tout cohérent qui fait croître notre intérêt. De légère et insouciant, la lecture devient rapidement passion dévorante. Une réussite stylistique !

Le fil rouge de ce court roman (170 pages), c'est la mémoire. Mémoire des gens et des rencontres, forcément un peu floue et mémoire des lieux, qui, elle, se recompose sur place, dichotomie que reflète



Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

admirablement l'écriture de Modiano. Cette mémoire est capricieuse, elle oriente le lecteur au sein d'un climat qu'on devine pesant, mais n'insiste pas et laisse beaucoup de latitude d'interprétation. (**Frédéric Brossard**)

---

## LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE JEAN-CLAUDE LEBRUN

[HTTP://WWW.HUMANITE.FR/2010-03-25\\_CULTURES\\_PATRICK-MODIANO-UN-ETERNEL-PRESENT](http://www.humanite.fr/2010-03-25_cultures_patrick-modiano-un-eternel-present)

### Patrick Modiano : un éternel présent

#### L'Horizon, de Patrick Modiano.

Éditions Gallimard, 176 pages, 16,50 euros. L'œuvre de Patrick Modiano se présente tel un point fixe dans le paysage littéraire. Comme immobile depuis plus de quarante ans. S'acharnant à travailler un même matériau et à faire tenir ensemble les bouts dispersés de ce qui pourrait constituer une histoire. Se coulant dans une langue qui affiche les contours nets du classicisme, alors même que des nappes de flou partout s'insinuent. Dans cette trentaine de romans se superposent un passé qui ne l'est jamais vraiment et un présent qui regarde toujours en arrière.

En un permanent retour sur des lieux toujours similaires : des quartiers, des rues, des immeubles, qui dessinent la singulière géographie de cet univers.

L'Horizon continue ce surplace, au côté d'un certain Jean Bosmans, né la même année que Modiano et auteur de « plus d'une vingtaine de livres ». L'autobiographie n'est en effet jamais très loin, comme ressort de l'œuvre. Mais elle n'en épuise certainement pas la matière narrative. Elle donne l'impulsion et laisse ensuite s'effectuer un vaste travail de métamorphose. Aujourd'hui, Bosmans repense à une suite de séquences de sa jeunesse, qu'on peut situer vers le milieu des années soixante, quand s'était nouée une brève liaison avec Margaret Le Coz. La jeune femme au profil trouble effectuait des traductions de l'allemand dans une officine proche de certains services policiers. Nous voici replongés au cœur d'un monde encore dans l'ombre portée de l'Occupation, dans lequel des êtres indistincts s'affairent à d'obscures activités, en une manière de chassé-croisé avec d'autres figures non moins énigmatiques. Une « matière sombre » dans laquelle on subodore des histoires pas nettes, des filatures, des réseaux. Margaret était née à Berlin en 1945, d'une mère bretonne. Du père, on ne saura rien. Hormis la langue, elle ne semblait avoir gardé qu'un seul souvenir, « les avions qui se succèdent à une cadence rapide et atterrissent un peu plus loin » : évidemment, le pont aérien entre juin 1948 et mai 1949. Elle s'était retrouvée ensuite à Lyon, puis à Annecy, puis en Suisse, puis à Paris. On n'en apprendra pas davantage sur les raisons de cet itinéraire chahuté.

De son côté Bosmans, paisible géant de 100 kilos, avait voulu faire médecine et s'était finalement retrouvé vendeur dans une librairie spécialisée dans l'occultisme. Il ne craignait rien tant que de tomber sur ses parents, qui voulaient lui soutirer de l'argent. Lui aussi se sentait poursuivi. On

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

imagine une lourde histoire familiale. Chez Modiano, on doit toujours porter le poids de ses origines, payer pour les écarts des parents. L'aventure avec Margaret se termine prématurément. Ceux pour qui elle travaillait maintenant avaient été arrêtés. Elle était repartie en Allemagne et avait disparu. Quarante ans plus tard, Bosmans retrouve un curieux nom, Mérovée, sur un carnet de l'époque. Il en avait perdu le souvenir. Comme incapable de mettre bout à bout ses propres fragments d'existence. Le nom de Margaret Le Coz est ensuite venu. De la même façon que Modiano, en 1997, avait tenté de reconstituer l'itinéraire de la jeune juive déportée Dora Bruder, Bosmans se lance sur la trace de Margaret. Puisqu'il lui faut, dans ces livres, sans cesse enquêter, dans un perpétuel effort de remémoration. Et donc continuellement se remettre à l'écriture. Contre le blanchiment de son propre souvenir.

---

<http://voyages.ideoz.fr/patrick-modiano-l%E2%80%99horizon-ou-l%E2%80%99errance-de-la-memoire/>

## **Patrick Modiano, l'horizon ou l'errance de la mémoire**

26 mars 2010

Par Michel Thomas-Penette

**Entrer dans un livre de Patrick Modiano, c'est comme entrer dans un appartement ou une maison que l'on a habité autrefois. Ou bien que l'on pense avoir habité. Il faut auparavant se promener, ou plutôt errer avant d'y pénétrer : dans le quartier des Invalides un soir de pluie printanière – justement j'y suis – ou franchir la Seine vers Passy. Se diriger vers les allées du Luxembourg et l'avenue de l'Observatoire – justement j'y étais ce matin. Ou bien encore hanter les lieux de l'enfance ; les rues secrètes situées derrière les grands magasins, Printemps ou Galeries Lafayette, rues de bureaux et de sensualité bon marché ou descendre du métro de Lausanne à la Station Jordils en regardant les montagnes, vers la rive française du lac. C'est aussi mon enfance !**

Autrement dit, la maison de Modiano est également étrangement la notre. Comme dirait un chanteur célèbre : il y a toujours en nous quelque chose de Modiano.

Mais prendre à la volée un de ses romans – le dernier s'intitule « L'Horizon » ne nécessite rien d'autre que de l'empathie pour les personnages ; toujours perdus, constamment égarés dans leur conscience, à la recherche de petites failles dans le temps qui leur permettraient de retrouver un petit quelque chose.

Cependant les photos jaunissent et s'effacent. Les enquêteurs privés se trompent souvent d'étage et les transfuges de l'Est ont un drôle de regard ; un regard fuyant. Il n'est alors pas si facile de retrouver la femme aimée ; sinon de sentir déborder le sentiment qu'on avait pour elle et que l'on a voulu enfouir quand elle est partie. Pourtant toute silhouette l'évoque et la congédie à la fois.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Des lieux, entre deux, marqués par une boutique disparue, un nom qui reste plié entre deux documents d'archives. Que c'est difficile de revenir sur ses pas et de croiser les petites histoires intimes avec les grands mouvements de population !

Mais après tout, la dernière fois où j'ai écrit sur Modiano, je me trouvais moi même entre trois mondes : à Cagliari. Modiano parlait de Milan, mais convoquait des hôtels de passage dans la touffeur du mois d'août parisien. Depuis la Sardaigne, il m'a invité sur une Côte d'Azur où se réfugiaient des princes déchus, entre la Nice orthodoxe et les passages de montagne où l'on détousse les passagers trop crédules. Entre deux époques, entre deux mondes : le louche et le clair, le naïf et le roué.

Et ces personnages étranges que nous fuyons parce qu'ils sont trop réels ou trop cauchemardesques et que nos cauchemars ont trop souvent l'éclat blessant du réel.

Quel plaisir aussi, de la phrase. Rien de saillant. Rien de trop. Des faits, mais dont l'incertitude alimente un doute permanent. Pas de virtuosité non plus. Il ne joue pas, sinon sa vie ! Ses mots écrits sont comme sa parole. Mais il sait parfaitement transformer sa difficulté à dire en une aisance singulière de la phrase écrite.

« A peu d'intervalle – la même saison, un printemps précoce où il faisait aussi chaud pendant plusieurs jours qu'au mois de juillet -, Bosmans, de nouveau, avait vu apparaître ce qu'il appelait un « fantôme du passé » – ou au moins l'avait-il cru. Mais non, il en était presque sûr. »

Où sommes nous donc vraiment ?

---

<http://ex-libris.over-blog.com/article-patrick-modiano-je-voudrais-cerner-le-truc-47608960.html>

**Patrick Modiano : "Je voudrais cerner le truc."**



Patrick Modiano par Nicolas Hidiroglou

La présence de Patrick Modiano à la télévision est toujours un événement que savourent ses aficionados. Mais c'est aussi une épreuve pour le journaliste qui l'interroge, ne sachant jamais si son interlocuteur ira jusqu'au bout de sa réponse et ne se perdra pas dans les méandres d'une pensée en perpétuelle recherche de la chose juste qu'il veut exprimer. Pour Modiano aussi, on imagine que c'est un moment délicat que celui où il doit se faire l'exégète de ses propres mots. Et il y a quelque chose de profondément émouvant à voir ce grand écrivain hésiter, balbutier, s'interrompre, et être comme soulagé lorsque le journaliste formule ce qu'il a tenté de dire.

Il en était ainsi jeudi 18 mars 2010, à La Grande Librairie, le soir où François Busnel recevait Modiano pour son dernier roman *L'Horizon*. L'écrivain a d'abord reconnu être un grand marcheur mais beaucoup moins que du temps de sa jeunesse. Lorsqu'il marche dans Paris, il vérifie comment « ça a évolué » et comment il a intériorisé ce qu'il a vu entre 17 et 25 ans, pour en faire dans ses œuvres un Paris intemporel.

*La Place de l'Etoile*, le roman qui marque son entrée en littérature, rend compte d'une Occupation neuve et fantasmatique et elle est le fruit d'un long travail de mémoire. Le paradoxe de l'écriture de Modiano réside dans le fait qu'à travers une syntaxe claire, des phrases courtes et simples, un lexique du flou, est à l'œuvre un travail perpétré de livre en livre. « Je vais oublier », dit l'écrivain, alors « je voudrais cerner le truc ». Selon Marie Desplechin, il y a là une démarche assez proustienne et une constante depuis le premier roman.

Le temps de 1940-1945 est pour lui une obsession, d'autant plus que 1945 est la date de la naissance de l'écrivain. Pour lui, ceux qui sont nés en cette

année-là sont le fruit de cette période trouble, qui est leur nuit originelle. Les gens nés après la guerre sont le fruit de rencontres hasardeuses. Ainsi, en 1982, dans *De si braves garçons*, l'écrivain évoque ces « enfants du hasard et de nulle part ». Les guerres favorisant les rencontres fugaces, les mouvements de prisonniers, de travailleurs, en temps normal, selon lui, ses parents ne se seraient jamais rencontrés. N'est-il pas le fils d'une comédienne flamande, Luisa Colpeyn, et d'un juif d'origine italienne ?

A Busnel remarquant qu'il ne parle pas d'amours mais de rencontres, Modiano répond que ces époques de fièvre sont anormales et que ce genre de rencontre ne résiste pas à la normalité. Dans *Un Pedigree*, il met en scène des jeunes gens qui n'ont pas eu le temps de se stabiliser et qui n'ont donc pas de colonne vertébrale. La guerre a accentué cette sorte de désordre et ils ont abordé cette époque trouble en étant du sable mouvant. Ils sont comme des fleurs qui n'ont pas eu le temps... (d'éclore).

Lorsque Busnel évoque en un condensé brutal les relations de son père avec la bande de la rue Lauriston, Modiano rétorque que son père ne savait pas qui il était et que tout ça était compliqué pour lui. Etranger dans un Paris étrange, il a continué à vivre comme s'il n'avait pas de loi.



En ce qui concerne *Lacombe Lucien*, le film de Louis Malle, dont il a écrit le scénario, Modiano parle à son propos de gens fracassés. Il décrit le personnage comme un jeune paysan qui survit grâce à son instinct de conservation. Son père est prisonnier en Allemagne, sa mère vit avec un autre homme et de ce désordre initial naît son incertitude. Sans repères, il se laisse entraîner et s'oriente vers le mauvais chemin. Et pourtant, il aurait suffi d'un rien, ajoute Modiano, il aurait suffi que quelqu'un l'aiguille autrement. C'est un enfant perdu au départ, ce qui explique sa dérive. Ce film a choqué à l'époque par l'absence de jugement moral porté sur le personnage. L'explication de l'écrivain apporte donc un éclairage sur sa psychologie.

Cependant, à Busnel qui lui demande si cet anti-héros aurait pu s'appeler Patrick Modiano, l'écrivain répond que tout en essayant de le comprendre, il ne peut s'identifier à lui.

Le journaliste rappelle alors le livre de Rober Paxton sur l'Occupation, qui a fait date. On entend ensuite J. P. Rappeneau, le réalisateur du film *Bon voyage*, qui a travaillé avec Modiano. Il précise que l'écrivain sait tout sur la période de 1940 et racontait de multiples anecdotes. Quelques cinéastes ont été tentés d'adapter l'univers de Modiano. Patrice Leconte notamment l'a fait pour *Villa triste* avec un film intitulé *Le Parfum d'Yvonne*, qui essaie de traduire la sensualité et le parfum vénéneux et troublant de l'œuvre.

Dans une interview, Patrice Leconte fait remarquer que Patrick Modiano est en effet réputé pour être un écrivain inadaptable. S'il existe bien une intrigue sur le plan factuel, le flou domine car il n'y a pas de bases réalistes. L'essentiel réside dans tout ce qui n'est pas dit et dans les émotions souterraines. Si Modiano n'est pas le bon ami des cinéastes, c'est parce qu'il fait vraiment de la littérature et la sienne propre !

On peut comparer cette littérature à celle de Simenon. Les romans de ce dernier paraissent sans problèmes alors qu'ils en posent en fait, et de bien réels, car au fur et à mesure tout s'effrite.

La difficulté d'une adaptation de Modiano se situe dans l'existence de nombreuses allées et venues dans le temps, malaisées à rendre au cinéma. Quant aux blancs, ils sont comme de l'acupuncture, qu'il est n'est pas facile de recréer. Et dans un roman, le lecteur peut continuer sur sa lancée. De plus, il n'y a pas de mot « Fin » dans un roman de Modiano.

Dans le dernier roman de l'auteur, *L'Horizon*, un homme, Bosmans, part à la recherche d'une femme, Margaret Le Coz, dans le Paris des années 1960. Ce sont deux solitudes qui se sentent traquées. Et Modiano d'expliquer comment naît un roman. Au départ, c'est une image cinématographique, une image précise qui l'atteint : rue du 4 Septembre, une fille qui sort d'un bureau. Après, il ne sait plus comment continuer. Il est alors comme un conducteur qui conduit sans visibilité et chaque jour d'écriture est comme une sorte de rattrapage. Il essaie de trouver quelque chose qui puisse suivre, sans savoir vraiment où il va ; il raccroche comme des wagons. Ça se fait par segments et c'est, comme dans le travail de joaillerie, ce qu'on appelle le « serti invisible ».

L'écriture est toujours une question de détail. Il suffit parfois de rayer deux phrases et de rajouter quelque chose d'infinitésimal. Ecrire donne l'impression de glisser sur une pente en essayant toujours de se rattraper. Le but à atteindre, c'est une « matière sombre à saisir ».

Pour l'écrivain, il est fascinant de penser aux quarante ans de sa vie, d'y discerner tous les carrefours, d'y retrouver les rencontres qui ne se sont pas développées. La trame d'une vie est enveloppée de ces choses inachevées, de ces débris possibles qui ne sont jamais advenus. Modiano évoque cette vision assez terrible de ce que peut être une vie : comme si votre vie visible

était environnée d'une "matière sombre" virtuelle. « Pourquoi avait-il choisi ce chemin plutôt qu'un autre ? »

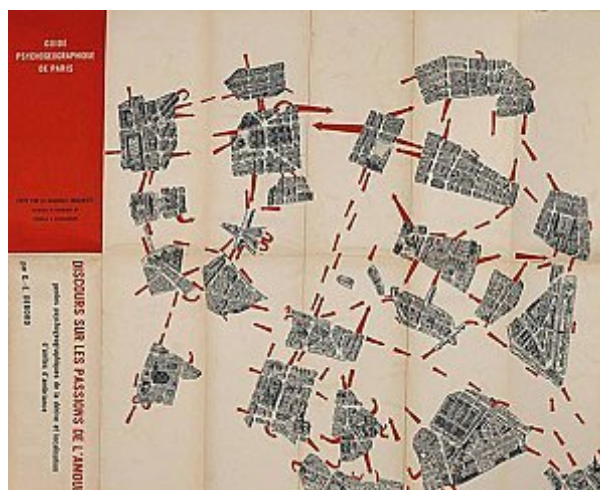
L'écrivain dit que son mouvement naturel est de se jeter en avant et de ne pas hésiter. Comme dans un kaléidoscope, il y a tellement de grains, de jeux (je ?), de solutions. La vie aurait pu être différente. La « matière sombre », ce sont ces virtualités, ces choses enfouies et c'est tout cela qui lui a donné l'impulsion d'écrire.

François Busnel remarque que dans *L'Horizon*, on trouve quelque chose de nouveau que révèle d'abord le titre. Quant au dernier paragraphe, il ouvre vers l'avenir. Et Modiano de répondre que dans un livre écrit à la 3<sup>ème</sup> personne, on prend le risque d'être Dieu le Père. Avec une fin ouverte, les personnages peuvent s'échapper du livre comme ils peuvent s'échapper d'un tableau.

Modiano est d'accord avec Busnel pour reconnaître qu'*Un Pedigree*, qui a remporté un immense succès, a permis l'émergence d'une note nouvelle dans l'œuvre. Cet ouvrage autobiographique ne peut se dissocier de ses romans. Il dit que ce texte, c'est comme quand on appuyait sur une touche sur les panneaux du métro et que l'on voyait apparaître le réseau des correspondances. Tous ses romans sont dans *Un Pedigree*.

*L'Horizon* se déroule à Berlin et à Paris. Dans un reportage, Jean-Louis Ezine du *Nouvel Observateur*, parle de ce Paris disparu que Modiano ressuscite. (Et Modiano, qui croyait bien connaître Ezine, précise qu'il n'a su que trente ans après leur rencontre qu'il était vraiment, en lisant son ouvrage *Les Taiseux*, dans lequel il évoque la recherche du père.)

Selon Ezine, Modiano est l'écrivain des villes, l'arpenteur des paysages urbains, celui qui montre comment le passé passe dans les villes. Celui qui n'a pas oublié par exemple que la rue Delaisement, disparue aujourd'hui, faisait le lien entre Neuilly et Levallois, qui sait que telle bijouterie actuelle était une échoppe de livres en 1951, qui connaît dans le XIV<sup>o</sup> des maisons d'édition désaffectées, qui sont censées avoir disparu, mais qui conservent encore une certaine activité. Ces dernières librairies sont un rempart, un refuge pour l'auteur. Modiano marche vite dans Paris et il en connaît bien les zones périphériques. Sur certains plans ont été conservés nombre de rues qui n'existent plus, rues fantômes qui sont la porte ouverte à son imagination. Il rappelle l'anecdote qui est à l'origine de *La place de l'Etoile*, qui se passe en 1942. Modiano a demandé à quelqu'un : « Indiquez-moi la place de L'Etoile ». L'homme lui a désigné la côté gauche de sa poitrine, indiquant ainsi l'emplacement de l'étoile jaune que furent contraints de porter les Juifs. La Place de l'Etoile symbolise ainsi l'honneur et le déshonneur.



Le Paris onirique de Modiano

Modiano est cet écrivain de la rive droite devenu écrivain de la rive gauche, topographie correspondant à son parcours personnel. Le romancier est le spectateur de la vie des cafés, nombreux dans ses œuvres, lieux de passage où se font les rencontres, où se nouent les intrigues.

François Busnel lit alors une phrase à la page 168, qu'il trouve fantastique. Celle-ci dit qu'une ville, c'est une vie et que la forme d'une ville correspond à la forme d'une vie. Modiano ajoute que la ville de Berlin (ville natale de Margaret le Coz l'héroïne) l'a frappé parce qu'elle a grandi avec les gens de sa génération, celle de 1945, et les a accompagnés. La ville a voulu masquer les terrains vagues et essayer de mettre de l'ordre dans les marécages.

Dans *L'Horizon*, le père de Margaret Le Coz est présenté comme un auteur, dont le narrateur dit que c'était une erreur de jeunesse. Modiano précise, quant à lui, qu'il a commencé à écrire très jeune et qu'il essaie d'éviter de se relire. S'il a la sensation d'être la même personne, il n'en finit pas d'être le père et le grand-père de celui qu'il a été.

Il ajoute que son premier livre aurait pu être autre chose et qu'il aurait voulu écrire une histoire d'amour comme *Le Diable au corps*, et que l'on regrette toujours. Il dit encore qu'on écrit des livres parce qu'on n'est pas content du précédent et que c'est une sorte de fuite en avant.

Cette fuite en avant conduit-elle Patrick Modiano et ses personnages vers un nouvel horizon ? C'est ce que laisse entendre la dernière phrase du roman : « Il lui semblait atteindre un carrefour de sa vie, ou plutôt une lisière d'où il pourrait s'élancer vers l'avenir. Pour la première fois, il avait dans la tête le mot : avenir, et un autre mot, l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON. »

Lundi 29 mars 2010

---

<http://pepitotheque.blogspot.com/2010/03/une-education-lone-scherfigpatrick.html>

**Une éducation (Lone Scherfig/Patrick Modiano)**



Dans la banlieue de Londres, une fille de 16 ans de famille modeste poursuit de bonnes études et espère réussir un concours pour entrer à Oxford. Un jour, elle attend un bus, sous la pluie, et un homme qui passait en voiture lui propose de monter. Il est plus âgé qu'elle, et l'on s'apercevra très vite que c'est un «type louche», selon l'expression courante. Ils se reverront, et elle fera avec lui son éducation sentimentale. Le film est signé d'une Danoise, Lone Scherfig. La fille est interprétée par une actrice de 25 ans, Carey Mulligan, dont on peut dire dès à présent qu'elle ira loin.

Pourquoi ce film m'a-t-il fait une impression si forte ? Pourquoi, à la sortie du cinéma, étais-je si absorbé, au point de manquer de faire écraser en traversant la rue de Rennes par une voiture qui me semblait être la Bristol couleur bordeaux que conduisait David, ce type louche avec qui l'héroïne connaît sa première histoire d'amour ?

Le scénario avait été écrit par le romancier Nick Hornby, d'après le récit autobiographique de la journaliste Lynn Barber. Voilà qui expliquait la justesse et la subtilité du film. Mais de manière plus intime, Une éducation me reliait par un cordon Bickford à ma propre adolescence. La fille avait exactement mon âge. J'avais vécu des situations semblables à celles que cette Jenny traverse, j'étais monté au même âge qu'elle, en aussi étrange compagnie, dans des voitures qui portaient sur leur vitre une vignette où il était écrit : «Mars 1962».

Une éducation sentimentale de l'hiver 1962 ne différait pas tellement de celles décrites deux siècles ou quarante ans plus tôt dans Manon Lescaut ou le Diable au corps. C'était la même sensation de braver des interdits et des tabous, et de ne pas tenir compte de tout ce qui était «illégal» jusqu'à l'âge de 21 ans, l'âge de la majorité. Marthe, l'héroïne du Diable au corps, aurait pu être condamnée pour «détournement de mineur». De même pour le David du film, ce mauvais garçon sentimental que Jenny accompagne dans des boîtes de nuit et des hôtels, interdits aux moins de 21 ans - et qui l'emmène pour quelques jours à Paris, alors qu'il fallait, à cette époque, une autorisation de ses parents pour franchir les frontières.

Ce film me touchait parce que je m'étais promené seul la nuit dans le Londres d'août 1960 qui me fascinait et me faisait peur - un Londres qui n'avait pas encore les couleurs vives du «Swinging London» -, le Londres en noir et blanc de Christine Keeler - une autre fille de mon âge - qui venait de débarquer en banlieue et avait trouvé une place de serveuse dans un petit restaurant grec de Baker Street.

A Paris aussi, l'hiver 1962, c'était pour des adolescents comme dans la ville trouble et nocturne de Manon Lescaut. Des gens un peu plus âgés que vous pouvaient vous servir d'intercesseurs, vous prendre sous leur protection et vous entraîner dans des endroits et des situations qui vous étaient interdits à cause de votre âge. Bien sûr, il arrivait que ces complices - comme le David du film - n'aient pas beaucoup de sens moral, mais ils vous procuraient un sentiment de liberté en vous sortant pour quelque temps de la prison qu'était, à cette époque-là, toute adolescence.

A la fin du film, on suppose que l'héroïne conservera plus tard, de son premier amour, le souvenir d'une erreur de jeunesse. David n'était pas un homme très recommandable. Il est vrai qu'une adolescente ou un adolescent aventureux et imaginatif de l'hiver 1962 ne pouvait pas se contenter de gentilles et bourgeoises surprise-parties. Les femmes et les hommes un peu plus âgés étaient nimbés de mystère - ou plutôt de celui que vous leur prêtiez -, et ils vous faisaient pénétrer en fraude dans un monde qui vous paraissait mystérieux, et même dangereux.

Aussi louches, aussi troubles, aussi insignifiants qu'ils étaient souvent en réalité, il faut garder un peu de tendresse pour celles et ceux dont vous vous demandez ce qu'ils ont bien pu devenir et qui ont participé à votre «éducation» et à vos débuts parfois incertains dans la vie.

Patrick Modiano

---

**VOUS ETES ICI:** FRANCE/MONDE»CULTURE»PATRICK MODIANO - Souvenirs de saisons

## PATRICK MODIANO - Souvenirs de saisons

ÉCRIT PAR JEAN MARC JACOB

<http://www.lepetitjournal.com/homepage/culture/55150-patrick-modiano-souvenirs-de-saisons-.html>

**"L'horizon" nous invite à de douces déambulations dans les rues et les temps perdus. Sur les traces de son passé, un homme est à la recherche d'une héroïne énigmatique. C'est assez pour une nouvelle variation suspendue au charme de Modiano**

Les épisodes de la jeunesse en suspens dans un éternel présent, les fragments de souvenirs qu'il faut saisir et qui composent une astronomie "matière sombre"... Dès les premières pages de L'horizon la glaise temporelle que façonne Patrick Modiano (AFP) de roman en roman prend miraculeusement corps : dans les années 60, Bosmans attendait Martine Le Coz sur le trottoir, à sa sortie du travail, rue du Quatre septembre (et que demander de plus dans un roman de Modiano qu'une même plaque pour une rue et une date ?).

Lui travaillait dans un lieu en cours d'effacement, la librairie d'une ancienne maison d'édition spécialisée dans l'ésotérisme. Elle, après Richelieu-Intérim, s'occupait des enfants de différentes maisons. Sans doute se sont-ils aimés mais on sait parfois si peu de chose des héros de Modiano. Sans aucun doute ils se sont perdus et comme autant de bribes collectées dans ses carnets de moleskine, Bosmans tente aujourd'hui de retrouver ses traces.

### Le printemps de l'hiver

Évidemment, L'horizon est plus un parcours qu'une enquête. Il traque quelques fantômes qu'il fallait autrefois éviter. Ceux de Bosmans ont l'allure d'une mère terrifiante aux cheveux rouges

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

surgissant de temps à autre flanquée d'un prêtre défroqué. Celui de Martine le Coz est un harceleur rencontré sur les rives d'un Lac. Son ombre inquiétante pousse la jeune femme à quitter Annecy pour Lausanne, Lausanne pour Paris puis Paris pour Berlin.

Comme une construction en équilibre fragile, le roman déplace son centre de gravité d'un personnage à l'autre et revient sur ses pas. Il fouille une fois de plus les replis du temps et de la géographie avec une grâce inégalée et une économie de moyen fascinante.

Chez Modiano le temps n'est pas un fil mais une sorte de mille feuilles où des vies parallèles passent de couches en couches. Au fond de certains quartiers de Paris, les êtres d'autrefois vivent encore tels qu'ils étaient à l'époque. Dans les quartiers nouveaux, autour de la Grande Bibliothèque, Martine Le Coz, telle qu'en soixante, tente de nouveaux possibles. Les saisons passent et Modiano les aime subtiles et fugaces : l'été indien, le printemps de l'hiver (les beaux jours de janvier) ou l'été du printemps, quand il fait déjà chaud en avril.

Le temps et les lieux sont alors à notre image : perméables et changeants, immuables et insaisissables. Ils font comme les romans de Modiano, d'éternels retours à chaque fois semblables et différents, chargés d'une douce douleur et d'un incroyable pouvoir de transport.

**Jean Marc Jacob (www.lepetijournal.com) mardi 30 mars 2010**

L'horizon, Patrick Modiano (Gallimard), 172 pages, 16,50 euros

[http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index\\_modiano.html](http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index_modiano.html)

---

## Modiano et les parenthèses du temps

[http://www.paris-normandie.fr/index.php/cms/13/article/336723/Modiano\\_et\\_les\\_parentheses\\_du\\_temps#](http://www.paris-normandie.fr/index.php/cms/13/article/336723/Modiano_et_les_parentheses_du_temps#)

Le souvenir d'un amour fou pour une femme enveloppée de mystère. C'est le « dernier » Patrick Modiano

***EXPLORATION. Patrick Modiano s'enfonce délicatement dans des temps et des lieux de mémoire, où règne le souvenir d'un amour fou, absolu, pour une femme encore enveloppée de mystère.***

De cette silhouette en suspens dans un épisode de sa vie, coupé net et donc voué à flotter « dans un présent éternel », Bosmans a perdu toute trace. Elle s'appelait Margaret Le Coz. Il l'a aimée. Il l'attendait le soir, à la sortie des bureaux où elle traduisait du courrier en allemand. C'était une époque où il ne faisait pas forcément bon afficher une hérédité allemande. En dépit de son patronyme à consonance bretonne, Le Coz

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

était née à Berlin.

Lui-même occupait un vague poste de libraire, gardien des murs, gardien de l'âme d'une maison d'édition jadis versée dans les sciences occultes, les religions orientales, l'astronomie.

### **Les premiers arbres du parc Montsouris**

Les éditions du Sablier lui laissent le temps de voir le sable s'écouler, le temps d'écrire et de regarder, depuis le bureau de l'ancien patron, Lucien Hornbacher, disparu pendant la guerre dans des circonstances mystérieuses, les premiers arbres du parc Montsouris. C'est là, dans ces parenthèses d'un travail dont nul ne pouvait savoir s'il se prolongerait longtemps, qu'il la guettait. Dans son souvenir, ce passé irisé qui le ramène doucement en arrière, elle marche dans l'avenue Reille. Elle vient vers lui. Elle ne cesse de marcher à sa rencontre.

### **Vampire aux cheveux rouges**

Elle fuit. Mais lui aussi. Elle tremble à l'idée d'être retrouvée par un certain Boyaval, dont on ne sait rien ou pas grand-chose. De son côté, Bosmans développe des stratégies insensées pour échapper à sa mère, vampire aux cheveux rouges et aux yeux durs, armée d'une canne et accompagnée d'un prêtre défroqué, qui lui soutire de l'argent chaque fois qu'elle le croise. Ces gens-là leur bouchent la vue, l'avenir, « L'horizon » que Patrick Modiano peint à petites touches, avec une sensibilité qui lui permet d'aller cueillir des images, des couleurs et des odeurs d'un fragile passé. « Ils n'avaient décidément ni l'un ni l'autre aucune assise dans la vie. Aucune famille. Aucun recours. Des gens de rien. Parfois, cela lui donnait un léger sentiment de vertige. »

Où est-elle aujourd'hui ? Plusieurs décennies se sont écoulées depuis son départ avec un billet de seconde classe pour Berlin ou Hambourg. Il la cherche. On l'accompagne. Modiano c'est beau.

FRANCK BOITELLE

« **L'Horizon** » de Patrick Modiano (Gallimard) 16,50 €

-----  
<http://www.rtf.be/info/societe/litterature/patrick-modiano-ou-le-syndrome-pardonnez-moi-d%E2%80%99exister-206302>

## **Patrick Modiano ou le syndrome "Pardonnez-moi d'exister"**



13.04.10 - 14:14

Rencontre avec Patrick Modiano à son domicile du VI<sup>ème</sup> arrondissement à Paris. Dans sa bibliothèque, l'écrivain-topographe n'en finit pas de s'excuser d'être l'objet de l'attention des médias depuis 1968. Modestie incarnée ou véritable extraterrestre ?

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Comme Jean Teulé, il fait partie de ces géants presque gênés par leur taille, compensant les centimètres passés au-dessus de nos têtes par une gentillesse naturelle. Mais la ressemblance s'arrête là. L'un est railleur, avec un rire barrissant qu'on n'oublie pas. L'autre bégayant, commençant mille phrases et n'en terminant aucune, baissant les yeux, implorant presque qu'on lui pardonne d'emblée sa difficulté à communiquer autrement que par le roman. Modiano qui parle, c'est Modiano qui écrit, avec des points de suspension en plus.

A la question "A quoi attribuez-vous la fidélité sans faille de vos lecteurs depuis quatre décennies ?", il répondra, après maintes hésitations, que, peut-être, cela est dû à ce cheminement hasardeux de l'écriture, au fait qu'il ne sait jamais où il va exactement, et que cela crée une sorte de suspense pour ses lecteurs. Une analyse qu'on partagera à la lecture de "L'horizon", son dernier roman, parcouru comme tous les livres modianesques par des zones d'ombre, des non-dits, des silences et des pointillés.

Deux personnages principaux vivant dans le Paris des années soixante, traînant derrière eux leur passé et leurs fantômes. Margaret a peur d'un homme aux mains immenses qui la suit depuis Annecy, Bosmans craint de croiser la femme aux cheveux rouges et l'homme à l'allure de prêtre défroqué qui l'accompagne, la femme en question semblant être sa mère et le rançonnant depuis toujours. On ne saura pas pourquoi ni comment. Et c'est pour cela que ce roman troublant, c'est pour ça que ces personnages vivant dans la peur et dans l'instant quand ce n'est pas dans la fuite, nous intriguent. Donc, nous plaisent. Nous captivent. Nous fascinent.

"J'ai besoin de tous ces livres, de ces annuaires. Mais j'en ai trop, c'est ridicule, ajoute-t-il aussitôt comme pour s'excuser une fois de plus d'être lui-même. Je m'appuie sur eux, sur ces noms qui ont existé. Je compare les années : un nom qui existait à telle adresse a disparu un an plus tard, qu'est-il devenu, où est-il allé ?" Le secret de Modiano, c'est son perpétuel état de questionnement, son anxiété tranquille. Son imaginaire se nourrit de réel, prend racine dans le Paris qu'il arpente depuis si longtemps – "mais cela aurait pu être n'importe quelle autre ville où je serais demeuré suffisamment longtemps". A soixante-cinq ans, celui qui a connu dès son premier roman – 42 ans plus tôt – succès et estime, n'en finit pas de ressasser la mémoire et le temps.

"'L'horizon' est un livre sur le temps", dit-il. "Il faut dire que quand on a des souvenirs qui remontent à plus de quarante ans, on s'aperçoit à quel point les choses se distendent, à quel point on est capable de pertes, d'oublis. On peut ne pas reconnaître quelqu'un qui nous a été cher en le croisant dans la rue. Ça me fascine." Et pendant que Modiano disserte sur le temps et ses trous d'ombre, le journaliste qui a lu "Rue des Boutiques Obscures" dans son programme scolaire il y a trente ans se dit que tout est là, en effet, dans ces béances que laisse la mémoire, et dans cette transparence des amnésies passagères.

## Thierry Bellefroid

Patrick Modiano, *L'Horizon*, Gallimard. Diffusion de l'entretien avec Patrick Modiano dans l'émission Mille-Feuilles du 27 avril sur La Deux

Crédit photo : C. Heile/Gallimard

---

<http://www.francesoir.fr/litterature/livre-patrick-modiano-le-geant-du-roman>

Livre - Patrick Modiano, le géant du roman  
26/03/10 à 12h42

## Ce monument des lettres françaises signe avec *L'Horizon* l'un de ses meilleurs livres.

Tout est immense chez lui : sa taille (il approche le double mètre), son œuvre prodigieuse (une trentaine de livres déjà) et sa mémoire infailible. Patrick Modiano conserve d'ailleurs un souvenir ému de la lecture de *France-Soir* : « Plus jeune, j'étais fasciné par les faits divers que le journal relatait. Après la publication de mon premier roman, j'ai même rencontré Pierre Lazareff au cours des après-midi qu'il donnait dans sa maison de Louveciennes. C'était un homme qui n'hésitait pas à donner sa chance aux jeunes. »

Aujourd'hui âgé de 64 ans, ce timide à la parole rare et aux écrits précieux, nous reçoit dans son charmant appartement, à deux pas du jardin du Luxembourg. Un quartier idéal pour celui qui partage sa vie entre l'écriture et la flânerie. « Dans mes romans comme dans mes

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

*promenades, je ne connais que le début et la fin. Pour le reste, je glisse, je rattrape, je m'égaré.* » L'auteur de Rue des boutiques obscures ressemble en cela à Jean Bosmans, héros fragile de *L'Horizon*, son formidable nouveau roman. Bosmans a connu et aimé une jeune femme dans les années 1960, l'énigmatique Margaret Le Coz. Pendant quelques mois, ces deux chiens perdus ont arpenté les rues et les cafés de Paris, en marge de la vie et des autres, fuyant une menace incertaine. Un jour pourtant, Margaret a pris un train et s'est évanouie dans la nature. Mais pas dans l'oubli, puisque Bosmans va se lancer, quatre décennies plus tard, à la recherche de cet amour perdu.

Cette quête, c'est celle qui habite Modiano depuis ses débuts : comment retrouver la trace de son existence parmi les bribes du passé ? Egrenée au fil de ses romans, elle prend ici un tour inattendu au gré d'une escapade dans les rues de Berlin. « *C'est une ville qui a mon âge, souffle Modiano entre deux silences. Une ville dont les avenues rectilignes portent encore les traces de l'histoire.* » Dans la capitale allemande va se jouer le dénouement de cette étrange histoire d'amour, qui marque moins un repli vers le passé qu'une fenêtre vers l'avenir. Comme si l'auteur, à la manière d'un Woody Allen au cinéma, se sentait prêt à élargir son horizon. « *Si les hasards de la vie le permettent, j'aimerais écrire sur d'autres lieux, ou selon d'autres genres* », confie Modiano avec mystère. Le meilleur serait-il encore pour demain ?

***L'Horizon, de Patrick Modiano, Gallimard, 176 pages, 16,50 €***

---

<http://www.lartino.fr/patrick-modiano-l-horizon-rp556216.html>

Littérature

## **Patrick Modiano – L'horizon**

Le temps qui fuit, des souvenirs plus ou moins flous, la mémoire des lieux et des noms qui refait surface, des personnages énigmatiques aux patronymes bizarres, des ombres, des adresses, des numéros de téléphone... il a bien tout cela dans « L'horizon », le vingt-sixième roman de Patrick Modiano.

Comme par le passé, on retrouve dans « L'horizon » (titre [...])

Article de Benoit Richard

Le temps qui fuit, des souvenirs plus ou moins flous, la mémoire des lieux et des noms qui refait surface, des personnages énigmatiques aux patronymes bizarres, des ombres, des adresses, des numéros de téléphone... il a bien tout cela dans « L'horizon », le vingt-sixième roman de Patrick Modiano.

Comme par le passé, on retrouve dans « L'horizon » (titre également d'un très bel album de Dominique A), les thèmes chers à l'auteur d'Un Pedigree : ses gimmicks, ses marottes, avec au centre de cette nouvelle histoire un couple indistinct, formé de deux jeunes gens, Jean Bosmans et Margaret Le Coz, qui se sont rencontrés un peu par hasard à Paris il y a quarante ans. Le mystère, la peur des autres, le manque d'assurance va les réunir quelque temps, jusqu'à ce que Margaret disparaisse.

Plusieurs décennies plus tard, Bosmans part à la recherche de cette femme. Ne pouvant que compter sur dans sa mémoire ou presque, il essaie de se souvenir de quelques détails de son existence, de leur relation, mais aussi des gens qu'ils ont pu fréquenter à l'époque.

Comme souvent chez Modiano, l'enquête et surtout une question de ressentis, d'impressions, de souvenirs plus ou moins fugaces. Et comme souvent, le lecteur devient alors le complice du narrateur ou du personnage principal, comme une sorte de docteur Watson, essayant de comprendre comment ont pu se passer les choses, en n'ayant évidemment pas toutes les pièces du puzzles en main. Et c'est justement ces zones d'ombre, ces approximations sur « qui » et sur « quand » qui font tout le charme et l'intérêt de ce livre et plus généralement

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

des romans de Modiano, où l'on doit finalement se débrouiller avec pas grand chose. Et si « L'horizon » n'est pas le plus fluide ou le plus saisissant des livres de Modiano, avec des personnages peut-être moins forts que dans ses précédents romans, il n'en reste pas moins un livre élégant, à l'écriture très douce, qui s'inscrit parfaitement bien dans son œuvre. Un roman qui se dégustera tranquillement, comme un grand vin, une façon comme une autre de profiter pleinement de ses quelques 170 pages... en attendant le vingt-septième.



Benoît Richard

---

<http://www.maglm.fr/post/2010/04/05/L-horizon.-Patrick-Modiano>

## ***L'horizon. Patrick Modiano***

Par Mag le mercredi 7 avril 2010, 21:35 - Littérature et poésie - Lien permanent

Jean Bosmans a peut-être désormais la soixantaine. Il marche dans Paris dont il connaît par cœur les rues, les stations de métro, pour les avoir arpentées sans cesse depuis des décennies.

Derrière les plaques, les façades, les carrefours, c'est un fragment de son passé qu'il recherche : il y plus de quarante ans, il a aimé Marguerite Le Coz, une Bretonne née à Berlin. Ils avaient vingt ans à peine, s'étaient rencontrés dans une bousculade au métro Opéra, et dès lors ne s'étaient guère quittés, comme deux âmes échouées dans un monde peu fait pour eux. Marguerite Le Coz est partie quelques temps après. La vie a continué son cours, Jean Bosmans a fait d'autres rencontres, les années ont passé.

Mais le souvenir de Marguerite Le Coz est encore présent et Bosmans se met en quête de retrouver des traces, des indices. Remontent à la surface les personnages côtoyés ensemble, les lieux fréquentés, ceux du maigre quotidien d'alors : le travail ; les cafés ; les modestes hôtels. Un Paris de l'après-guerre renaît sous la plume d'un Modiano tout à sa manière, un Paris gris et inquiétant, où le jeune couple craint de mauvaises rencontres, elle un homme obnubilé et armé, lui une mère violente et rançonneuse.

La mélancolie est là, prise dans la douceur de l'écriture, mais cette fois c'est le positif de l'écoulement du temps qui frappe le plus. Bosmans remarque à propos de ses parents justement : *"Mon Dieu, comme ce qui nous a fait souffrir autrefois paraît dérisoire avec le temps, et comme ils deviennent dérisoires aussi ces gens que le hasard ou le mauvais sort vous avaient imposés pendant votre enfance ou votre adolescence, et sur votre état civil"*.

Surtout, petit à petit, retrouvant les souvenirs, il met la main sur l'essentiel, l'immuable, et Bosmans semble alors s'adresser directement à son auteur : *"Mais qu'est-ce qui a vraiment changé ? C'était toujours les mêmes mots, les mêmes livres, les mêmes stations de métro"*. Peut-être est-ce parce que l'essentiel n'a pas bougé que le roman se termine sur un horizon ouvert, très possiblement heureux - et que l'on brûle de citer, tant le dernier paragraphe du livre est magnifique.

Mais reste toujours le mystère de l'écriture de Modiano, cette simplicité, ce style apparemment plat dont on se demande comment peuvent sortir autant de reliefs, autant de récifs auxquels le lecteur s'accroche fermement, se découvrant peut-être parfois dans l'atmosphère et le miroir des personnages de Patrick Modiano.

## ***L'Horizon* lu par Norbert Czarny**

● « Il était fatigué d'avoir marché si longtemps. Mais il éprouvait pour une fois un sentiment de sérénité, avec la certitude d'être revenu à l'endroit exact d'où il était parti un jour, à la même place, à la même heure et à la même saison, comme deux aiguilles se rejoignent sur le cadran quand il est minuit. » Ces quelques lignes qu'on lira dans les dernières pages de *L'Horizon* donnent une idée de ce qui fait la nouveauté du roman de Modiano : le bonheur semble possible.

● **Oui, le bonheur est une idée presque neuve** chez l'auteur de *La Petite Bijou* ou de *Un pedigree*. Presque puisque les héros de *Une jeunesse*, s'affranchissant des liens qui les entravaient, des fréquentations douteuses et des petits trafics auxquels ils étaient contraints pour survivre vivaient enfin en paix en atteignant l'âge adulte. Jean Bosmans et Margaret Le Coz attendront longtemps avant de se retrouver pour vivre enfin l'amour qui les unit. Quarante ans s'écoulent entre le moment de leur première rencontre, dans Paris, et leurs retrouvailles à Berlin. Le titre du roman prend alors tout son sens, l'horizon se dégage, tout devient imaginable.

Curieux roman que *L'Horizon*. D'abord parce qu'il parle d'un bonheur tardif, un peu comme le fait dans ses romans Christian Gailly, auteur de la même génération que Modiano. Curieux aussi parce que plus que jamais, le romancier brouille les repères temporels. Certes, on reconnaît les années soixante et nos années deux mille. Une machine à écrire, un clavier d'ordinateur ou une connexion internet révèlent que le temps passe et qu'on cherche des traces ailleurs que dans un annuaire, l'atmosphère d'un bureau est rendue à travers la description des employés qui remplissent les menues tâches chez Richelieu Intérim, une société installée sur les grands boulevards, quartier voué aux services, avant que La Défense ou les banlieues ouest de Paris ne jouent ce rôle. Les cafés, les intérieurs bourgeois et les chambres de bonne, les numéros de téléphone formés à partir de trois lettres, tout rappelle la ville qu'on lit chez Modiano.

**Et pourtant, une sorte de brume** entoure tout cela et on n'est jamais sûr d'être dans le présent ou ce passé. Peut-être baigne-t-on dans ce « présent éternel » évoqué au début du roman, fait de courtes séquences en suspens que Jean essaie de se rappeler en notant dans ses carnets, des détails sur les gens, des numéros d'immeubles ou noms de rues, des noms ou prénoms qui sont « comme des aimants ». Les mots sont également comme des points de repère : une « donneuse », la « sous-traitance », « couper les ponts », « ne pas faire de vagues », Jean entend ces mots et expressions figées comme un enfant le fait quand il ne comprend pas ; ils ont une aura, ils disent la magie du monde ou son mystère.



Le flou persiste, cependant. Ne serait-ce que parce qu'à l'instar de la plupart des héros modianesques, Jean et Margaret n'ont pas d'ancrage : pas de parents pour veiller sur eux ou chez qui se rendre, pas de passé identifiable même si on sait que Margaret, au patronyme très breton, est née à Berlin, pas d'origine ou d'identité affirmée. Jean éprouve « l'impression désagréable de marcher souvent sur du sable mouvant. »



Chacun à son tour évoque les trains de nuit : « de sorte que cette période de nos vies est discontinuée, chaotique, hachée d'une quantité de séquences très courtes sans le moindre lien entre elles ». Quant à Margaret, elle avance par bonds, par ruptures. A chaque fois, elle arrive dans une nouvelle gare, personne ne l'attend et une sensation d'allégresse la prend : l'horizon semble se dégager. Mais c'est une illusion.

Ce que les héros pensent, on l'apprend par le discours indirect, le monologue intérieur. Beaucoup de leurs phrases commencent par un « oui », ou par un « non », comme s'ils étaient pris au milieu d'un raisonnement. Reste l'essentiel, ce qu'ils ressentent. Ils ont peur, ils craignent l'asphyxie. L'écriture serrée de Jean, dans les carnets qu'il tient et donne à dactylographier traduit cette angoisse permanente, ce sentiment d'être sur le « qui-vive ». Sentiment lié à la crainte de croiser ou de revoir des êtres dont on sait peu de choses sinon qu'ils ont quelque chose de maléfique. Margaret évite de rencontrer un certain Boyaval, « silhouette noire lui cachant l'horizon ». Jean, lui, ne veut plus voir sa mère une femme aux cheveux rouges qu'accompagne « le faux torero » ou « le défroqué ». A chacune de leurs rencontres, elle lui réclame un billet qu'elle lui arrache des mains. Ce spectre qui revient dans ses cauchemars ou ses sombres rêveries ressemble furieusement à cette mère évoquée dans *Un pedigree*, mère hélas réelle, qui lui prenait le moindre sou quand il en gagnait, ou mettait au Mont-de-piété le stylo plume en or qu'il avait remporté grâce à un prix littéraire. Les mêmes figures angoissantes reviennent et hantent les pages de Modiano. C'est ici cette harpie qui crochète Jean, c'est ailleurs un homme qui attend sous un lampadaire, c'était, dans les premiers romans, ces crapules qui harcelaient le père ou angoissaient le fils.

**Jean comme Margaret a besoin de se tenir à l'écart.** Le pensionnat et la caserne lui ont donné une idée précise de ce qu'est la vie en collectivité. Tous deux étouffent avant de se rencontrer sur les marches d'un escalier. Ils sont pris dans ces masses silencieuses qui remplissent les wagons et couloirs de métro, qui peuplent les boulevards ; ils souffrent de vertige, cherchent une issue, un horizon. La ville est à la fois le lieu des dangers et celui de la fuite. On se réfugie dans les « plis secrets des quartiers », Auteuil est un « quartier lointain », la rue de La Tombe Issoire une « périphérie ». On se promène Avenue Trudaine, « enclave » ou « clairière » et l'avenue de l'Observatoire où résident les Ferne, famille bourgeoise qui emploie Margaret, est un lieu « paisible et rassurant. »

Autour de Jean et Margaret, les présences sont menaçantes, ou simplement pesantes. Celle de Mérovée et des garçons du bureau par exemple, la « Joyeuse bande » comme elle se nomme, presque par antiphrase. Mais ce trio pénible n'est pas la seule menace. Margaret travaille à Lausanne pour un certain Bagherian alias « Coup bref », pas un « enfant de cœur », entouré de « gouvernantes » qui s'occupent autant de lui que de ses enfants. Sous des dehors amicaux, il exploite la jeune femme, abuse d'elle. Et le couple formé par le docteur Poutrel et Yvonne Gaucher n'est pas plus rassurant. Poutrel a animé, rue Bleue, un groupe aux pratiques plus que douteuses, entre ésotérisme et jeux pour adultes. Margaret garde leur « Petit Peter », enfant étrange qui n'est pas sans parenté avec la Petite Bijou du roman éponyme. Rien n'est bien stable, sinon le sentiment qui court à travers le roman, cet amour qui unit Jean à Margaret.

**De cet amour, on ne sait quasiment rien**, sinon que pour le héros masculin, une première rencontre est comme une « blessure légère ». L'arcade sourcilière de Margaret touchée lors de la bousculade dans l'escalier est sans doute le sens propre de cette comparaison. Elle les unit et ils marchent ensemble, laissent passer les métros, se cherchent dans la foule, se perdent un temps avant que les rues à angles droits de Berlin ne les ramènent l'un à l'autre. Si Paris est la ville des fuites, des fugues, la capitale allemande est celle des retrouvailles, du lilas qui a pu fleurir parmi les ruines, de l'espace enfin dégagé des fantômes encombrants et effrayants.

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Et de même qu'il existe des plis secrets dans les quartiers ou que Lausanne peut prendre des allures de Côte d'Azur, les saisons offrent des espaces qui allègent l'existence, permettent de « franchir les frontières invisibles du temps » : « Sans doute le printemps de l'hiver, comme il appelait les beaux jours de janvier et de février. Ou l'été du printemps, quand il faisait déjà très chaud en avril. Ou tout simplement l'été indien, en automne – toutes ces saisons qui se mêlent les unes aux autres et vous donnent l'impression que le temps s'est arrêté. » C'est le moment que guette Jean, ce moment qui le ramènera à celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer. La poésie l'a emporté.

**Norbert Czarny**

(article initialement paru dans *La Quinzaine Littéraire*)

---

<http://parlons-bouquins.com/?p=317>

BLOG

## **Patrick Modiano, L'Horizon**

Posted by **Marie Javet**

May 21, 2010

Le narrateur de cette histoire, Jean Bosmans, repense à une période de son passé, période pendant laquelle il fréquentait une jeune femme, Margaret le Coz. Margaret, née en Allemagne, a vécu à Annecy, ville qu'elle a quittée car elle y était traquée par un homme du nom de Boyaval. Elle s'est ensuite réfugiée en Suisse, où elle a travaillé comme gouvernante, et a ensuite abouti à Paris, où elle exerce un emploi de secrétaire en intérimaire quand elle rencontre Bosmans. Malgré ses déménagements successifs, Margaret a toujours la crainte de tomber sur Boyaval, au détour d'une rue... C'est plus ou moins tout ce que l'on sait sur Margaret, qui restera fuyante, et un peu énigmatique, comme le sont en général les personnages féminins de Modiano.

Le narrateur a lui-même de vieux démons qui reviennent parfois le hanter: sa mère et l'amant de celle-ci, deux personnages odieux qui le rackettent chaque fois qu'il a le malheur de les croiser. Il travaille dans une librairie, vestige encore vivant d'une défunte maison d'édition spécialisée dans l'ésotérisme. Les deux personnages sont sans attaches, sans racines, ils vont se rencontrer et allier leur solitude jusqu'au jour où Margaret sortira de la vie de Bosmans comme elle y est entrée...

Ayant lu beaucoup de critiques de lecteurs qui déplorent que dans les livres de Modiano, il ne se passe rien, j'en profite donc pour prévenir celui ou celle qui voudrait essayer Modiano; en effet, il ne se passe pas grand chose (en termes d'action du moins) dans un livre de Modiano. Il y a toujours un parfum de mystère, mais jamais de résolution satisfaisante: nous ne sommes pas dans un roman policier. Dans une interview, Modiano évoque la tentation de vouloir "résoudre les énigmes du passé" mais il ajoute que "même si on se livre à une enquête policière, on n'arrive jamais à savoir". Pas de résolution donc dans les romans de Modiano, mais toujours cette atmosphère énigmatique et mystérieuse...

Une atmosphère de fuite en arrière aussi, pour ces personnages tournés vers le passé, pour qui le présent semble de pas avoir d'importance et le futur pas de substance, tant ils sont hantés par ce passé, au point de le fantasmer encore vivant:

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Est-on vraiment sûr que les paroles que se sont échangées deux personnes lors de leur première rencontre se soient dissipées dans le néant, comme si elles n'avaient jamais été prononcées? Et ces murmures de voix, ces conversations au téléphone depuis une centaine d'années? Ces milliers de mots chuchotés à l'oreille? Tous ces lambeaux de phrases de si peu d'importance qu'ils sont condamnés à l'oubli?

Obnubilé par ces gens qui ont partagé son passé ou qu'il a simplement croisés, Bosmans s'imagine qu'ils existent toujours tels qu'ils étaient alors, tant il lui semble impossible qu'ils aient vieillis, eux aussi. Ce scénario de science-fiction, Modiano le reconnaît comme tel dans son interview, admettant un intérêt pour la science-fiction mais se disant incapable d'en écrire:

Il avait toujours imaginé qu'il pourrait retrouver au fond de certains quartiers les personnes qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse, avec leur âge et leur allure d'autrefois. Ils y menaient une vie parallèle, à l'abri du temps... (...) Pour les atteindre, il fallait connaître des passages cachés à travers les immeubles, des rues qui semblaient à première vue des impasses et qui n'étaient pas mentionnées sur le plan. En rêve, il savait comment y accéder à partir de telle station de métro précise. Mais au réveil, il n'éprouvait pas le besoin de vérifier dans le Paris réel. Ou plutôt, il n'osait pas.

Dans ce passage on comprend exactement ce que Modiano veut dire quand il dit que son Paris n'est pas "un Paris de nostalgie mais un Paris rêvé". Son Paris est un Paris onirique, vu et légèrement modifié par le prisme des rêves, toujours un peu étrange, à la fois connu et inconnu, rappelant ce que Freud appelle *l'unheimlich*, ou inquiétante étrangeté...

Pourtant, étonnamment, dans ce roman dont le personnage principal ne semble concerné que par le passé, au point de l'obsession, le titre, *l'Horizon*, évoque un futur, du moins un espoir de futur pour Bosmans et pour Margaret. Bosmans jeune a l'ambition de devenir écrivain, il a d'ailleurs noirci des cahiers qu'il fait mettre au propre par une secrétaire nommée Simone Cordier. Il espère se faire un jour publier, se détacher des fantômes du passé (sa mère et son beau-père), qui le hantent déjà, alors qu'il est jeune. Mais il a un peu d'espoir en l'avenir:

Il lui semblait atteindre un carrefour de sa vie, ou plutôt une lisière d'où il pourrait s'élancer vers l'avenir. Pour la première fois, il avait dans la tête le mot: avenir, et un autre mot, l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON.

Une partie du roman est focalisée sur le personnage de Margaret et raconte à la troisième personne un fragment de son histoire personnelle, avant sa rencontre avec Bosmans. Elle aussi se laisse porter par le présent sans planifier l'avenir, pourtant, il y a cet horizon qu'elle essaie parfois d'entrevoir, malgré les entraves: "Elle se demandait si cette silhouette noire (Boyaval) lui cacherait l'horizon." Les personnages que choisit Modiano dans ses romans ont en général une grande partie de la vie derrière eux, c'est pourquoi ils sont tournés vers le passé. Jeunes, ils ne se préoccupent que rarement de l'avenir, peut-être parce que c'est une évidence lointaine, ils vivent dans un "présent éternel". Les rencontres qu'ils font sont aussi des rencontres fugaces, "de brèves rencontres où le hasard et la vacuité jouent un plus grand rôle qu'à d'autres âges de la vie, des rencontres sans avenir, comme dans un train de nuit". Vieillissant, ils n'ont plus que le passé vers quoi se tourner, et les souvenirs de ces rencontres sans lendemain... Pourtant, *L'Horizon* porte bien son nom, puisque pour une fois, le narrateur évoque une note d'espoir tournée vers l'avenir, comme une porte ouverte sur cet horizon si éluif...

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

Au moins, avec le doute, il demeure encore une forme d'espoir, une ligne de fuite vers l'horizon. On se dit que le temps n'a peut-être pas achevé son travail de destruction et qu'il y aura encore des rendez-vous.

C'est d'ailleurs sur une forme d'espoir similaire que s'achève l'oeuvre...

Dans les romans de Modiano, le temps est un peu cyclique, le passé affleure à chaque coin de rue, sur chaque siège de bistrot, prêt à être convoqué, et même si les années passent, et laissent leur marque sur les êtres, si la technologie évolue, au fond rien ne change. Devenu écrivain (sans que Bosmans ne s'étende sur ce statut, n'oublions pas que le présent n'a que peu d'importance chez Modiano), le narrateur constate que:

Depuis, il avait écrit plus d'une vingtaine de livres, et on avait fait des progrès techniques: tout à l'heure la femme lui remettrait une clé USB et l'on obtiendrait un texte lisse, sans les O barrés d'un trait, les trémas et les cédilles de Simone Cordier. Mais qu'est-ce qui avait vraiment changé? C'était toujours les mêmes mots, les mêmes livres, les mêmes stations de métro.

Certains trouvent que Modiano écrit toujours "la même chose": l'auteur lui-même l'avoue, il croit avec chaque livre aborder un terrain nouveau et se rend compte qu'il redit les mêmes choses. Chaque auteur, comme tout être humain d'ailleurs, vit avec ses obsessions, ses hantises, ses sujets de prédilection. Et il est vrai que quand on entre dans un Modiano, on retrouve l'univers Modiano, son obsession du temps qui passe, des gens qui font partie de ce passé, des rues et des bistrots parisiens. Si on achète le dernier Modiano, c'est parce qu'on aime cet univers si particulier, et pour ma part, je serais déçue de ne pas le retrouver encore et encore. Son oeuvre a au moins le mérite d'être cohérente... D'autres reprochent à l'auteur d'évoquer dans *l'Horizon* une histoire d'amour avec peu de passion et beaucoup de détachement. Là encore, c'est la marque de fabrique de l'auteur, qui présente toujours les événements de manière neutre et distante. Ces héros (ou plutôt, anti-héros) sont des personnages à l'identité floue, sans attaches solides, qui ne sont pas maître de leur destin, mais plutôt ballottés par les événements, et qui ne laissent pas leur marque sur un monde de toutes façons insaisissable. Les liens qu'ils nouent avec autrui sont comme le reste: fragiles et fugaces. À ceux qui cherchent à lire un roman d'amour passionné je conseille vivement de se tourner vers d'autres auteurs... Aux autres je dis: Bienvenue dans l'univers de Modiano, à consommer sans modération...

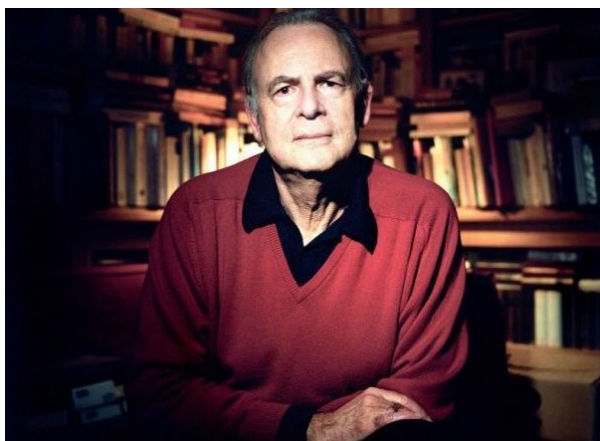
**Note: 5/5**

//////////

**Ex-libris**

<http://ex-libris.over-blog.com/article-un-present-perpetuel-l-horizon-de-patrick-modiano-51337233.html>

Un présent perpétuel : L'Horizon de Patrick Modiano.



Patrick Modiano, Photo de Franck Courtés pour Lire

Dans le dernier opus de Patrick Modiano, sobrement intitulé *L'Horizon*, le narrateur, Jean Bosmans, écrit qu'il ne sait plus dans quel livre il a lu que « chaque première rencontre est une blessure ». Une angoisse le saisit à l'idée qu'il pourrait ne plus jamais retrouver celle qu'il a rencontrée lors d'une manifestation, place de l'Opéra, Marguerite Le Coz, née à Berlin, et qui disparaît un soir de sa vie.

Par-delà « les années confuses qui ont suivi », « depuis quarante ans », le livre raconte comment il part en quête de cette femme, pour laquelle « il n'y avait jamais eu de point de départ »; elle « avançait dans la vie par bonds désordonnés, par ruptures et chaque fois elle repartait à zéro ». Ne fuit-elle pas un jour en train parce que ses patrons, le docteur André Poutrel et Yvonne Gaucher, dont elle garde le petit Peter, ont été arrêtés ? Elle craint en effet un interrogatoire, le lendemain, au quai des Orfèvres: « Ils savent des choses sur moi que je ne t'ai pas dites et qui sont dans leurs dossiers. »

C'est donc tout ce qui a été passé sous silence, « brèves rencontres, rendez-vous manqués, lettres perdues, prénoms et numéros de téléphone figurant dans un ancien agenda et que vous avez oubliés, et celles et ceux que vous avez croisés sans même le savoir », qui constituent le cœur même du roman. Ce que les astronomes appellent « la matière sombre », et qui, « plus vaste que la partie visible de votre vie », est infinie, devient l'unique objet de la quête de Jean Bosmans.

Admirable roman où le narrateur- tel Orphée descendant aux Enfers- plonge dans cette « matière sombre » pour en « retenir les ombres et en savoir plus long sur elles ».

Derrière ce narrateur, il n'est pas difficile de voir par ailleurs une sorte de double de Modiano. Comme lui, il a une mère flanquée d'un amant- « une femme aux cheveux rouges » et un homme à l'allure de prêtre défroqué ou de torero- qui vient lui réclamer de l'argent; comme lui, il aime les livres- il travaille dans la librairie des éditions du Sablier; comme lui, il écrit pour exprimer « un sentiment d'asphyxie »; comme lui, depuis quarante ans, il est devenu romancier et a publié une vingtaine de livres. Ainsi, le roman apparaît comme une sorte de concentré de toute l'oeuvre modianesque (Mais, ne pouvait-on déjà le dire pour *Un Pedigree?* )

Comme à l'accoutumée chez Modiano, la mémoire du narrateur est faillible, les indications inscrites dans son carnet personnel sont vagues, les phrases chuchotées dans son sommeil ne signifient plus rien au réveil, les calculs de probabilité sont inutiles. Et pourtant, la réalité des paroles échangées entre deux personnes se dissipe-t-elle vraiment dans le néant? La lumière du rêve qui a baigné ce que Jean Bosmans a vécu avec Margaret n'est-elle pas justement la vraie? Dans les replis du temps, Margaret et les autres, ceux de la Bande Joyeuse, Mérovée, Boyaval, le professeur Ferne et sa femme, Michel Bagherian, le docteur André Poutrel, Yvonne Gaucher et le petit Peter, ne vivent-ils pas « encore tels qu'ils étaient à l'époque »?

Il semble en effet que, dans ce roman de Modiano, il y ait quelque chose de nouveau, dont le titre *L'Horizon* est le signe. Certes, il y avait dans les précédents romans la volonté de cerner le passé, mais ici la certitude qu'il reste « des ondes, un écho d [u] passage » des personnages est clairement affirmée par le narrateur.

Et c'est justement la mémoire sublimée par l'écriture qui va lui permettre cette quête impossible. Lorsqu'il commence à écrire, c'est là qu'il comprend qu'il est proche d'une frontière « d'où il pourrait s'élaner vers l'avenir. Pour la première fois, il avait dans la tête le mot: avenir, et un autre mot: l'horizon. Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier

Dossier de Presse, sélection, l'Horizon, roman, mars 2010.

étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'HORIZON ». C'est ce sentiment d'un espoir, d'une ouverture qu'il avait aussi éprouvé en rêvant une rare fois de Margaret. Dans ce rêve, ils étaient attablés tous deux dans le bar de Jacques l'Algérien. La lumière en était lumineuse; « Quelques mots lui vinrent à l'esprit, sans doute le titre d'un livre: Une porte sur l'été. »

Parti à Berlin, le narrateur, qui n'a « aucune assise dans la vie », retrouvera la trace de celle avec qui il lui avait semblé qu'il avait vécu dans un « présent perpétuel ». Ainsi que le dit Nerval, « La treizième revient, c'est toujours la première ». Alors qu'un passant du nom de Rod Miller vient d'indiquer à Jean Bosmans l'adresse de la librairie Ladjnikov, que Margaret a reprise depuis deux ans, le narrateur éprouve un sentiment de sérénité. Il a soudain « la certitude d'être revenu à l'endroit exact d'où il était parti un jour, à la même place, à la même heure et à la même saison, comme deux aiguilles se rejoignent sur le cadran quand il est midi. »

Ainsi, dans cette nouvelle recherche du temps perdu entreprise par Modiano, où il est aussi question de science occultes à travers le livre d'André Poutrel, *Le Cénacle d'Astarté*, la croyance ésotérique en un temps cyclique et en l'Eternel retour vient sauver définitivement Margaret Le Coz de l'oubli. Pour Jean Bosmans, « elle ne cesse de marcher à sa rencontre sur le trottoir en pente de l'avenue Reille dans une lumière limpide d'hiver quand le ciel est bleu... »

Mardi 25 mai 2010